



COLLECTIONS MICROCOSME MAÎTRES SPIRITUELS

- | | | | |
|----|---|----|--|
| 1 | ÉMILE DERMENGHEM
MAHOMET
et la tradition islamique | 11 | FRANÇOIS VARILLON
FÉNELON
et le pur amour |
| 2 | HENRI MARROU
ST AUGUSTIN
et l'augustinisme | 12 | ALBERT-MARIE SCHMIDT
JEAN CALVIN
et la tradition calvinienne |
| 3 | JEAN STEINMANN
ST JEAN BAPTISTE
et la spiritualité du désert | 13 | JEAN-PAUL BONNES
DAVID
et les psaumes |
| 4 | HENRY VAN ETEN
GEORGE FOX
et les Quakers | 14 | PIERRE DO-DINH
CONFUCIUS
et l'humanisme chinois |
| 5 | CLAUDE TRESMONTANT
ST PAUL
et le mystère du Christ | 15 | DENISE ET ROBERT BARRAT
CHARLES DE FOUCAULD
et la fraternité |
| 6 | MAURICE PERCHERON
LE BOUDDHA
et le bouddhisme | 16 | PIERRE KOVALEVSKY
ST SERGE
et la spiritualité russe |
| 7 | JEANNE ANCELET-HUSTACHE
MAÎTRE ECKHART
et la mystique rhénane | 17 | M. D. CHENU
ST THOMAS D'AQUIN
et la théologie |
| 8 | ANDRÉ NEHER
MOÏSE
et la vocation juive | 18 | SOLANGE LEMAITRE
RAMAKRISHNA
et la vitalité de l'hindouisme |
| 9 | MICHELINIE SAUVAGE
SOCRATE
et la conscience de l'homme | 19 | DOM CLAUDE J. NESMY
ST BENOIT
et la vie monastique |
| 10 | IVAN GOBRY
ST FRANÇOIS D'ASSISE
et l'esprit franciscain | 20 | JEAN MEYENDORFF
ST GRÉGOIRE PALAMAS
et la mystique orthodoxe |

ÉDITIONS DU SEUIL

SAINT PAUL

5

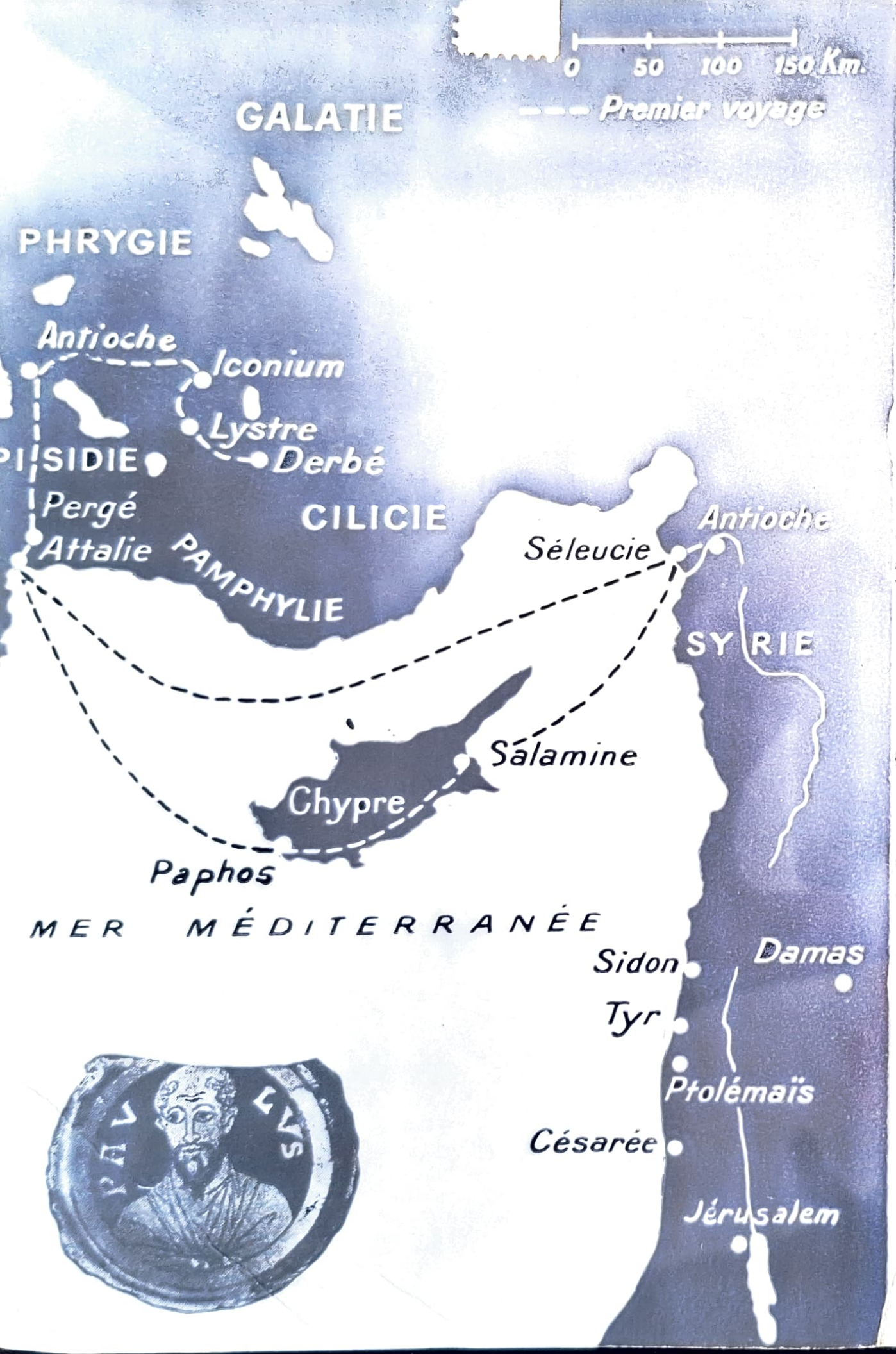
CLAUDE TRESMONTANT

SAINT PAUL

et le mystère du Christ

"MAITRES SPIRITUELS"





83

SAINT PAUL
et le mystère du Christ



SAINT PAUL
et le mystère du Christ

PAR CLAUDE TRESMONTANT

Maîtres spirituels

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE PAUL

DATES	FAITS	DOCUMENTS	LETTRES	HISTOIRE CONTEMPORAINE
premières années de l'ère chré- tienne.	Naissance	Act. 7, 58 Philém., 9		Auguste 31 av. J. C. 14 apr. J. C.
vers 36	Lapidation d'Étienne Conversion de Paul	Act. 7, 58 ; 9,1 22,4 Gal. 1,13		
vers 36-39	Séjour à Damas, puis en Arabie, puis de nouveau à Damas	Act. 9,20 Gal. 1,17 Act. 9,23		Caligula (37-41)
vers 39	Premier voyage à Jérusa- lem (15 jours), entrevue avec Pierre	Gal. 1,18 Act. 9,26		
vers 39-42	Séjour à Tarse	Act. 9,30 Gal. 1,21		Claude (41-54) Hérode Agrippa, roi de Palestine (41-44)
vers 43-44	Séjour à Antioche	Act. 11,25		
vers 44	Famine, collecte et voya- ge à Jérusalem	Act. 11,27 12,25		
vers 45-49	Premier voyage mission- naire	Act. 13-14		
49 ou 50	Concile de Jérusalem	Act. 15,1-35		Claude expulse les Juifs de Rome
	Conflit avec Pierre à An- tioche	Gal. 2, 1-10 Gal. 2,11		
50-53	Deuxième voyage mis- sionnaire	Act. 15,36	Thes. 18,22	Gallion procureur d'A- chale
52 ou 53	3 ^e voyage missionnaire	Act. 18,23	Gal.	
57 ou 58		21,17	Cor. Rom.	Néron (54-68)
58-60	Emprisonnement à Césa- rée	Act. 24-26		Festus procureur de la Judée (60-62)
59 ou 60	Voyage de Paul prison- nier pour Rome	Act. 27, 28		
60 ou 61 - ?	Captivité à Rome	Act. 28	Col. Éph. Phil.	Incendie de Rome, juillet 64
?	Voyages ?		Tim. Tite	Soulèvement de la Judée (66-70)
?	Second emprisonnement ?			Mort de Néron, juin 68

Le moulin mystique

◀ *Saint Paul recueillant la farine du blé de l'Ancienne Loi
(Vézelay)*



AUL, son temps, son milieu.

Les seules sources dont nous disposons pour reconstituer la vie de Paul sont le livre des *Actes des Apôtres* et les Lettres que Paul écrivit aux communautés chrétiennes.

Paul est né dans les premières années de l'ère chrétienne. Il était donc un peu plus jeune que le Seigneur. Lors de la lapidation d'Étienne (vers 36) il était, selon les *Actes*, 7, 58, un « jeune homme » (*neanias*), et dans le billet adressé à Philémon (vers 63) Paul se nomme lui-même « le vieux Paul » (*presbutès*).

Paul, dont le nom hébreu était *Shaoul* — le nom du premier roi d'Israël — est né à Tarse, en Cilicie. Il nous le dit lui-même à deux reprises : « *Je suis Juif, né à Tarse en Cilicie.* » (Act. 22, 3.) « *Je suis Juif, de Tarse, en Cilicie, citoyen d'une ville qui n'est pas sans renom.* » (Act. 21, 39.)

Le père de Paul avait acquis, sans que nous sachions comment, les droits de cité tarsiote et romain. Paul saura rappeler qu'il est citoyen romain quand l'occasion s'en présentera ; la citoyenneté romaine comportait en effet certains privilèges ; il était interdit d'infliger à un *civis romanus* des peines infamantes. Pour les procès capitaux, le citoyen romain n'est justiciable que du tribunal impérial de Rome.

Selon saint Jérôme, la famille de Paul aurait été originaire de Giscala, en Galilée.



La chaîne du Taurus

La ville de Tarse était célèbre dans l'antiquité. Située à un carrefour de routes, à l'entrée des défilés du Taurus, beaucoup plus proche de la mer que l'actuelle petite ville turque, elle constituait un lieu de rencontre entre deux mondes. Sa fondation remonte peut-être à la fin de l'Empire hittite ; son nom se lit gravé sur l'obélisque de Salmanassar III (IX^e siècle avant notre ère). Tarse a été assujettie successivement aux Sémites assyriens, aux Perses, aux Grecs et aux Romains. Elle est demeurée un creuset où se sont mélangées les civilisations et les religions. Selon Xénophon, c'était une « cité grande et heureuse ». Grâce au fleuve Cydnos, elle était un véritable port de mer qui attirait les marchands de tout le bassin de la Méditerranée. Ce mélange de races, de mœurs, de langues, de classes sociales, a dû fournir au jeune Shaoul un riche terrain pour sa formation humaine. Il est important de souligner que Paul n'est pas né dans un milieu clos, dans une campagne de la Judée, mais dans une cité ouverte sur la mer et où une bonne partie de l'humanité était représentée. Le sens de l'universalité a pu se fortifier chez Paul plus facilement dans un tel milieu.

Tarse vu du sud-ouest



Tarse n'était pas seulement un grand port et une importante ville commerçante. C'était aussi un centre de culture qui, au dire de Strabon, pouvait rivaliser avec Athènes et Alexandrie. Au carrefour de l'Orient et de l'Occident, des civilisations sémitiques et grecques, elle a produit des philosophes qui ont essaimé dans le monde antique tout entier. « Rome est plein de Tarsiens et d'Alexandrins », écrit Strabon, et il cite entre autres les noms des philosophes stoïciens Athénodose et Nestor.



*Le Baal de Tarse
(monnaie du 4^e siècle av. J. C.)*

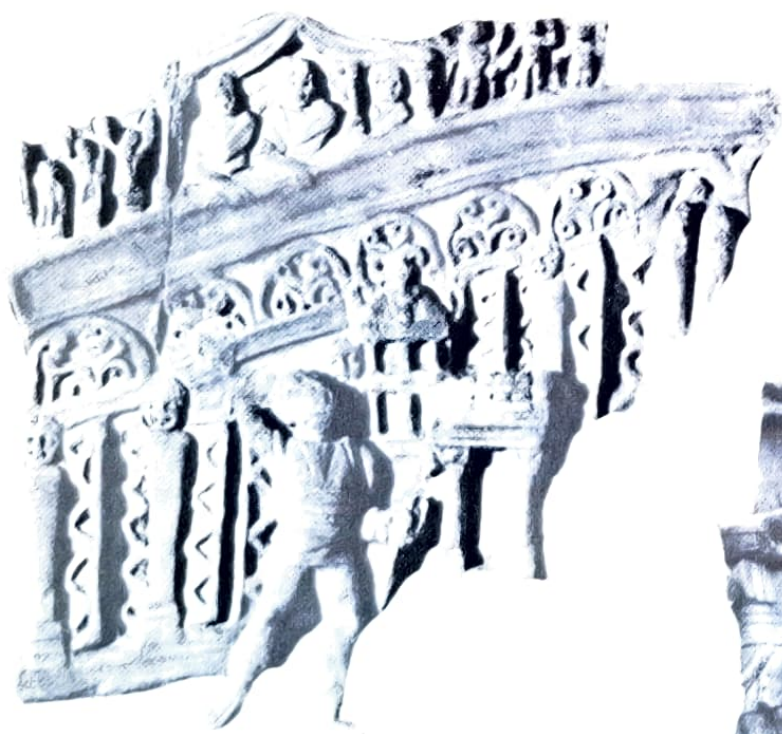
Les religions les plus diverses d'origine avaient constitué un syncrétisme où les éléments indigènes, assyriens, perses et grecs se mêlaient. À côté du *Baal Tarz* (le Seigneur de Tarse), le jeune dieu *Sandan*, assimilé plus tard à l'Héraclès grec. Chaque année on célébrait la fête du dieu de la végétation : on brûlait la statue du dieu sur un bûcher, puis on faisait le retour du dieu à la vie ; la cérémonie funèbre était suivie de réjouissances où la débauche ne faisait pas défaut. Quant aux religions à mystère, elles y étaient représentées, notamment par le culte de Mithra.

Tarse : Porte de l'Ouest



Une colonie juive se trouvait à Tarse comme dans toutes les villes importantes de l'Empire.

Paul est un enfant de la ville. Alors que Jésus utilisait une langue et une symbolique paysanne, terrienne — le semeur et sa semence, le figuier et ses feuilles qui annoncent les temps, la croissance des arbres, la couleur du ciel, la vie du berger, la vigne, etc... —, Paul se servira d'un registre de comparaisons qui sont celles d'un citadin : le stade (I Cor. 9, 24 ; Phil. 3, 14 ; 2 Tim. 4, 7 sq) ; l'existence militaire (I Thess. 5, 8 ; Éph. 6, 10 sq ; Phil. 2 ; I Cor. 9, 7 ; 14, 8 ; 2 Cor. 10, 3 ; Phil. 2, 25 ; 2 Cor. 2, 14 ; Col. 2, 15) ; les esclaves (textes nombreux), les tribunaux, le théâtre (I Cor. 4, 9 ; Rom. I, 32) ; la construction des maisons, le travail manuel artisanal, le commerce (Éph. 1, 14 ; 2 Cor. 1, 22 ; 5, 5 ; 2, 17) ; la navigation (I Tim. 1, 19). Les images empruntées à la vie paysanne, à la nature, sont inexistantes. Paul n'a pas ce que l'on a appelé au siècle dernier « le sentiment de la nature ». Il a bien davantage le sens du travail humain, de la vie humaine sociale.



Jeux du cirque



Construction de maisons

Travail manuel artisanal (cardeurs de laine)



Commerce (bureau des changeurs)



Navigation

Au début de l'ère chrétienne, le peuple juif est répandu sur toute l'étendue du monde gréco-romain, et même au delà. Les déportations assyriennes et babyloniennes qui se succédèrent depuis 722, puis une émigration spontanée, ont constitué cette *Dispersion* d'Israël (*diaspora*) qui est en même temps un ensemencement. La révélation faite à Abraham, à Isaac et à Jacob, l'*Instruction* de Moïse (la *Torah*) sort des limites de la terre de la promesse. Cet ensemencement d'Israël dans tout le monde antique constitue une préparation à la diffusion de l'Évangile.

Aux temps des Macchabées, la Sibylle hébraïque proclame, s'adressant au peuple juif : « Tu es partout, dans tous les pays et sur toutes les mers. Tous se scandaliseront de tes coutumes. » Et Strabon, à l'époque d'Auguste, écrit que le peuple juif « s'est déjà répandu dans toutes les villes, et qu'il n'y a pas un lieu au monde où il ne soit venu et ne domine. » Les fouilles, les documents, tout confirme cette expansion d'Israël dans le monde antique. En Égypte et en Syrie, on pense que le nombre des Juifs a dû s'élever à un million ; en Palestine un demi-million, et dans le reste de l'Empire romain au moins un million et demi.

Jérusalem demeurerait le centre politique et religieux du peuple dispersé. Chaque année, des milliers de Juifs se rendaient à Jérusalem pour la Pâque afin d'y apporter leur offrande.

Un certain nombre de ces pèlerins restaient à Jérusalem, et c'est ainsi que se sont constituées des communautés juives « étrangères », par exemple celles que le Livre des *Actes* appelle *Hellénistes*.

Un impôt était collecté dans toute la *diaspora* en faveur du Temple de Jérusalem. Dans chaque ville, un tronc recueillait ces sommes qui étaient portées à Jérusalem. Paul reprendra cette coutume en faveur des pauvres de Jérusalem en temps de disette. Des ordonnances du temps d'Auguste attestent que les Juifs étaient autorisés à recueillir et à transporter cet argent. Des privilèges juridiques étaient accordés par Rome aux Juifs de la *diaspora* : liberté du culte et dispense des cultes impériaux.

L'agriculture est le métier le plus fréquemment pratiqué par les Juifs de la *diaspora*. En Égypte et en Asie mineure, nombre de monuments attestent l'existence de colonies juives comportant des propriétaires terriens. L'industrie juive est florissante : tissage et teinture en particulier.

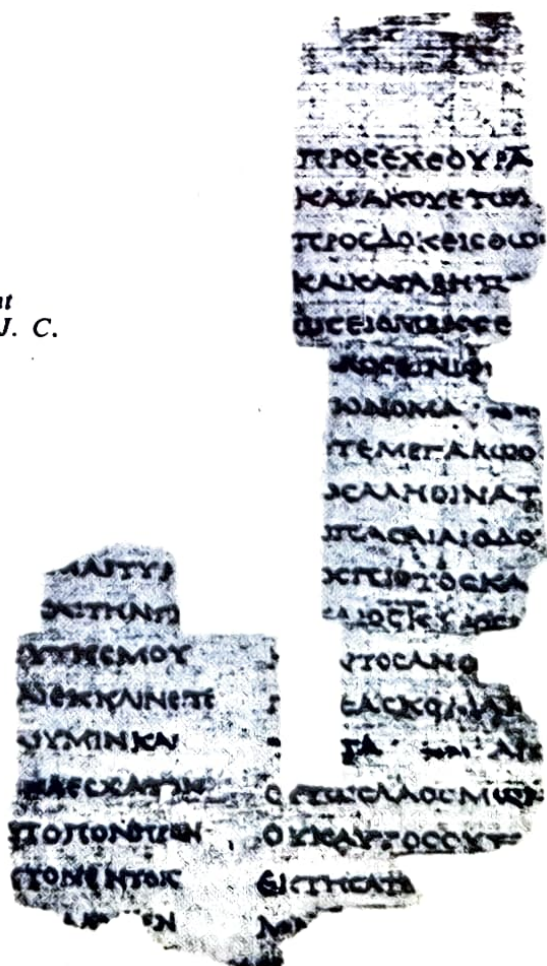
def.

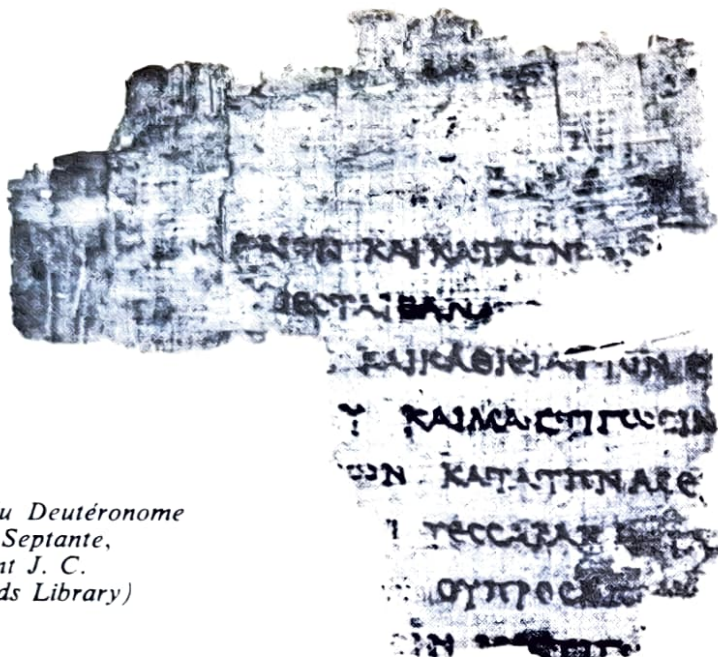
Le commerce passe à l'arrière-plan, sauf à Alexandrie.

Une des caractéristiques du judaïsme de la *diaspora*, c'est le *prosélytisme*. Un texte du Nouveau Testament nous dit que les pharisiens « parcourent les mers et les terres pour faire un prosélyte » (Mat. 23, 15) et Horace, dans ses *Satires* (I, 4, 142) fait allusion à ce prosélytisme juif. Le judaïsme se sent appelé à devenir religion universelle. La propagande juive eut un succès considérable. Les Juifs parviennent à réunir autour de la Synagogue des « craignant Dieu » : ceux qui adhéraient au monothéisme, acceptaient les exigences de la morale juive, et se soumettaient aux prescriptions relatives au Sabbat et aux interdits alimentaires. Certains allaient jusqu'à se faire circoncire : ce sont les « prosélytes », qui s'engagent à pratiquer la Loi tout entière. Ils deviennent ainsi membres du peuple d'Israël — sans devenir « fils d'Abraham ».

Du judaïsme hellénistique, il ne nous reste que peu de chose. Selon l'expression de Lietzmann, le judaïsme talmudiste a tué son frère, le judaïsme de langue grecque. (*Histoire de l'Église ancienne*, tr. fr. Paris, 1950). Il ne nous reste, de la riche culture du judaïsme hellénistique, que quelques ruines de synagogues, de cimetières, quelques inscriptions, des fragments de parchemin et de papyrus.

Papyrus Fouad 266
Manuscrit grec
de l'Ancien Testament
2^e - 1^{er} siècle avant J. C.





Texte grec du Deutéronome
Version des Septante,
2^e siècle avant J. C.
(John Rylands Library)

En ce qui concerne les documents littéraires, n'ont survécu que les traductions grecques de l'Ancien Testament, les œuvres de Josèphe et de Philon, des apocryphes, et des fragments d'anciens écrivains juifs hellénistiques conservés par Eusèbe de Césarée (*Préparation évangélique*, IX, 17-39) et Clément d'Alexandrie (*Première Stromate*).

A Alexandrie, la Bible avait été traduite, en grec, à l'usage de la communauté, entre le IV^e et le II^e siècle avant notre ère. La langue pratiquée par le judaïsme de la Diaspora méditerranéenne est le grec, la langue alors universelle.

Quand les exilés étaient revenus de Babylone, ils avaient rapporté dans leur pays la langue usuelle en Orient, l'araméen, qui a été parlé en Palestine pendant un millier d'années. L'hébreu demeurait la langue sacrée, la langue scolastique. Mais le peuple ne comprenait plus bien l'hébreu, dont l'intelligence demeurait réservée désormais à l'homme du Livre, le scribe. Il fallut donc, dans les offices et l'enseignement, traduire le texte sacré. Ce sont ces traductions orales en araméen — traductions accompagnées de commentaires —, qui sont à l'origine des *Targums*.

Dans la Diaspora, l'enseignement dans les synagogues est fait en grec. La Bible est lue dans sa traduction grecque, et c'est en grec que sont dites les prières et la confession de foi. Cependant, cela n'exclut pas nécessairement une première lecture liturgique en langue sacrée, suivie de la traduction grecque. L'interprétation de l'Écriture et la prédication se font aussi évidemment en grec. Ainsi a pu se constituer en Diaspora une *Mishna* grecque dont nous pouvons nous faire une idée par les écrits de Paul, de Philon et de Josèphe.

A Tarse, Paul a appris le grec. Le grec est sa langue maternelle. C'est le grec populaire, la « langue commune » (*koinê*) utilisée par les marchands, les marins, les soldats. Paul a lu la Bible dans la traduction des Septante. Le fait est d'importance en ce qui concerne certaines interprétations pauliniennes fondées non pas sur le texte hébraïque mais sur cette traduction parfois sensiblement différente. La Septante, en effet, est non seulement une traduction, mais représente aussi une évolution de la théologie biblique, et dénote une certaine adaptation à la mentalité grecque. } *def.*

Paul fréquenta-t-il des écoles grecques ? C'est peu probable. Ce qui est certain, c'est qu'il reçut la formation juive de rigueur dans une famille pharisienne de stricte observance.

« Saul appelé aussi Paul » (Act. 13, 9) proclame hautement qu'il était « Pharisien fils de Pharisien » (Act. 23, 6) :

Si quelqu'un d'autre croit pouvoir se glorifier dans la chair, moi bien plus ! Circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreu ; quant à la Loi, Pharisien ; quant au zèle, persécuteur de l'Église ; quant à la justice que peut procurer la Loi, devenu irréprochable. Mais, ajoute saint Paul devenu chrétien, tout cela qui pour moi était un avantage, je l'ai tenu pour une perte à cause du Christ Jésus. (Phil. 3, 4.)

sectes Dans le Judaïsme du début de notre ère, on distingue plusieurs partis, plusieurs sectes, plusieurs « écoles ». « Dans ce temps-là, écrit Josèphe, — et il indique par là le temps de Jonathan (I Macch. 12, 13) — dans ce temps-là, il y avait trois sectes parmi les Juifs, qui pesaient différemment des choses humaines. On les nommait les Pharisiens, les Sadducéens, les Esséniens. » (*Antiquités judaïques*, XIII, V, 9).

« Les Pharisiens, nous dit encore Josèphe, ont imposé au peuple, comme venant de la succession des pères, des points de droit qui ne sont pas inscrits dans les lois de Moïse, et que la secte des Sadducéens rejette pour cela même, disant qu'il ne faut tenir comme légal que ce qui est écrit, et qu'on n'est pas obligé d'observer ce qui vient de la tradition des pères. Ce fut la cause de beaucoup de recherches et de dissensions, les Sadducéens n'ayant convaincu que les riches sans réussir à se faire suivre du populaire, tandis que les Pharisiens avaient la foule pour alliée. » « Ils ont tant d'autorité sur la foule qu'on les croit aussitôt, même lorsqu'ils parlent contre le roi et le grand-prêtre. » (*Ant. XIII, X, 5.*)

Dans le développement historique du Judaïsme depuis l'exil, les prêtres et les scribes sont les éléments prépondérants. A l'époque d'Esdras, ils sont encore pour l'essentiel unis. Mais depuis le commencement de l'époque hellénistique, ils s'opposent de plus en plus. Au temps des Macchabées, ils en viennent à constituer deux partis. Du milieu des prêtres naît le parti des Sadducéens ; les scribes constituent le parti des Pharisiens. L'opposition entre les deux partis ne se situe cependant pas sur le même plan : les Pharisiens sont un parti religieux, celui de la stricte observance. Les Sadducéens sont les aristocrates. L'essence du pharisaïsme se définit par son attitude vis-à-vis de la Loi. Les Sadducéens se définissent par leur position sociale. En fait, le rôle des Sadducéens a cessé lors de la destruction de Jérusalem, tandis que le Judaïsme postérieur tout entier procède du pharisaïsme. La théologie de l'Église chrétienne doit aussi beaucoup au pharisaïsme. Jésus prenait expressément le parti des Pharisiens sur les questions de dogme.

Pharisien, (hébreu *paroushim*, araméen *parishin*) signifie « séparé ». Le terme est très rare dans la *Mishna*. C'est sans doute une appellation qui leur fut donnée et qu'ils ont fini par accepter. Séparés, les Pharisiens le sont en ce sens qu'ils tentent d'appliquer la Loi d'une manière plus zélée, plus intégrale que le commun, lequel est par là même considéré comme moins parfait, impur. Connaître parfaitement la Loi, l'appliquer strictement, adapter les exigences de la Loi à des cas qu'elle n'avait pas prévus. Ainsi les Pharisiens en sont venus à constituer une casuistique. Une jurisprudence s'avérait nécessaire dans les multiples occasions où la Loi devait exercer son autorité. C'est cette jurisprudence que le parti pharisien considérait comme aussi contraignant que la Loi écrite elle-même, tandis que les Sadducéens refusaient cette addition à la Loi mosaïque.

Du point de vue théologique, les Pharisiens avaient accueilli ce « développement » dogmatique que constitue, depuis le livre de Daniel, la foi en la résurrection des morts. Les Sadducéens au contraire n'acceptaient pas cette doctrine qui ne se trouve pas exprimée dans les Livres antérieurs. De même en est-il en ce qui concerne la doctrine des anges, la rétribution après la mort : les Pharisiens professent ces dogmes, les Sadducéens les refusent. Le Judaïsme postérieur comme la théologie chrétienne ont donc hérité sur ces points l'enseignement pharisien.

Sur l'éducation d'un jeune Juif dans la diaspora au début de notre ère, nous ne savons presque rien. Ce qui est certain, c'est que le père de famille a l'obligation formelle d'enseigner lui-même la religion à ses enfants (Deut. VI, 7, 20). Vers le début de notre ère, les communautés juives prenaient sans doute à leur charge l'organisation des écoles élémentaires. L'existence des écoles est attestée avec certitude à l'époque de la Mishna, au plus tard vers le II^e siècle. Philon nous dit des Juifs : « Étant donné qu'ils considèrent leurs lois comme révélées par Dieu, et qu'on les instruit dans la connaissance de ces lois dès leur plus tendre enfance, ils portent dans leurs âmes l'image des prescriptions de la loi. » Et Josèphe : « Plus que de toute autre chose nous nous occupons de l'éducation des enfants, mettant surtout notre amour-propre à élever nos enfants, et faisant de l'observation des lois et des pratiques pieuses, qui nous ont été transmises conformément à ces lois, l'œuvre la plus nécessaire de toute la vie. » Ailleurs : « Chez nous, qu'on demande les lois au premier venu, il les dira toutes plus facilement que son propre nom. Ainsi dès l'éveil de l'intelligence, l'étude approfondie des lois les grave, pour ainsi dire, dans nos âmes. »

Il semble que les écoles élémentaires se soient multipliées au cours des deux premiers siècles de notre ère. A l'époque macchabéenne déjà, l'enseignement élémentaire apparaît assez répandu. Un règlement datant de cette époque prescrit au surveillant de la synagogue (*hazzan*) d'apprendre à lire aux enfants le jour du Sabbat.

Le jeune Shaoul a donc certainement appris l'hébreu dans sa première enfance. Dès que l'enfant connaissait l'alphabet, il commençait à lire la Bible dans les petits rouleaux de parchemin (*megillot*) contenant des extraits du Pentateuque. L'étude commençait par le Lévitique. Chaque jour, l'élève devait apprendre par cœur un verset ou un paragraphe.

En même temps qu'il apprenait à lire dans le Livre de la Parole de Dieu et qu'il s'initiait aux traditions de ses pères, le jeune Shaoul apprenait un métier manuel, celui de son père. « S'occuper exclusivement de la Torah, sans exercer de métier, dira un Rabbi, c'est agir en homme qui méconnaît Dieu. » Le travail manuel n'était pas, en Israël, méprisé comme en Grèce par exemple. Les Grecs réservaient le travail manuel aux esclaves. Dans le milieu démocratique Juif, les docteurs de la Loi apprennent un métier manuel pour assurer leur existence. Un Rabbi du II^e siècle dira :

« L'étude de la Torah s'allie bien avec l'exercice d'un métier, car la pratique simultanée de ces deux activités nous éloigne du péché et toute étude qui ne s'accompagne pas d'un travail conduit à la fainéantise et au désordre. »

Saint Paul, nous le verrons, écrira aux communautés qu'il a fondées : « *Que chacun travaille de ses mains pour subvenir à ses besoins et donner à ceux qui n'ont pas assez.* »

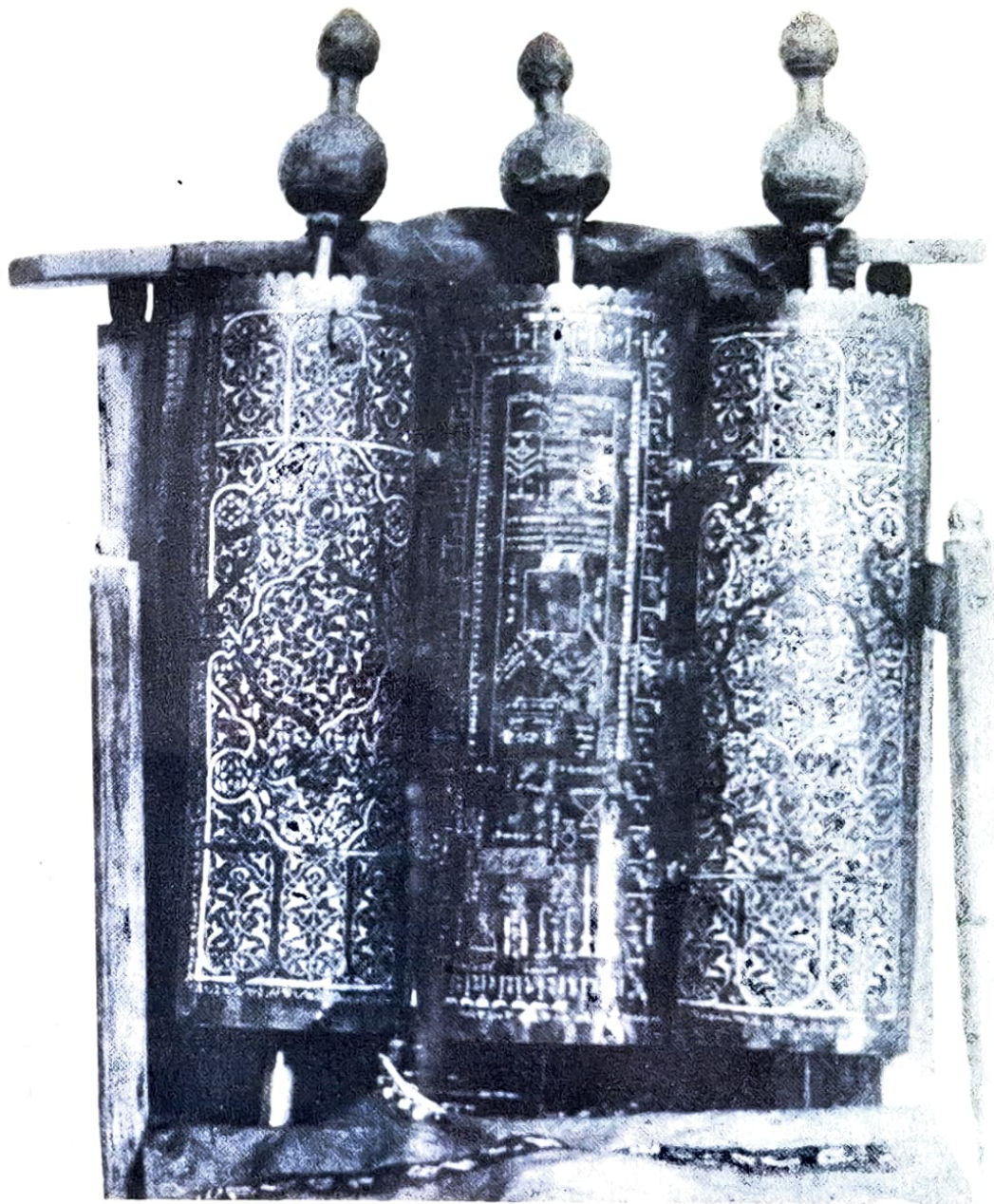
Selon les Docteurs en Israël, le premier devoir du père de famille, après avoir fait circoncire son fils, c'est de lui faire apprendre la Torah, puis de lui donner un métier. Le travail manuel est considéré comme un acte de piété. Il faut travailler manuellement à côté de l'étude, « suivant l'exemple de R. Jossé b. Meshulam et de R. Siméon b. Ménassé qui consacraient un tiers de la journée à la Torah, le deuxième à la prière et le dernier au travail ». A l'époque mishnaïque et même avant, presque tous les docteurs exercent un métier manuel : Hillel et R. Akiba étaient bûcherons, R. Yohanan cordonnier, Josué b. Hanania cloutier. Ainsi faisaient les « saints rabbins de la terre d'Israël ».

Rabbi Shaoul sera fabricant de tentes comme son père. Une tradition communément respectée engageait le fils à apprendre et à exercer le métier de son père.

Il semble que le père de Paul ait été assez aisé, puisqu'il put envoyer son fils poursuivre ses études à Jérusalem.



*Tisseur de tentes
à Tarse aujourd'hui.
La technique
n'a sans doute
pas changé
depuis Saint Paul.*



Les rouleaux de la Torah

LES ANNÉES DE FORMATION

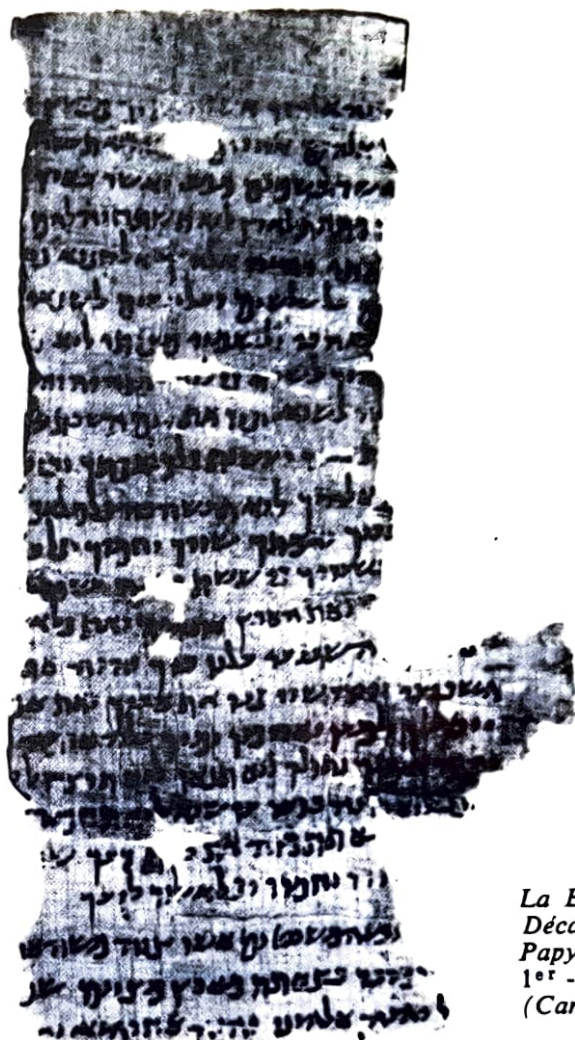
Vers l'âge de quinze ans sans doute, Paul part pour Jérusalem. Écoutons Paul lui-même : « *Je suis Juif, né à Tarse en Cilicie ; mais j'ai été élevé (formé) dans cette ville-ci (à Jérusalem) et instruit aux pieds de Gamaliel selon l'exacte Loi de nos pères.* » (Act. 22, 3.)

Le premier enseignement est celui de l'Écriture sainte, — la « loi écrite ». Rappelons que *Torah* signifie d'abord instruction, mais instruction qui doit être vécue dans le réel, dans l'action.

A côté de la « loi écrite » qui remonte à Moïse, le Judaïsme traditionnel, pharisien, met la « *torah* orale », dont l'autorité est la même. Cette Loi orale a été peu à peu codifiée. D'après le Judaïsme orthodoxe, si la Loi écrite nous vient de Moïse, il en est exactement de même de la Loi orale, qui aurait été reçue aussi par Moïse au Sinaï et transmise par lui oralement à Josué, par celui-ci aux Anciens, par les Anciens aux prophètes, jusqu'aux Docteurs. Son autorité est fondée sur cette origine mosaïque. Sa fonction est de compléter et d'interpréter la Loi écrite. La Torah de Moïse devait, pour être réalisée dans les circonstances nouvelles qui se présentent au cours de l'histoire, être interprétée, précisée, développée. C'est à Esdras que la tradition fait remonter ce travail d'interprétation de la Loi mosaïque. Esdras, « le prêtre, docteur des paroles de la loi du Seigneur et de ses préceptes concernant Israël », « appliquait son cœur à scruter (*lidrosh*) la Loi du Seigneur, à la mettre en pratique et à enseigner en Israël les préceptes et les ordonnances » (Esdr. VII, 11, 10). Les Lévitites, (Néhémie, VIII, 7, 8) « lisaient distinctement dans le livre de la Loi et en expliquaient le sens, et l'on comprenait ce qui était lu ». C'est ce travail d'exégèse, qui consiste à *scruter* le texte écrit pour en tirer le sens profond et en dégager les applications actuelles, que l'on a appelé le *midrash*. La Torah de Moïse est une *histoire* et une *loi*. Le travail d'exégèse se fera donc dans un double sens : constitution d'une jurisprudence, réadaptation continue des règles de vie, (*midrash halakha*) ; interprétation des parties narratives de l'Écriture (*midrash aggadah*). Les deux Torah ne sont donc pas sans lien entre elles. La Torah orale est une explication donnée par Dieu de la Torah écrite.

C'est donc à l'étude de la Bible et de son interprétation traditionnelle que Shaoul s'est consacré pendant plus de quinze ans « aux pieds de Gamaliel ». Le sens est précis : l'étudiant était assis par terre aux pieds du Maître.

De Gamaliel, la tradition juive a conservé des « dires ». Le Livre des Actes, quant à lui, nous rapporte cette appréciation : « Un Pharisien nommé Gamaliel, docteur de la Loi vénéré de tout le peuple » (Act., 5, 33). Le lecteur pourra relire le passage des Actes où nous voyons Rabban Gamaliel intervenir à propos des Apôtres mis en accusation (Act. 22, 35). La tradition juive nous dit que « depuis qu'est mort Rabban Gamaliel le vieux, l'honneur de la Torah a cessé, la pureté et l'abstinence se sont éteintes ».



*La Bible hébraïque.
Décalogue Ex. 20, 2 et Deut. 5, 6.
Papyrus Nash
1^{er} - 2^e siècle avant J. C.
(Cambridge University)*

Les études traditionnelles réclamaient beaucoup plus de la mémoire que dans la pédagogie moderne. L'élève et l'étudiant apprenaient par cœur, en psalmodiant d'une manière rythmique les sentences et les dires des rabbis. Aujourd'hui encore on trouve des rabbins qui possèdent ainsi par cœur non seulement la Bible hébraïque mais encore une grande partie des livres de commentaires traditionnels. Pour permettre à l'étudiant de retenir par cœur la Loi écrite et la Loi orale, les rabbis avaient mis au point des procédés mnémotechniques, et ils attachaient une grande importance à la récitation psalmodiée : « C'est pour celui qui lit la Bible sans faire sentir la mélodie, et pour celui qui étudie la Mishna sans chanter qu'il est dit (Ez., 22, 25) : « Je leur donnai des ordonnances qui ne sont pas bonnes, des lois qui ne les feraient pas vivre. » (*Meguilla*, 32 a.)

« Toi, le subtil, lis la Bible la bouche ouverte, étudie la Mishna la bouche ouverte, afin que le fruit de ton étude te reste. » (*Berakh.*, 36 a.)

Non seulement l'enseignement traditionnel oral était psalmodié, chanté, mais il était encore « balancé », « rythmé ». « N'est-il pas enseigné que, si pendant que tu étudies, tu fais mouvoir les 248 membres de ton corps, le résultat de l'étude se conserve dans la mémoire, et qu'autrement il se perd ? »

Cette mémorisation « organique », « gestuelle » explique la mémoire pour nous prodigieuse des rabbis palestiniens en milieu traditionnel oral (Jousse).

Notons encore dans l'enseignement talmudique — dont les méthodes peuvent déjà être présumées actuelles dès l'époque de saint Paul — l'emploi pédagogique systématique de l'interrogation, qui rappelle la méthode socratique et la dialectique stoïcienne. Le maître interroge l'étudiant, et celui-ci à son tour est tenu de poser des questions qui provoquent des éclaircissements. On trouve dans maint passage des épîtres de Paul des traces de ce procédé qui consiste à introduire un dialogue fictif, des interrogations, des doutes, lesquels entraînent des explications plus décisives (cf. par exemple les chapitres 3 et 4 de l'Épître aux Romains).

De sa formation rabbinique, Paul a retenu un certain nombre de procédés, une technique dans la manière d'aborder, d'interpréter l'Écriture, et un ensemble de thèmes qui sont communs au Judaïsme post-biblique, ou particuliers au Pharisaïsme. Sur cette question fondamentale : ce que Paul — et plus généralement tout le Nouveau Testament — doivent au Judaïsme, il n'existe pas encore de travail exhaustif et satisfaisant. C'est pourtant là un terrain dont l'exploration est capitale pour l'intelligence du Nouveau Testament, de la naissance de la pensée chrétienne. Plus on lit Paul, et pour peu qu'on jette un regard sur ce que nous pouvons savoir du Judaïsme de l'époque, plus apparaît importante la part des spéculations rabbiniques dans la pensée de saint Paul : Paul, il ne faut jamais l'oublier, est un rabbin converti.

Sans pouvoir entrer ici dans l'étude de cette question qui mérite un long exposé, rappelons seulement, en ce qui concerne les procédés exégétiques de Paul, les *midrashim* de l'Épître aux Galates (III) sur la justification d'Abraham, de l'Épître aux Romains sur ce même sujet (IV) ; sur Sara et Agar, dans Gal. IV ; sur le voile de Moïse dans 2 Cor. III, 7, et sq. ; la typologie de l'Exode, dans I Cor. 10 (« la Pierre

était le Christ »), et surtout les grands *midrashim* des chapitres 9 et 11 de l'Épître aux Romains sur la promesse faite à Abraham.

L'Évangile de Matthieu, l'Épître aux Hébreux, offriraient des exemples constants de ce même procédé midrashique.

Pour ce qui est de thèmes rabbiniques adoptés par saint Paul, citons seulement le thème d'*Adam* (cf. la typologie d'Adam dans Rom. 5, 12) — thème ignoré de la pensée biblique ancienne, puisque dans la Bible hébraïque *adam* signifie tout simplement *homme*, et est pris, dans la plupart des textes, comme un nom commun. C'est seulement dans des textes tardifs (Sagesse, 2, 24 ; 10, 1 ; Eccli., 25, 23) et dans la tradition juive post-biblique que Adam est pris pour un nom propre, ce qui permet des spéculations sur le premier Adam et le second Adam.

L'eschatologie paulinienne est aussi tributaire du judaïsme, ainsi que nombre de thèmes que nous ne pouvons énumérer ici.

Résumons cette rapide enquête sur le « milieu » paulinien : Milieu humain : une grande ville cosmopolite, commerçante, pleine de langues, de mœurs, de traditions religieuses et philosophiques les plus variées.

Milieu familial : une famille d'artisans juifs aisés, pharisiens de stricte observance.

Milieu culturel : formation rabbinique à Jérusalem.

Paul avait-il été plus spécialement initié aux philosophies païennes et aux religions à mystères ? C'est hautement improbable. Un Juif pieux ne se souillait pas avec les cultes païens. Si Paul utilise parfois le vocabulaire des philosophies stoïciennes — vocabulaire qui est « dans l'air » — et celui des religions à mystères, cela ne prouve rien de plus que ceci : Paul a su cueillir, au hasard des conversations, des termes, des idées qui étaient colportées dans une grande cité telle que Tarse. Quand Paul, en écrivant aux Colossiens, imbus des doctrines ésotériques, parle une langue farcie de termes mystiques, cela confirme une fois de plus la méthode missionnaire de Paul : « *se faire tout à tous* », pour en sauver le plus possible. Si la langue de Paul est parfois chargée de termes philosophiques ou religieux du milieu hellénique, la *pensée* de Paul est intégralement et exclusivement biblique. Le vocabulaire n'est dans son cas qu'un vêtement.



Saint Paul
Fresque des Catacombes de Domitille
Vers 348

Sur l'aspect physique de Paul nous ne savons rien. Des écrits sans valeur historique comme les *Actes de Paul* nous proposent un portrait dont nous ne pouvons tenir compte. Il reste que dans l'iconographie dont les premiers éléments sûrs datent du IV^e siècle, on remarque une certaine constance dans le type de visage attribué à Paul, ce qui peut laisser supposer une tradition assez bien fixée (Cf. à ce sujet G. WILPERT, *Le pitture delle catacombe romane*, Rome, 1903).



Saint Paul
Ivoire du 6^e siècle
(Musée de Cluny)



*Une des routes des voyages de Saint Paul :
La Voie romaine d'Alep à Antioche.*

En ce qui concerne la santé physique de Paul, il faut d'abord prendre en considération l'extraordinaire vie de voyage qui fut la sienne, et de voyage le plus souvent à pied, dans des conditions qu'il décrit lui-même dans le texte de la seconde épître aux Corinthiens que nous citons plus loin (2 Cor. 11, 23-29). On a calculé approximativement le kilométrage de ces voyages pédestres : on trouve pour le premier voyage missionnaire plus de 1.000 km. ; pour le second environ 1.400, pour le troisième quelque 1.700 km., sans compter les voyages antérieurs et postérieurs. Tout cela en travaillant pour gagner sa vie, en annonçant l'Heureuse nouvelle, avec « *les emprisonnements, les coups, les lapidations, les naufrages, les dangers sur les rivières, les dangers des brigands, les dangers de la part de mes congénères, les dangers de la part des païens, les dangers en ville, les dangers du désert, de la mer... Labeurs, fatigues, la faim, la soif, les jeûnes fréquents, le froid, le dénuement...* » (loc. cit.)

Néanmoins Paul fait allusion à une « *infirmité de la chair* » (Gal. 4, 13) dont les Galates n'ont pas éprouvé de dégoût. Ailleurs, Paul parle d'un « *aiguillon dans la chair* » (2 Cor. 12, 7), mais cela ne signifie pas nécessairement une maladie :

la « chair », dans la Bible, signifie, nous le verrons, la totalité de la personne ; le tourment infligé à Paul a pu être moral.

Les exégètes ont bâti de nombreux romans sur ces seules données. En fait nous ne savons rien de précis.

Nous faisons connaissance de Paul jeune homme lors du martyre d'Étienne : « Ils avaient déposé leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Et ils lapidaient Étienne, qui faisait cette invocation : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit ». Il fléchit les genoux et cria d'une grande voix : « Seigneur, ne leur impute pas ce péché ». Et en disant cela, il mourut.

« Saul était d'accord avec eux pour qu'on le tuât.

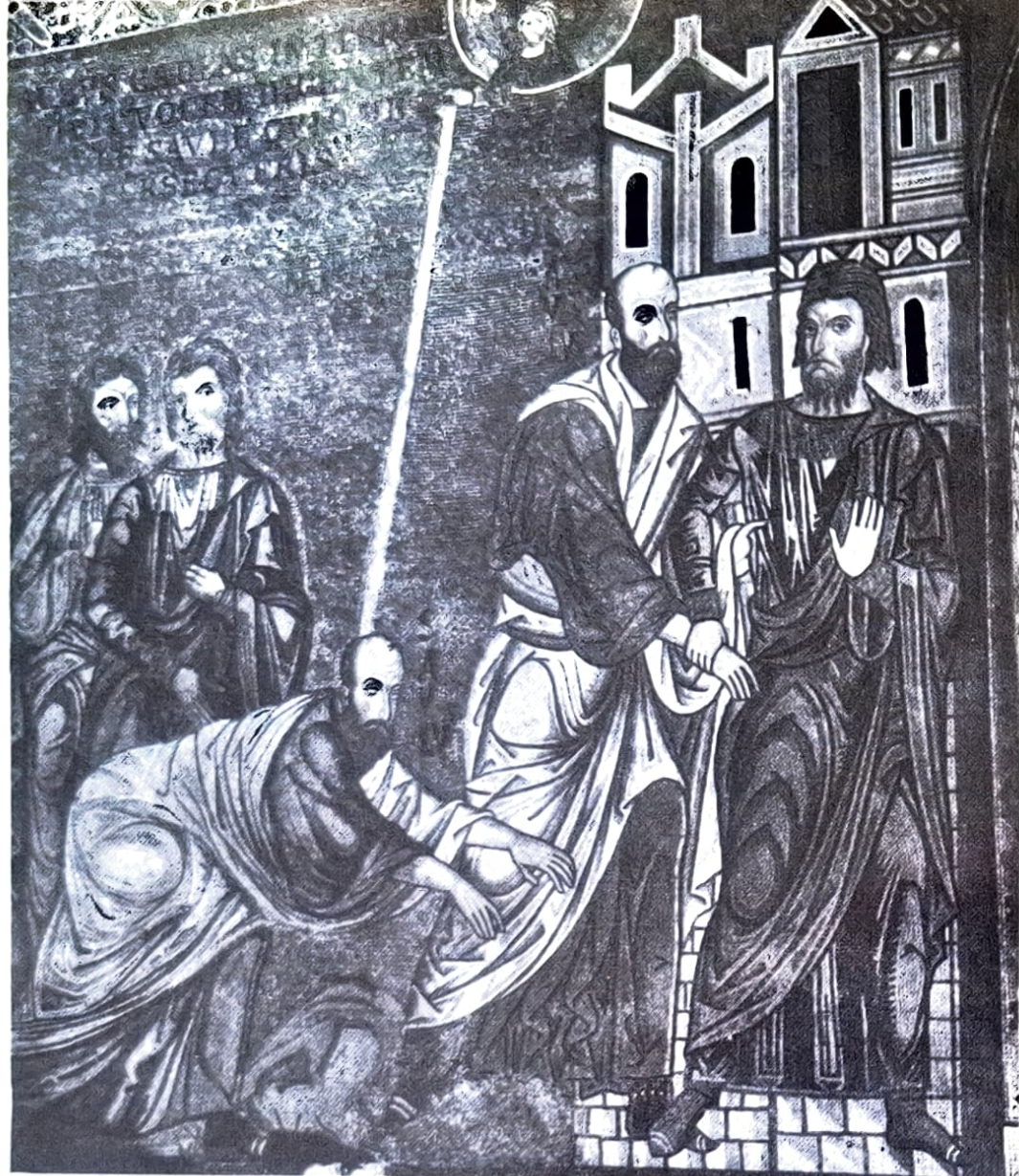
« Il y eut en ce jour-là une grande persécution contre la Communauté qui était à Jérusalem. Tous se dispersèrent dans les campagnes de Judée et de Samarie, sauf les Apôtres. Des hommes pieux ensevelirent Étienne, et firent sur lui de grandes lamentations. Quant à Saul, il ravageait la Communauté ; allant de maison en maison, il en arrachait hommes et femmes et les faisait jeter en prison. » (Act. 7, 58-8, 3.)

Martyre d'Étienne.

« Ils avaient déposé leurs vêtements

aux pieds d'un jeune homme nommé Saul... » (Act. 7) (Bourges).





*« Il tomba à terre et entendit une voix qui lui disait :
Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » (Act. 9)
(Chapelle Palatine de Palerme)*

LA ROUTE DE DAMAS

De la conversion de Paul du Judaïsme au Christ, nous avons trois récits qu'il est intéressant de donner tous les trois pour que l'on puisse les comparer et dégager leur noyau commun.

« Cependant Saul, respirant encore menace et meurtre contre les disciples du Seigneur, alla trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour Damas à l'adresse des Synagogues, afin que s'il trouvait des gens de la secte, hommes et femmes, il les amenât enchaînés à Jérusalem.

« Pendant qu'il était en chemin, il approchait de Damas : tout à coup une lumière l'entoura, venue du ciel. Il tomba à terre, et entendit une voix qui lui disait : Shaoul, Shaoul, pourquoi me persécutes-tu ?

« Il dit : Qui es-tu Seigneur ? Et lui : Je suis, moi, Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi et entre dans la ville, et il te sera dit ce que tu dois faire.

« Les hommes qui faisaient route avec lui étaient demeurés muets de stupeur ; ils entendaient bien la voix, mais ne voyaient personne.

« Saul se releva de terre. Bien que ses yeux fussent ouverts, il ne voyait rien. On le conduisit par la main et on le fit entrer à Damas. Et il fut trois jours sans voir, et il ne mangea ni ne but.

« Il y avait à Damas un disciple, du nom d'Ananias. Le Seigneur lui dit dans une vision : Ananias ! Lui, il dit : Me voici, Seigneur ! Le Seigneur : — Lève-toi, va dans la rue Droite, et demande, dans la maison de Juda, un nommé Saul,

La Rue Droite à Damas.

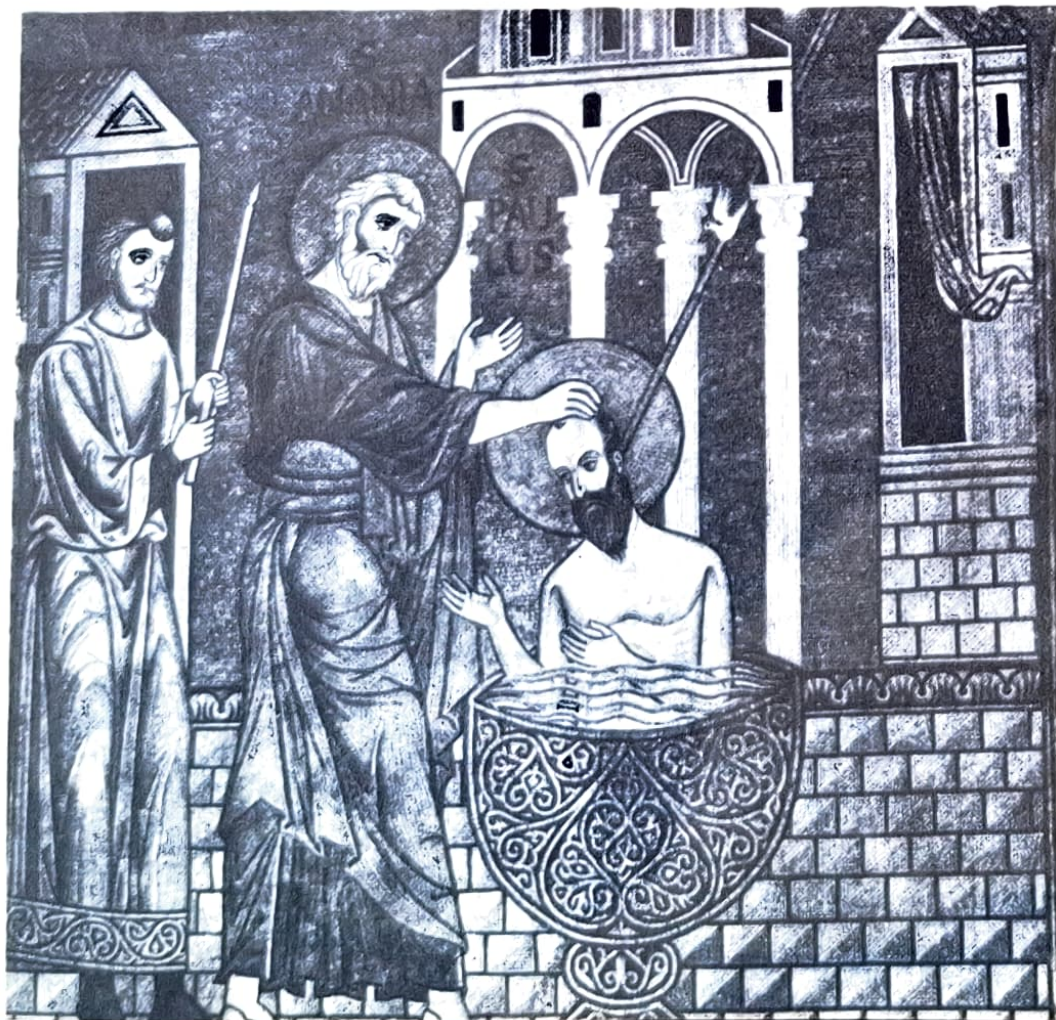


de Tarse. Car voici qu'il prie, et il a vu (dans une vision) un homme appelé Ananias qui entre et lui impose les mains, pour qu'il voie de nouveau. Ananias répondit : — Seigneur, j'ai entendu dire de cet homme par beaucoup de gens, tout le mal qu'il a fait à tes saints à Jérusalem. Et ici, il a pouvoir de la part des grands prêtres pour enchaîner tous ceux qui invoquent ton nom. Le Seigneur lui dit : — Va, car cet homme est pour moi un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les nations, les rois et les enfants d'Israël. Car moi, je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom.

« Ananias partit, il entra dans la maison, il imposa les mains sur lui et dit : Shaoul mon frère, c'est le Seigneur qui m'a envoyé, Jésus qui t'est apparu sur le chemin que tu suivais, afin que tu recouvres la vue et que tu sois rempli de l'Esprit saint.

« Et aussitôt il lui tomba des yeux comme des écailles, et il vit. Il se leva, fut baptisé, et, ayant pris de la nourriture, il reprit des forces.

*Baptême de Saul par Ananias
(Chapelle Palatine de Palerme)*





« Aussitôt dans les synagogues il annonçait Jésus » (Act. 9)
(Chapelle Palatine de Palerme)

« Il passa quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas, et aussitôt, dans les synagogues, il annonçait Jésus, que « c'est Lui le fils de Dieu ».

« Tous ceux qui l'entendaient étaient stupéfaits, et ils disaient : N'est-ce pas lui qui s'acharnait à Jérusalem sur ceux qui invoquent ce nom, et ici, n'est-il pas venu pour les amener liés aux grands prêtres ?

« Quant à Saul, il se fortifiait de plus en plus et confondait les Juifs qui habitaient à Damas, démontrant que « c'est Lui le Christ ». (Act. 9.)

Le second récit est placé dans la bouche de Paul lui-même. Paul s'adresse à la foule de Jérusalem au moment de son arrestation (en 58 ou 59) :

Je suis Juif, né à Tarse en Cilicie, mais élevé dans cette ville-ci (à Jérusalem). Aux pieds de Gamaliel j'ai été formé à l'exacte observance de la Loi de nos pères. J'étais plein de zèle pour Dieu, comme vous l'êtes tous aujourd'hui. J'ai persécuté cette voie (= le christianisme) à mort, enchaînant et jetant en prison hommes et femmes, comme le grand prêtre m'en est témoin et tout le collège des anciens. D'eux j'avais reçu des lettres pour les frères, et j'allais à Damas pour ramener ceux qui étaient là-bas enchaînés à Jérusalem, afin qu'ils fussent châtiés.

Or il m'arriva, comme j'étais en chemin et que j'approchais de Damas, vers midi, tout à coup, venue du ciel, une grande lumière m'enveloppa comme un éclair. Je tombai sur le sol, et j'entendis une voix qui me disait : Shaoul, Shaoul, pourquoi me persécutes-tu ? Moi je répondis : Qui es-tu, Seigneur ? Il me dit : Je suis Jésus de Nazareth, que tu persécutes.

Ceux qui étaient avec moi virent la lumière, mais ils n'entendirent pas la voix de celui qui me parlait.

Je dis : Que dois-je faire, Seigneur ? Le Seigneur me répondit : Lève-toi, va à Damas, et là il te sera dit tout ce qu'il t'est prescrit de faire.

Comme je n'y voyais plus, à cause de l'éclat de cette lumière, c'est conduit à la main par mes compagnons que j'arrivai à Damas. Un certain Ananias, homme pieux, fidèle à la Loi, considéré par tous les Juifs de la ville, vint à moi et, se tenant devant moi, il me dit : Shaoul, mon frère, recouvre la vue ! Et moi, à cette heure, je retrouvai la vue et je le vis. Lui il me dit : — Le Dieu de nos pères t'a désigné d'avance pour connaître sa volonté, et pour voir le Juste, et pour entendre la voix qui sort de sa bouche. Tu seras témoin pour lui devant tous les hommes de ce que tu as vu et entendu. Et maintenant, que tardes-tu ? Lève-toi, sois baptisé, et lavé de tes péchés en invoquant son nom.

De retour à Jérusalem, il m'arriva, comme je priais dans le Temple, d'entrer en extase, et je le vis¹ qui me disait : — Hâte-toi, sors vite de Jérusalem, car ils ne recevront pas ton témoignage sur moi. Et moi je dis : Seigneur, eux-mêmes savent bien que c'est moi qui faisais jeter en prison et battre de verges, de synagogue en synagogue, ceux qui croient en toi. Et lorsque

1. Le Seigneur.

fut versé le sang d'Étienne, ton témoin, c'est encore moi qui étais là, consentant, et gardant les manteaux de ceux qui le tuaient.

Et il me dit : Va, car vers les nations au loin je t'enverrai.
(Act. 22).

Le troisième récit est aussi un discours de Paul, au tribunal du procureur Festus, en présence du roi Agrippa (en 60). Paul est invité à se défendre des accusations formulées contre lui par les Juifs :

Ce qu'a été ma vie depuis ma jeunesse, comment j'ai vécu depuis le début au milieu de mon peuple, à Jérusalem, tous les Juifs le savent. Ils me connaissent de longue date, ils témoignent, s'ils le veulent, que j'ai vécu suivant la secte la plus stricte de notre religion, en Pharisien. Et maintenant, c'est à cause de l'espérance de la promesse faite par Dieu à nos pères que je suis mis en jugement, cette promesse dont nos douze tribus, dans le culte qu'elles rendent à Dieu avec persévérance, nuit et jour, espèrent l'accomplissement. C'est au sujet de cette espérance que je suis mis en accusation par les Juifs, ô roi.

Pourquoi juge-t-on indigne de foi parmi vous que Dieu ressuscite les morts ¹ ?

Quant à moi donc, j'avais pensé qu'il me fallait faire tout contre le nom de Jésus de Nazareth. Ce que je fis à Jérusalem ; j'ai moi-même jeté en prison de nombreux saints — j'avais reçu ce pouvoir du grand prêtre —, et quand on les mettait à mort, j'apportais mon suffrage. Par toutes les synagogues souvent j'ai sévi contre eux, je les forçais à blasphémer, et dans l'excès de ma fureur contre eux, je les ai persécutés jusque dans les villes étrangères.

Ainsi je me rendais à Damas avec pouvoir et mandat des grands prêtres. Au milieu du jour, en chemin, je vis, ô roi, venant du ciel, plus éclatante que le soleil, une lumière qui resplendit autour de moi et de mes compagnons. Nous tombâmes tous à terre, et j'entendis une voix qui me disait en langue hébraïque ² : Shaoul, Shaoul, pourquoi me persécutes-tu ? Il est dur pour toi de ruer contre l'aiguillon.

Moi je dis : Qui es-tu, Seigneur ?

1. Paul attaque ici les Sadducéens qui niaient la résurrection, pour diviser ses accusateurs, les uns sadducéens, les autres pharisiens.

2. C'est-à-dire en araméen.

Le Seigneur répondit : Je suis Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi et tiens-toi sur tes pieds. Car voici pourquoi je te suis apparu : pour t'établir serviteur et témoin de la vision dans laquelle tu viens de me voir et de celles où je me montrerai encore à toi. Je te délivrerai du peuple et des nations vers lesquelles je t'envoie pour leur ouvrir les yeux, afin qu'elles se tournent de la ténèbre vers la lumière et de la puissance de Satan à Dieu, et qu'elles reçoivent la rémission des péchés et l'héritage avec les saints par la foi en moi.

Dès lors, roi Agrippa, je n'ai pas été indocile à la vision céleste... (Act. 26).

« Je suis Jésus que tu persécutes. »

Jésus est persécuté dans sa Communauté, dans son Église. En persécutant les disciples du Seigneur, c'est le Seigneur lui-même que Saul persécute. Paul fait dans cette parole du Seigneur la première expérience de l'identité du Seigneur et de son Église, qui est son Corps. « Là où plusieurs sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

Paul a vu le Seigneur ressuscité, comme les Apôtres l'avaient vu :

Je vous rappelle, frères, l'Heureuse Nouvelle que je vous ai annoncée, que vous avez reçue, en laquelle vous êtes fermement fondés, par laquelle vous êtes sauvés, si vous tenez, sinon vous auriez cru en vain. Je vous ai transmis en premier lieu ce que j'ai moi-même reçu, que le Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Écritures, qu'il a été mis au tombeau, qu'il est ressuscité le troisième jour, conformément aux Écritures. Il est apparu à Céphas, ensuite aux Douze ; ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart sont encore vivants aujourd'hui, et quelques-uns sont morts. Ensuite il est apparu à Jacques, ensuite à tous les Apôtres. En tout dernier lieu, comme à l'avorton, il m'est aussi apparu à moi. Car moi je suis le plus petit des Apôtres ; je ne suis pas digne d'être appelé Apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. C'est par une grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce à mon égard n'a pas été vaine, mais plus qu'eux tous j'ai travaillé, non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi.

Donc, que ce soit moi ou ce soient eux, c'est ainsi que nous annonçons et c'est ainsi que vous avez cru. (I Cor. 15.)

Ce texte est le plus ancien témoignage écrit que nous possédions de la Résurrection.

Paul rappelle souvent qu'il a été appelé par Dieu, qu'il a vu le Seigneur, et qu'il tient sa mission d'Envoyé (= Apôtre) non pas des hommes, mais du Seigneur lui-même.

« *Paul, serviteur du Christ Jésus, appelé à être Envoyé, choisi pour l'Heureuse Annonce (l'Évangile) de Dieu, qu'Il avait promis à l'avance par ses prophètes dans des Écritures saintes, au sujet de son Fils...* » (Rom. I, 1).

« *Paul, appelé à être Envoyé du Christ Jésus, par la volonté de Dieu...* » (I Cor., I, 1) « *Paul, Envoyé du Christ Jésus par la volonté de Dieu...* » (2 Cor. I, 1) « *Paul, Envoyé non de la part d'hommes ni par l'intermédiaire d'un homme, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père qui l'a ressuscité des morts...* » (Gal. I, 1.)

Paul tient le contenu de son Annonce directement du Seigneur. « *Ne suis-je pas Envoyé? N'ai-je pas vu Jésus notre Seigneur?* » (I Cor. 9, 1.)

C'est du Christ lui-même que Paul a reçu l'Enseignement et la Connaissance du Mystère du Christ :

Je vous le rappelle, frères, l'Heureuse Annonce qui a été annoncée par moi n'est pas selon l'homme. Car moi ce n'est pas d'un homme, que je l'ai reçue ni apprise, mais par une révélation de Jésus-Christ. Vous avez entendu parler de ma conduite autrefois dans le Judaïsme : je persécutais d'une manière forcée l'Assemblée (l'Église) de Dieu, je la ravageais. J'étais avancé dans le Judaïsme plus que beaucoup de ceux de mon âge dans ma nation, les surpassant en zèle pour les traditions de mes pères.

Mais quand il a plu à Celui qui m'a mis à part « dès le ventre de ma mère » (cf. Jér. 1, 15 ; Is. 49, 1) et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi, afin que je l'annonce parmi les nations, aussitôt je ne consultai ni la chair ni le sang, je ne montai pas à Jérusalem auprès de ceux qui étaient Envoyés avant moi, mais j'allai en Arabie, et je revins de nouveau à Damas. Ensuite après trois années je montai à Jérusalem pour m'entretenir avec Céphas, et je restai quinze jours auprès de lui ; mais je ne vis aucun autre des Apôtres, sinon Jacques le frère du Seigneur. (Gal. I.)

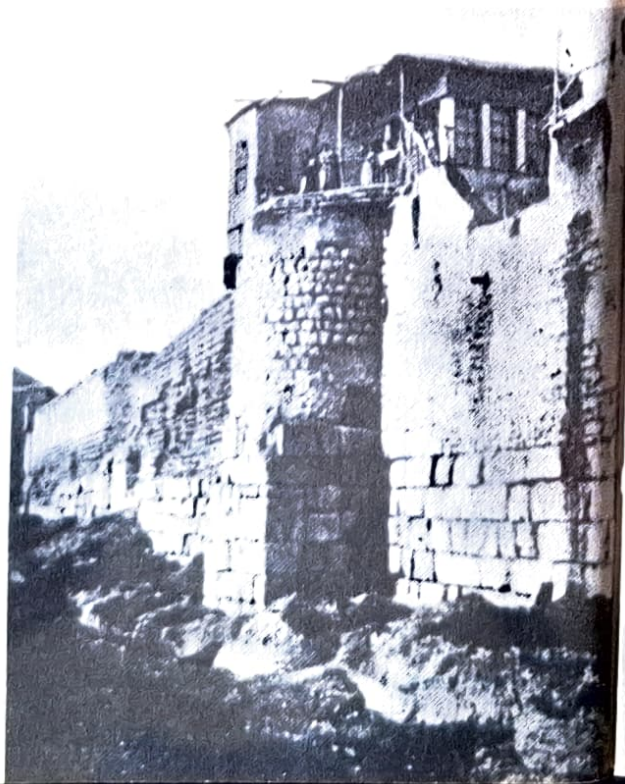
Aussitôt après sa conversion, Paul est donc allé en Arabie, c'est-à-dire, suivant la terminologie de Josèphe, le royaume nabatéen à l'Est et au Sud de la Palestine, depuis la région de l'Euphrate jusqu'à la Mer Rouge. Le livre des Actes ne nous parle pas de ce séjour. Par contre il nous raconte comment Paul dut quitter Damas :

« Après un temps assez considérable, les Juifs se concertèrent pour le tuer, mais leur complot parvint à la connaissance de Saul. Ils gardaient aussi les portes jour et nuit, afin de le tuer. Mais ses disciples le prirent de nuit et le firent descendre par la muraille dans une corbeille.

« Or, arrivé à Jérusalem, il cherchait à se joindre aux disciples, et tous le redoutaient, ne croyant pas qu'il fût un disciple. Mais Barnabas, l'ayant pris, le mena aux apôtres et leur raconta comment sur le chemin Saul avait vu le Seigneur et qu'il lui avait parlé, et comment, à Damas, il avait parlé avec assurance au nom de Jésus. Et Saul était avec eux, allant et venant dans Jérusalem, et il parlait avec assurance au nom du Seigneur. Il s'adressait aussi aux Hellénistes, disputant avec eux ; mais ceux-ci cherchaient à le mettre à mort. Les frères l'ayant appris, l'emmenèrent à Césarée et le firent partir pour Tarse. » (Act. 9, 23.)

*Paul descendu par-dessus les remparts de Damas
(Duomo de Monreale)*

*Les remparts de Damas
aujourd'hui*





« Je me suis fait tout à tous... » (I Cor. 9).

LA VOCATION DE PAUL

L'appel adressé par le Seigneur à saint Paul est impératif ; c'est un ordre. « Lève-toi, et va vers les nations auxquelles je t'envoie... » Par les termes mêmes que saint Paul emploie, nous sommes invités à nous souvenir de la vocation du prophète Jérémie :

« La parole de Yahweh fut sur moi, disant :

« Avant de te former dans le ventre de ta mère je t'ai connu, « et avant que tu sortisses de son sein je t'ai consacré ; je « t'ai établi *nabi* pour les nations. »

Mais Jérémie résiste : « Ah ! Seigneur, Yahweh, je ne sais « pas parler, car je suis un enfant. » Paul aussi, dans une de ses lettres, écrira qu'il n'est pas habile dans l'art de parler.

Yahweh répond à Jérémie : « Ne dis pas : Je suis un enfant, « car tu iras vers ceux à qui je t'enverrai, et tu diras tout ce « que je t'ordonnerai. Sois sans crainte devant eux, car je « suis avec toi pour te délivrer. » (Jérémie, I, 4.)

Saint Paul a conscience que cette vocation qui lui échoit est catégorique : « Si j'annonce l'Heureuse Nouvelle, ce n'est pas là pour moi une source d'orgueil ; car c'est une nécessité qui m'est imposée : malheur à moi si je n'annonce pas l'Heureuse Nouvelle ! » (I Cor. 9, 16.)

Quel sera le principe de la méthode missionnaire de Paul ? Aller le plus loin qu'il est possible — sans péché — avec ceux à qui il faut annoncer la parole ; aller les chercher là où ils sont, se faire comme l'un d'eux, se transformer en l'un d'entre eux afin de les conduire au Christ :

« Quoique libre à l'égard de tous, je me suis fait le serviteur de tous, afin d'en gagner un plus grand nombre. Pour les Juifs, je suis devenu comme Juif, afin de gagner les Juifs ; pour ceux qui sont sous la Loi, comme si j'étais sous la Loi — quoique je ne sois pas moi-même sous la Loi — afin de gagner ceux qui sont sous la Loi ; pour ceux qui sont sans la Loi, comme si j'étais sans la Loi — quoique je ne sois pas sans la Loi de Dieu, mais sous la Loi du Christ — afin de gagner ceux qui sont sans la Loi ; pour ceux qui sont faibles, je suis devenu faible, afin de gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous, afin d'en sauver de toute manière quelques-uns. Je fais tout à cause de l'Évangile, afin d'y avoir part. » (I Cor. 9, 19.)

« C'est une nécessité qui m'est imposée :
Malheur à moi si je n'annonce pas
l'Heureuse Nouvelle ». (I Cor. 9).
(Chapelle Palatine de Palerme)





*« Je vous ai d'abord transmis ce que j'ai reçu moi-même... » (I Cor. 15).
(Duomo de Monreale)*

LES LETTRES DE PAUL

Les premières lettres que nous ayons de Paul datent de 51, c'est-à-dire d'une quinzaine d'années après sa conversion. Ce sont les lettres aux Thessaloniciens. Paul avait déjà fondé de nombreuses églises.

Nous ne trouvons dans les lettres de Paul, que des éléments de sa pensée et de sa foi. Paul écrit, aux communautés qu'il a « plantées », dans des circonstances particulières, pour répondre à des besoins particuliers. Mais, il est vrai, de ces problèmes singuliers, Paul a su faire naître des développements qui ont une portée universelle.

Dans ces lettres, Paul suppose le plus souvent connus les fondements de l'enseignement qu'il a donné oralement aux communautés lorsqu'il les a créées. Paul, par écrit, ne fait donc que compléter, ou répéter, ou développer un enseignement oral fondamental. Nous trouvons parfois, dans certains passages des Épîtres, un écho de cet enseignement initial : « *Je vous ai d'abord transmis — ce que j'ai moi-même reçu, à savoir que le Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Écritures, qu'il a été mis au tombeau, qu'il est ressuscité le troisième jour, conformément aux Écritures...* » (texte

citée, I Cor. 15.) Aux Galates, Paul rappelle qu'il a « *décrit à leurs yeux le Christ crucifié* » (Gal. 3, 1). Ce ne sont que les éléments de la doctrine, le « lait » donné aux nouveau-nés dans le Christ.

Il n'est donc pas possible, à partir des textes qui nous restent, de reconstituer la totalité systématique de la théologie de Paul, qui est celle de l'Église. Paul a vu le Christ ressuscité, de qui il tient directement son Évangile, mais il a aussi reçu une « tradition » de la Communauté apostolique primitive. À son tour, la pensée de Paul a exercé une influence sur la rédaction des Évangiles.

Il n'est guère possible non plus pour ces mêmes raisons, de reconstituer ce qu'aurait pu être « l'évolution » de la pensée paulinienne. L'essentiel de sa science a été donné à Paul dans sa rencontre avec le Christ. Les grands textes christologiques des Épîtres de la Captivité (Colossiens, Éphésiens, Philippiens) représentent peut-être la substance de l'enseignement oral donné aux communautés dès les premières missions. Ils traduisent en tout cas pour une part la connaissance révélée à Paul par le Christ lors de sa première manifestation.

Nous utiliserons donc, dans l'exposé qui suit, les textes des différentes Épîtres d'une manière dialectique, en tâchant de grouper des thèmes, mais sans tenir compte des dates de rédaction des lettres, dates qui seront signalées par ailleurs. Nous ne pouvons pas, dans les limites de ce petit livre d'initiation, entrer dans les discussions techniques qui permettent d'établir des dates ainsi que les lieux où les différentes Épîtres ont été probablement composées. Renvoyons le lecteur aux introductions des traductions contenues dans la *Bible de Jérusalem* (Éditions du Cerf).

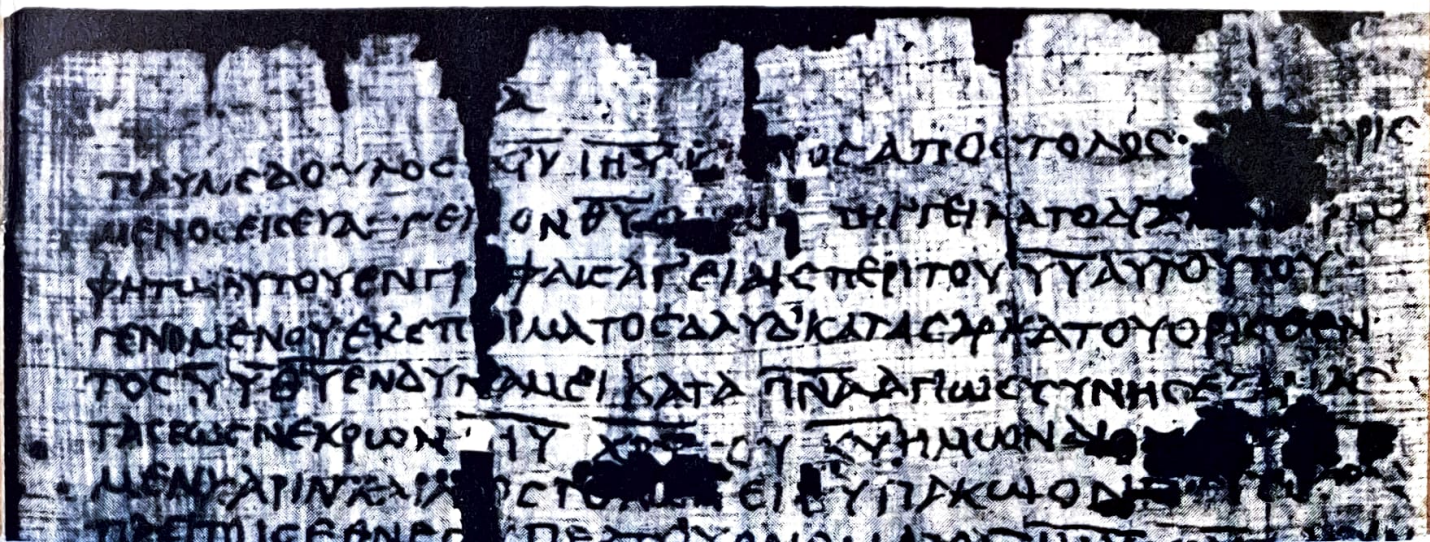
Les lettres de Paul ont été dictées. Elles n'ont pas été écrites à loisir. Elles ont été dictées quand Paul en avait le temps, entre son travail manuel et son travail d'évangéliste. Peut-être ont-elles été dictées debout ; peut-être Paul marchait-il de long en large en les composant. Probablement il arrivait aussi à Paul de dicter tout en continuant de tisser à son métier. Les lettres sont en tout cas de style oral. La dictée était interrompue, et reprise plusieurs fois quand les lettres étaient longues. L'acte matériel d'écrire une lettre sur un papyrus était d'ailleurs une opération longue et pénible pour le scribe. Elle exigeait de nombreuses heures. Une grande lettre était nécessairement écrite en plusieurs

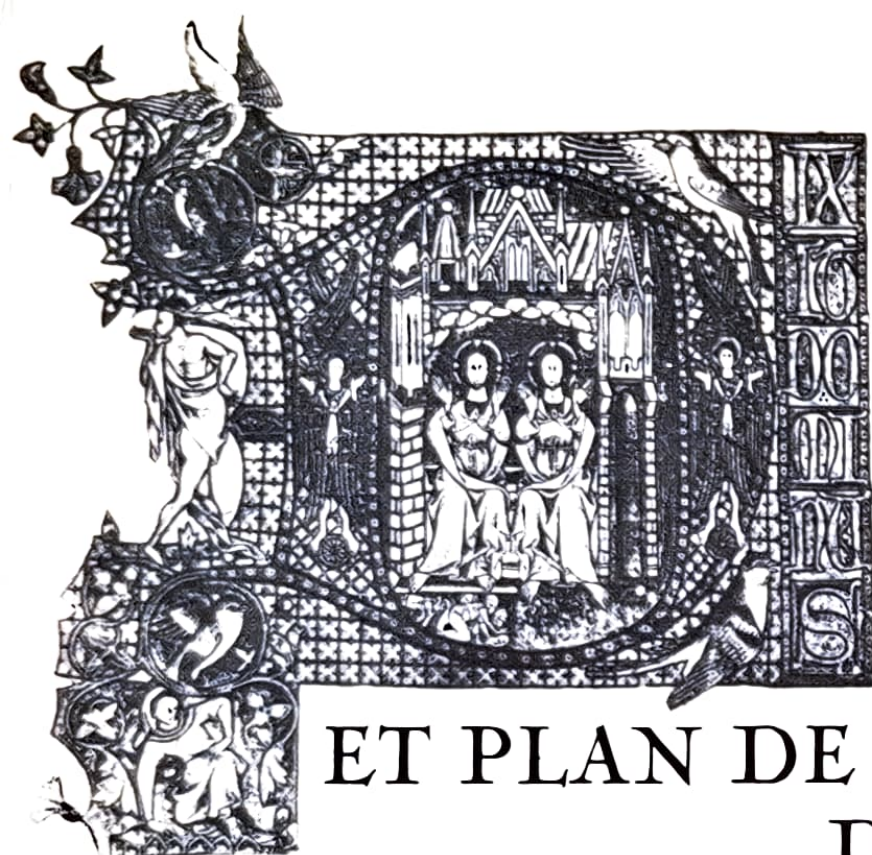
jours, ce qui explique, dans le cas des épîtres pauliniennes, les discontinuités et le manque de liaison dans les développements.

Il ne faut donc pas chercher dans les lettres de Paul aucun souci littéraire. Paul parle à ses Églises bien-aimées par lettres, quand il est loin d'elles. Ces lettres sont des lettres d'amour, brûlantes, jalouses, des lettres paternelles, fraternelles, et même maternelles. Aux Galates, il écrit : « *Mes enfants, pour lesquels je souffre de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous* » (Gal. 4, 19). Ces Églises qu'il a enfantées, elles sont pour Paul sa joie, sa gloire et sa couronne : « *Mes frères bien-aimés et désirés, ma joie et ma couronne* », écrit-il aux Philippiens (4, 1), et aux Thessaloniens : « *Vous êtes ma gloire et ma joie* » (I Thess. 2, 19). Et aux Corinthiens : « *Mes enfants bien-aimés, eussiez-vous dix mille maîtres dans le Christ, vous n'avez pas cependant plusieurs pères, car dans le Christ Jésus, par l'Annonce, c'est moi qui vous ai engendrés* » (I Cor. 4, 14). Dans sa lettre aux Thessaloniens (I Thess. II, 7) Paul se compare à une nourrice : « *Comme une nourrice qui prend un tendre soin des enfants qu'elle allaite, nous aurions voulu, dans notre tendresse pour vous, vous donner non seulement l'Évangile de Dieu, mais notre vie même, tant vous nous étiez chers.* »

La manière dont les lettres de Paul ont été composées, les circonstances dans lesquelles elles ont été dictées, expliquent en partie les aspérités de la langue de Paul : des phrases commencées et laissées en suspens, des changements subits de perspective, des lourdeurs, des répétitions...

On ne s'étonnera pas de retrouver dans notre traduction, qui se veut avant tout littérale, ces traits caractéristiques du texte original.





ESSEIN ET PLAN DE L'OEUVRE DE DIEU

(L'économie du mystère)

LE MYSTÈRE DU CHRIST

Paul est appelé à travailler à une Œuvre entreprise bien avant lui, et qui ne s'achèvera qu'après lui, quand l'humanité sera parvenue à l'âge de la plénitude du Christ, et que le Christ sera tout en tous.

Paul a été, comme il le dit lui-même, « *co-ouvrier* » de Dieu pour cette Œuvre à laquelle le Seigneur l'a appelé « *dès le sein de sa mère* ».

Quelle est donc l'économie de cette Œuvre dont les étapes sont la création du monde, l'élection d'un Peuple de saints, la délivrance de l'humanité et enfin l'adoption filiale de l'homme appelé à devenir cohéritier du Fils coéternel de Dieu ? Pour que le lecteur puisse saisir la signification de l'existence et de la pensée de Paul, il est nécessaire d'esquisser

« Dieu a dit à mon Seigneur :
Assieds-toi à ma droite,
Jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds... » (Psaume 110).
(Psautier de Robert de Ormesby, 14^e siècle. Bibl. Bodléienne)

ici, au moins sommairement, la nature de cette Œuvre divine à laquelle Paul est venu travailler en son temps — qui est la fin des temps.

Paul a rencontré sur la route de Damas le Christ ressuscité. Il nous le dit lui-même : c'est du Christ glorieux qu'il a tout appris. Cette Rencontre est le moment décisif dans la vie de Paul. Il faut donc indiquer quel est ce mystère du Christ, clef du mystère de la création de Dieu. Il faut retracer rapidement la genèse de certaines notions bibliques, pour que l'on puisse comprendre quel est le sens du drame dans lequel Paul vient, à son heure — tardive — jouer un rôle éminent. Il faut retrouver l'intelligence du mystère dont la révélation a été entreprise par les *nabis* d'Israël et dont la plénitude a été dévoilée dans la Parole même de Dieu venu parmi nous.

La doctrine du mystère du Christ n'est pas une « production » de l'esprit de Paul. Paul n'a pas *inventé* le mystère du Christ : le mystère du Christ éternel lui a été *révélé* par le Christ lui-même. Paul n'est donc pas un « auteur » dont on pourrait exposer l'œuvre et la pensée après avoir retracé sa biographie : c'est au contraire l'existence de Paul qui *s'insère dans* l'économie de ce mystère du Christ dont il est le dispensateur, le serviteur ; Paul aurait repoussé avec horreur le terme de « paulinisme » que l'on a appliqué à la doctrine qui ressort des Épîtres. La pensée de Paul, selon Paul, c'est la pensée du Christ qui s'est révélé à lui et qui lui a enseigné quelle est la largeur, la hauteur et la profondeur du mystère de Dieu. Aux Corinthiens, Paul écrivait déjà : « *Il m'a été rapporté à votre sujet, frères, qu'il y a des disputes parmi vous. Je veux dire ceci : les uns disent « moi, je suis de Paul ! » D'autres : « moi de Céphas ! », « moi du Christ ! » Est-ce que le Christ est divisé ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Ou est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ?* » (I Cor. L, 11). Faire du « paulinisme » autre chose que la pensée du Christ et de l'Église, c'est précisément là une position qui n'est pas paulinienne. C'est sur le Christ que Paul est fondé, c'est dans le Christ qu'il est enté, c'est du Christ qu'il reçoit toute vie et toute connaissance spirituelle. L'action de Paul, c'est l'action même du Christ qui opère en lui. L'être de Paul, c'est le Christ : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi.* » (Gal., 2, 20.) « *Pour moi, vivre, c'est le Christ !* »

Il convient donc, pour être fidèle à l'esprit de Paul, de commencer par esquisser ce mystère du Christ de Dieu.

Pour ce faire, nous utiliserons principalement les écrits de Paul lui-même ; ainsi pourrons-nous présenter la personne, l'existence et la pensée de Paul, l'action de Paul, situées dans l'économie de sa propre vision du monde : Paul tel qu'il pouvait se voir lui-même, à sa place et en son temps, dans l'économie de la création et du salut.

Avec saint Paul, la révélation du mystère de l'Œuvre de Dieu approche de son terme. Paul a vu, le dernier, le Christ ressuscité. La synthèse paulinienne est une des ultimes étapes de la révélation.

S'il est un moment privilégié pour étudier une réalité en développement, comme l'est la théologie biblique, c'est bien le moment de l'achèvement. On ne comprend pleinement la structure et le sens d'un phénomène en gestation que si l'on se reporte au temps de sa plénitude, à son terme visé dès le principe. On ne discerne la signification et même l'anatomie d'un tissu embryonnaire que si l'on vise soi-même l'organisme parvenu à son âge adulte.

Ainsi la lecture, l'élucidation du sens des Livres inspirés de l'Ancienne Alliance n'est possible d'une manière totale que si l'on se place au point de vue du Terme que ces livres visent eux-mêmes : la Fin à laquelle constamment a tendu leur attente et leur espérance. Le sens des Livres inspirés, l'intentionnalité qui les constitue comme Livres prophétiques, c'est la visée du Christ, qui est la Plénitude. On ne peut pas mettre le Christ entre parenthèses dans la lecture du sens des Écritures. C'est ce qu'écrivait Paul à propos de ceux qui, parmi les Juifs, ne parvenaient pas à l'intelligence du mystère du Christ : *« Jusqu'à ce jour le voile demeure sur la lecture de l'Ancien Testament — non dévoilé ; car c'est dans le Christ que le voile est aboli. Mais jusqu'à présent, toutes les fois qu'on lit Moïse, un voile demeure placé sur leur cœur (= l'intelligence) ; mais chaque fois que quelqu'un se tourne vers le Seigneur, le voile est enlevé. Car le Seigneur, c'est l'esprit ; et là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté. »* (2 Cor. 3, 14.)

Après avoir, dans cette première partie, donné les éléments de la synthèse de théologie biblique faite du point de vue de Paul, nous tâcherons de montrer, dans une seconde partie, le rôle qu'a joué Paul dans la crise décisive qu'a vécu alors le Peuple de Dieu, et comment l'expérience concrète, historique de Paul, toute son existence, sont pour lui, et pour nous, source d'enseignement théologique.

Quelle est « la révélation du mystère maintenu secret pendant des temps éternels, mais manifesté maintenant par les Écritures prophétiques, selon la décision du Dieu éternel, et porté à la connaissance de toutes les nations pour les amener à l'obéissance de la foi ? » (Rom. 16, 2, 6.)

« Le mystère demeuré caché depuis les siècles et les générations, — mais maintenant manifesté aux saints, à qui Dieu a voulu faire connaître quelle est la richesse de la gloire de ce mystère parmi les nations : le Christ parmi vous, l'espérance de la gloire. » (Col. 1, 26). Paul écrit aux Colossiens pour qu'ils atteignent « à toute la richesse de la plénitude de l'intelligence, pour connaître le mystère de Dieu, Christ, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science » (ibid., 2, 2). « Veillez à ce que personne ne vous emmène esclave par la philosophie et une vaine tromperie selon la tradition des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Christ; car en lui habite toute la plénitude de la divinité corporellement. » (ibid. 2, 8.)



« Jusqu'à ce jour le voile demeure sur la lecture de l'Ancien Testament non dévoilé. Car c'est dans le Christ que le voile est aboli. » (2 Cor. 3)
(Vitrail de Saint-Denis : Jésus-Christ entre l'Église et la synagogue)



« Vous avez reçu un esprit d'adoption
par lequel nous crions : Abba Père ! » (Rom. 8).
(Chartres)

L'ADOPTION



Quel est le sens, le dessein de l'œuvre de Dieu ?
C'est l'adoption, par laquelle l'homme créé est appelé,
invité à participer à la vie de Dieu, dans le Christ dont nous
devenons les cohéritiers :

*

Vous n'avez pas reçu un esprit de servitude, pour craindre, mais vous avez reçu un esprit d'adoption par lequel nous crions : abba, père ! L'Esprit lui-même témoigne en commun avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec lui afin d'être glorifiés avec lui. (Rom. 8, 15.)

La création tout entière trouve son achèvement dans cette adoption de l'homme qui devient fils de Dieu. La création tout entière arrive à son terme, comme une femme qui enfante :

Car j'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas commensurables avec la gloire qui vient et va être manifestée en nous. Car l'attente impatiente de la création aspire à la manifestation des fils de Dieu. Car à la vanité la création a été soumise (non pas qu'elle l'ait voulu, mais par celui qui l'y a soumise), dans l'espérance, car elle aussi, la création, elle sera libérée de la servitude de la corruption, pour participer à la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous savons en effet que la création toute entière, en commun, gémit et souffre les douleurs de l'enfantement jusqu'à maintenant. Non seulement elle, mais nous-mêmes, qui avons les arrhes de l'Esprit, nous aussi nous gémissons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps. Car c'est en espérance que nous sommes sauvés ; l'espérance de ce qu'on voit n'est plus l'espérance. Ce que l'on voit, que l'espère-t-on encore ? Mais si c'est ce que nous ne voyons pas que nous espérons, nous l'attendons avec constance. Pareillement l'Esprit vient en aide à notre faiblesse. Que demanderons-nous dans la prière, et comment ? nous ne le savons pas, mais lui-même l'Esprit intercède pour nous en des gémissements indicibles. Car celui qui sonde les cœurs sait quelle est la pensée de l'Esprit, et que c'est selon Dieu qu'il intercède pour les saints. Car nous savons que pour ceux qui aiment Dieu, Dieu fait tout concourir à leur bien, eux qui sont appelés selon sa pré-disposition. Car ceux qu'il a connus à l'avance, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né parmi beaucoup de frères. Ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi glorifiés. » (ibid.)

Béni soit Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui a prononcé sur nous une heureuse parole et nous a comblés de tout bien spirituel aux cieux, en Christ.

Et lui il nous a choisis avant la création du monde,

pour que nous soyons saints et irréprochables devant sa face, dans l'amour.

Il nous a prédestinés à devenir fils adoptifs, par Jésus-Christ, pour lui,

selon la libre décision de son vouloir, pour la louange de gloire de sa grâce dont il nous a gratifiés en l'Aimé,

en qui nous avons la délivrance par son sang, et la rémission des fautes,

selon la richesse de sa grâce qu'il a faite surabonder pour nous, en toute sagesse et intelligence.

Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté, le dessein bienveillant qu'il avait formé à l'avance, en lui (dans le Christ), en vue de l'économie de la plénitude des temps :

réunir comme sous une seule Tête toutes choses dans le Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre.

En lui, en qui nous avons été élus héritiers, prédestinés selon la disposition de celui qui opère tout selon la décision de son vouloir,

afin que nous soyons à la louange de sa gloire, nous qui avons espéré à l'avance dans le Christ.

En qui vous aussi, qui avez entendu la parole de la vérité, l'Heureuse Annonce de votre salut, en laquelle vous avez cru, vous avez été scellés par l'Esprit de la promesse, l'Esprit saint qui constitue les arrhes de notre héritage... (Éphésiens, I, 3 sq.)

Que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, vous donne un esprit de sagesse et de révélation pour accéder à sa connaissance. Qu'il illumine les yeux de votre cœur, afin que vous connaissiez quelle est l'espérance de son appel, quelle est la richesse de la gloire de son héritage parmi les saints, et quelle est la surabondante grandeur de sa puissance pour nous qui croyons, selon l'énergie de sa force souveraine qu'il a exercée dans le Christ en le ressuscitant des morts, et en le faisant siéger à sa droite dans les cieux, au-dessus de toute Principauté, Puissance, Force, Seigneurie, au-dessus de tout nom qui puisse se nommer non seulement dans ce monde-ci mais aussi dans celui qui vient. Et il a tout mis sous ses pieds (cf. Ps. 8, 7), et il l'a constitué, au-dessus de tout, Tête pour l'Église qui est son Corps, la plénitude de Celui qui accomplit tout en tous. (Éph. I, 17.)

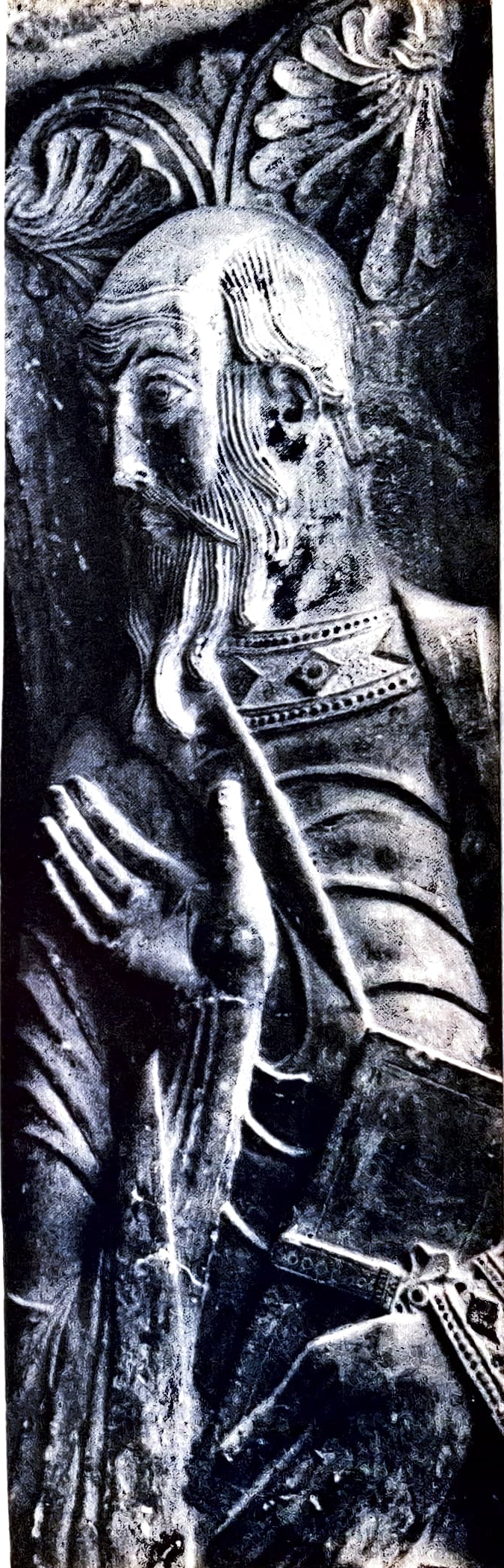
Ce mystère du Christ, « dans les autres générations, n'avait pas été porté à la connaissance des fils des hommes comme il a été révélé maintenant aux saints Apôtres et Prophètes dans l'Esprit : les nations rendues co-héritières, co-incorporées, et

co-participantes de la promesse, dans le Christ Jésus, par l'Heureuse Annonce dont je suis devenu serviteur par le don de la grâce de Dieu qui m'a été donnée selon l'énergie de sa puissance. A moi le plus petit de tous les saints a été donnée cette grâce : annoncer aux nations l'insondable richesse du Christ, et mettre en lumière quelle est l'économie du mystère caché depuis les siècles en Dieu qui a tout créé, afin que soit maintenant connue aux Puissances et aux Principautés dans le ciel, la multiple sagesse de Dieu, selon cette disposition qu'il a prise depuis toujours en le Christ Jésus notre Seigneur (Eph. 3, 4).

Paul emploie le mot *oikonomia* pour signifier le plan de l'Œuvre de Dieu, sa disposition efficace, son agencement. Nous traduirons ce terme paulinien par le français « économie » qui est utilisé en thermodynamique pour exprimer l'agencement fonctionnel et le rendement énergétique d'une machine thermique, et en biologie pour la physiologie d'un organisme, la disposition qui lui permet d'assimiler, de se mouvoir, de dépenser de l'énergie, en un mot de vivre.

Le sens précis du mot dans la théologie de Paul apparaîtra progressivement par le contexte.

« Cette Heureuse annonce dont je suis devenu serviteur par le don de la grâce de Dieu... » (Éph. 3).
(Moissac)





*« En lui ont été créés tous les êtres dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles... » (Col. 1).
(Chartres)*

LE PLAN DE LA CRÉATION

Quels sont donc le plan et l'économie de l'œuvre de Dieu ?
Le monde a été créé par et dans la Parole de Dieu. *« C'est par la foi que nous avons l'intelligence de ce que le monde a été organisé par une parole de Dieu, en sorte que ce n'est pas du visible que la réalité apparente est venue à l'être. »* (Hébr.

11, 3.) La foi est une intelligence surnaturelle donnée par l'Esprit, qui va jusqu'au principe de l'être, et ce principe n'est pas visible, il est caché : c'est la Parole de Dieu. Cette Parole est Quelqu'un : « *A maintes reprises et de maintes façons Dieu autrefois a parlé dans les prophètes ; en cette fin des temps il nous a parlé dans un Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, et par qui il a créé le monde.* » (Hébr. I, 1.)

La Parole préexistante de Dieu, c'est le Fils, le Christ, « *qui est l'image du Dieu invisible, premier-né de toute la création, car en lui ont été créés tous les êtres dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles... Tous les êtres ont été créés par lui et pour lui. Et lui, il est avant tous les êtres, et tous les êtres en lui trouvent leur consistance, et lui il est la Tête du Corps, l'Église. Il est principe, premier-né d'entre les morts, afin qu'en tout il soit premier, car en lui Dieu a voulu faire habiter toute la plénitude, et par lui se réconcilier tous les êtres, ayant fait la paix par le sang de sa croix...* » (Col. I, 15.) Le Christ est Principe, et Terme de toute la création. Il est l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, il est le Germe et la Tête de l'Œuvre de Dieu. C'est de lui que tout procède, par lui que tout est créé, vers lui que tout s'oriente, en lui que tout s'achève et trouve sa plénitude.

« En un commencement était la Parole, et la Parole était en la présence de Dieu, et elle était Dieu, la Parole. Celle-ci était en un commencement en la présence de Dieu. Tout par elle est venu à l'être, et sans elle rien n'est advenu de ce qui est devenu. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes... » (Jean, I, 1.)

Nous connaissons aujourd'hui rétrospectivement quelque chose de ce que fut l'histoire de la création depuis les origines. Nous sommes capables, dans une certaine mesure, d'en discerner le sens, l'orientation, l'intention. Nous savons par notre investigation positive que la création a d'abord été genèse de matière, constitution d'un univers physique, cosmogénèse, puis, seconde étape, la création s'est continuée par l'invention de la vie, la floraison des espèces animales, dans un sens bien déterminé : l'arbre de la vie est orienté au cours du temps vers des formes de vie de plus en plus mobiles, libres et conscientes.

L'homme apparaît au terme de cette histoire cosmique et biologique. Et l'histoire humaine relaie l'histoire de l'Évolution biologique comme celle-ci avait relayé l'histoire de la cosmogénèse.

Mais avec l'homme, l'œuvre de la création n'est pas achevée. Elle passe du plan de la création solitaire de Dieu au régime de la création en association avec un être créé qui devient co-créateur. Non seulement l'homme est créé, mais il coopère à sa propre genèse, il doit consentir à son achèvement. Il est appelé, invité à devenir un dieu capable de participer à la vie de Dieu : « Je l'ai dit, vous êtes des dieux, et des fils du Très-Haut, vous tous » (Ps. 82), proclamation reprise à son compte par le Christ : « n'est-il pas écrit dans votre Loi : je l'ai dit, vous êtes des dieux ? Et l'Écriture ne peut être annulée. » (Jean, I, 26.)

A partir du moment où l'homme est appelé à coopérer à sa propre destinée qui est surnaturelle, l'œuvre de la création franchit un « seuil » décisif. Elle passe de l'ordre de la « nature » à l'ordre de la participation à la vie de Dieu, c'est-à-dire à l'ordre « surnaturel ». Dieu épouse sa création en Israël son peuple bien-aimé. Dieu s'unit librement l'être qu'il a créé et qui consent librement à cette union. C'est en définitive cette union personnelle qui est le sens de la création.

L'homme, dans son état actuel, n'est pas achevé. Non seulement il est inachevé biologiquement, psychologiquement, socialement, mais il est, plus radicalement, inachevé en ce qu'il n'a pas atteint son statut d'existence définitif, la plénitude de sa vocation à laquelle il doit consentir : devenir semblable à Dieu son Créateur afin de pouvoir participer à sa vie : « Dieu dit : créons de l'homme à notre image et selon notre ressemblance » (Gen. I, 26). Il suffit de regarder en nous et autour de nous pour voir que l'humanité est encore loin d'être à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Avec la constitution d'une humanité qui soit à l'image et à la ressemblance de Dieu, avec la création du Peuple de Dieu, commence une dernière étape de la création de Dieu, une autre histoire, une histoire surnaturelle, qui est l'Histoire sainte. Depuis la genèse de la matière cosmique et l'invention des galaxies, jusqu'à la constitution d'un Peuple de saints, le Geste créateur de Dieu se déploie avec une intention unique, selon des étapes et des plans distincts certes, en passant d'un ordre de nature à un ordre de surnature, mais pour une seule fin, qui est la participation de l'être créé à la vie du Créateur, dans le Christ, par l'Esprit saint. La fin de la Création, c'est l'Union, c'est-à-dire l'Amour. Pour comprendre saint Paul, il faut se placer dans cette perspective cosmique.



X

L'HOMME ANCIEN ET L'HOMME NOUVEAU

Le plan de l'économie de la création de l'homme, saint Paul nous l'indique dans un chapitre de la première lettre aux Corinthiens consacré à la résurrection :

« Il est écrit (Gen. 2, 7) : le premier homme — Adam — devint une âme vivante. Le dernier Adam sera un esprit vivifiant. Mais ce n'est pas le spirituel qui est premier, mais l'animé (le psychique), ensuite le spirituel. Le premier homme est de terre, fait de poussière ; le deuxième homme est du ciel. » (I Cor. 15, 45.)

Paul oppose dans ce texte l'ordre de l'animé, du « psy-

« Revêtez l'homme nouveau, l'homme créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité... » (Éph. 4).
(Autun)

8

chique », à l'ordre du spirituel. Le premier homme, nous dit la Genèse, a été créé « une âme vivante ». Mais, selon la Bible hébraïque, les animaux aussi sont des âmes vivantes. L'ensemble du règne animal, de l'ordre biologique, c'est ce que la Bible appelle « la chair ». L'hébreu emploie d'une manière équivalente les expressions « toute âme vivante », ou « toute chair » pour signifier cet ordre biologique du monde animal. « Toute chair », c'est l'ensemble des vivants, aussi bien hommes que bêtes (cf. Gen. 6, 13, 17 ; 7, 15 ; Ps. 136, 25). Puis, plus spécialement, l'ensemble des hommes (Gen. 6, 12 ; Is. 40, 6 ; Jér. 12, 12 ; 25, 31 ; Zach. 2, 17). La chair, au sens biblique, c'est cet ordre biologique, animé, vivant et conscient. Si, comme le pensent plusieurs biologistes, la conscience est coextensive à la vie, la Bible a une position très moderne : le biologique, c'est aussi le psychologique.

Paul oppose cet ordre conjointement biologique et psychologique à l'ordre qu'il appelle spirituel (*pneumatikon*), et il nous dit que cet ordre spirituel, qui est « du ciel », c'est-à-dire surnaturel, ne vient qu'en dernier dans le plan de la création de Dieu. C'est un achèvement donné à l'homme pour qu'il accomplisse sa destinée surnaturelle.

Le premier homme est terrestre, il vient de la terre. En hébreu, *adam* signifie tout simplement l'homme, au sens spécifique. Cette première humanité est animale, elle vient du monde animal. La seconde humanité — le second *Adam* — sera du ciel, par une transformation qui est l'œuvre de Dieu par le Christ et dans l'Esprit.

Deux étapes sont donc nécessaires pour achever l'homme, et l'acheminer à la plénitude de sa destinée, selon le texte prophétique de la Genèse qui lui promet de le créer à l'image et à la ressemblance de Dieu. La première étape continue la création naturelle entreprise à travers la cosmogénèse et la biogénèse. La seconde étape franchit un seuil décisif, et passe d'un ordre naturel à l'ordre surnaturel : c'est la création d'une humanité sainte, spirituelle, en laquelle habite l'Esprit saint de Dieu, pour participer avec le Christ à la vie trinitaire de Dieu. C'est dans le Christ que la création tout entière a été entreprise ; c'est dans le Christ qu'elle se continue par la surnaturalisation de l'humanité et la constitution d'une humanité spirituelle. C'est dans le Christ qu'elle s'achèvera, quand le Corps mystique du Christ aura atteint son âge et sa taille parfaite, la plénitude, quand Dieu sera tout en tous.

Cette Œuvre ne sera achevée qu'à la Résurrection, quand le Christ remettra le royaume entre les mains du Père.

Il faut donc que l'homme naisse une seconde fois ; c'est ce que l'Évangile de Jean enseigne expressément :

« Nul, s'il ne naît d'en haut, ne peut voir le royaume de Dieu. Nicodème lui répondit : comment un homme peut-il naître s'il est vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le ventre de sa mère et renaître ? Jésus répondit : en vérité, en vérité, je te le dis, nul, s'il ne renaît d'eau et d'esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. » (Jean 3, 3.)

C'est la pensée même de saint Paul. L'homme qui a été d'abord créé un être biologique, psychologique, c'est-à-dire une chair, doit se transformer, par l'Esprit de Dieu et dans le Christ, pour devenir un être spirituel, c'est-à-dire capable de Dieu. « Si quelqu'un est dans le Christ, il est une créature nouvelle » (2 Cor. 5, 17). « Les choses anciennes sont passées, voici, elles sont devenues nouvelles » (ibid.). Ce que le Christ est venu faire, c'est « une humanité nouvelle. » (Éph. 2, 15.) A nous de coopérer à cette transformation, à cette mutation, en nous dépouillant du vieil homme pour devenir un homme nouveau : « Déposez le vieil homme qui vivait selon le premier mode d'existence — le vieil homme qui allait se corrompant selon les désirs de la vanité, et renouvelez-vous dans l'esprit de votre pensée, revêtez l'homme nouveau, l'homme créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité. » (Éph. 4, 22.) « Dépouillez-vous du vieil homme avec ses actions, et revêtez le nouvel homme, l'homme renouvelé pour la connaissance, à l'image de Celui qui l'a créé. » (Col. 3, 9.)



« Il faut que ce corps mortel revête l'immortalité... » (1 Cor. 15).
(Autun)



*« Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde
mais l'esprit qui vient de Dieu... » (1 Cor. 2).
(Chapelle Palatine de Palerme)*

CHAIR ET ESPRIT

Il faut noter ici la double tonalité que comporte dans la Bible et spécialement chez saint Paul la notion de « chair ».

La chair, dans la terminologie biblique, c'est d'abord, nous l'avons vu, l'ordre créé biologique, psychologique (animé), vivant, et plus particulièrement l'humanité, sans aucun coefficient péjoratif. L'expression biblique « toute chair » peut se traduire tout simplement par : tous les vivants, ou, au sens restreint : les hommes. Exemples : « Toute chair

8
verra que Yahweh a parlé » (Is. 40, 5) ; « Je suis Yahweh le Dieu de toute chair » (Jér. 32, 27).

Il faut prendre garde soigneusement que, dans la Bible, « la chair » ne signifie pas une *partie* du « composé humain », comme dans l'anthropologie dualiste, où l'on distingue « le corps » et « l'âme ». La notion biblique de chair n'équivaut pas à la notion occidentale de « corps ». La chair, dans la pensée biblique, c'est l'humanité, l'homme *tout entier*, le règne animal ou le monde humain vivant, animés, conscients.

Mais l'humanité a son propre vouloir, l'autonomie de ses gestes et de son comportement, la liberté de son action et de sa pensée, la responsabilité de sa destinée. En fait, « la terre s'est corrompue devant Dieu et s'est remplie de violence. Dieu regarda la terre, et voici qu'elle était corrompue, car toute chair avait corrompu sa voie sur la terre » (Gen. 6, 11). En sorte que la notion de « chair » a pris dans la Bible une double signification : un sens neutre — la chair c'est-à-dire la créature vivante, animée — et un sens préjoratif : la créature révoltée, pervertie. Le mot chair en est ainsi venu à signifier, dans l'Ancien Testament, cette volonté perverse de l'homme, sa faiblesse et son péché. Mais dans ce cas encore, il ne faut pas glisser de la conception biblique à la perspective toute différente qu'ont apportée en Occident le manichéisme et les diverses hérésies gnostiques : la notion biblique de chair ne signifie aucunement ce que le même terme de chair veut dire dans la métaphysique gnostique : la chair mauvaise, chez Marcion et chez Mani, c'est le « corps » dans lequel l'âme est tombée, et où elle demeure prisonnière, enlisée, exilée. Encore une fois, la chair, au sens biblique, n'est pas une *partie* de l'homme ; l'homme *est* chair. Tandis que dans l'optique manichéenne — dualiste — l'homme est substantiellement une âme, tombée dans un corps.

Il importe de distinguer soigneusement ces deux perspectives pour ne pas commettre un contre-sens fatal sur les textes pauliniens que nous allons citer. Notre culture occidentale comporte des héritages de pensée et de terminologie dont il importe à l'occasion de savoir reconnaître les origines hétérogènes, malgré les analogies apparentes de vocabulaire, sous peine de confondre ce qui est absolument différent. En fait, ce sont les gnostiques chrétiens qui ont fait dévier le sens des termes pauliniens, et ont interprété la notion biblique de chair dans la perspective d'une métaphysique de type platonicien.

8

Bien loin de signifier une *chose* (le corps), la notion biblique de chair connote bien plutôt une certaine *mentalité*, un certain *vouloir*, qui sont ceux de l'humanité suivant ses propres voies. La chair, c'est l'humain en tant que s'opposant à Dieu, l'humanité ancienne qui n'est pas encore renouvelée par la vie surnaturelle — l'esprit.

La notion de chair comporte d'ailleurs chez saint Paul et chez saint Jean la même ambivalence que la notion de *kosmos* — le « monde ». En un sens, « le monde », chez saint Jean, c'est la création de Dieu, qui est bonne et plus particulièrement l'humanité, le monde humain : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, afin que quiconque croit ne meure pas, mais ait la vie éternelle » (Jean 3, 16). Tantôt au contraire « le monde » signifie, comme l'expression biblique « la chair », ce monde humain qui s'oppose par sa volonté au vouloir de Dieu : ce monde humain où le péché de l'homme est comme cristallisé, objectivé, dans des institutions, des mœurs, des rites, des coutumes, des « modes », des jugements tout faits, cette « mentalité collective » que Heidegger appelle l'opinion du *Man* — de tout-le-monde. Le bavardage et la curiosité, la mauvaise foi, l'aliénation dans le souci, la tyrannie d'un certain nombre de valeurs qui ne valent rien au regard de Dieu. C'est ce que saint Jean peut appeler « le péché du monde » (Jean I, 29), qui est tout simplement ce que l'Ancien Testament appelle le péché des fils de l'Homme, le péché de l'humanité : « Le monde ne peut recevoir l'esprit de vérité. » (Jean 14, 17.) « Si vous étiez du monde, le monde aime ce qui lui appartient, mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que c'est moi qui vous ai choisis en vous prenant du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. » (15, 19). Le monde, dans ce cas, ne signifie évidemment pas le cosmos physique, mais le monde humain qui fait solidairement pression sur chacun de nous. Il existe ainsi une sagesse du monde : « *la sagesse du monde*, dit saint Paul, *est stupidité devant Dieu* » (I Cor. 3, 19.) « *Le monde n'a pas connu Dieu.* » (I Cor. 1, 21.) « *Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit qui vient de Dieu.* » (2, 12.)

Dans toutes ces expressions, « le monde » n'a pas une signification cosmologique, mais existentielle, de même que « la chair » n'a pas une portée anthropologique, mais également existentielle. Les analyses de Heidegger, après celles de Pascal et de Kierkegaard, sont précieuses pour illustrer le contenu de ces notions bibliques.

X

Dans le cas de l'expression johannique et paulinienne « le monde », comme pour « la chair », les gnostiques ont dévié le sens véritable des termes néotestamentaires en transposant les notions bibliques dans une métaphysique de la chute : les âmes préexistantes sont tombées dans le monde mauvais, dans une matière qui les retient prisonnières. Cette déviation du sens des mots utilisés par saint Paul s'est en partie perpétuée jusqu'à nous, et il est très difficile aujourd'hui de rétablir dans les esprits le sens primitif.

Résumons : Paul ne nous dit pas, dans les textes qui suivent, que « le corps est mauvais » (thèse manichéenne), mais que « l'humanité est, en son fond, pécheresse » et qu'elle s'oppose à la vocation de Dieu. Ce qui est tout différent.

Entre l'esprit du monde et l'Esprit de Dieu, il y a une opposition qui vient de ce que l'homme s'oppose au vouloir de Dieu. Quand l'Esprit de Dieu vient habiter en nous, quand l'Esprit de Dieu cherche à nous transformer, pour faire de nous des êtres spirituels, des êtres selon Dieu, il trouve en nous une résistance qui provient de cette vieille opposition de l'homme à Dieu, dans le « vieil homme ». Nous sommes donc déchirés. Nous pouvons nous conduire soit selon la loi de ce vieil homme en nous, qui refuse le renouvellement demandé par Dieu, soit selon l'Esprit de Dieu qui nous appelle à la liberté de la vie de Dieu. C'est cette opposition que saint Paul caractérise par l'opposition entre « la chair » et « l'esprit » :

« Marchez en esprit, et vous n'accomplirez pas le désir de la chair. Car la chair désire contre l'esprit, et l'esprit contre la chair : ils sont en conflit l'un avec l'autre, de telle sorte que, ce que vous voulez, ce n'est pas ce que vous faites. Si vous vous conduisez selon l'esprit, vous n'êtes pas sous la Loi. Manifestes sont les œuvres de la chair : débauche, impureté, libertinage, idolâtrie, magie, haines, discordes, jalousies, emportements, cabales, schismes, sectes, envies, meurtres, ivrogneries, orgies, au sujet desquelles je vous préviens, comme je vous ai prévenus, que ceux qui les commettent n'hériteront pas du royaume de Dieu.

Tandis que le fruit de l'esprit, c'est charité, joie, paix, longanimité, affabilité, bonté, fidélité, douceur, tempérance. Contre de pareilles choses, il n'y a pas de loi. Ceux qui sont du Christ Jésus ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs. » (Gal. 5, 16.)

8

Comme le remarquait saint Augustin (*Cité de Dieu*, 14, 2), les œuvres de la « chair », les actions de la « chair », ce ne sont pas seulement les actions que nous rapportons au « corps » (la débauche, etc...), mais aussi ces actions et ces comportements psychologiques, tels que la haine, la jalousie, la colère, la magie, les schismes, etc... qui relèvent en effet de l'analyse psychologique, en même temps qu'elles ont un substrat biologique et somatique.

Le spirituel, c'est ce qui n'est pas psychanalysable, ce qui ne relève pas de l'ordre biologique ni psychologique, de l'ordre humain, mais de l'ordre surnaturel, c'est-à-dire déjà de la vie de Dieu. Chez Paul, charnel signifie humain ; marcher « selon la chair », c'est marcher « selon l'homme » :

« *Et moi, frères, écrit Paul aux Corinthiens, je n'ai pas pu vous parler comme à des spirituels, mais comme à des charnels, comme à des enfants dans le Christ ; je vous ai donné du lait, et non de la nourriture solide, car vous ne pouviez la recevoir. Mais vous ne le pouvez pas encore. Car vous êtes encore charnels. Puisqu'il y a parmi vous de la jalousie et des rivalités, n'êtes-vous pas charnels, et ne marchez-vous pas selon l'homme ?* » (I Cor. 3, 1.)

L'être selon la chair — selon le monde — est un être pour la mort, *eis thanaton* (Rom. 6, 16) (*sein zum Tode*). « *Car le terme de ces choses c'est la mort.* » (Rom. 6, 21.) « *Si vous vivez selon la chair, vous allez mourir.* » (Rom. 8, 13.)

L'être selon la chair, c'est l'existence humaine qui n'a pas été renouvelée par la vie selon l'Esprit du Christ, qui est un Esprit de nouveauté et de vivification : « *ceux qui se conduisent par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu.* » (Rom. 8, 14.)

Les analyses de Pascal qui nous représentent la condition de l'homme sans Dieu, et celles de Heidegger, et de ses disciples, illustrent ce *négatif* de l'existence chrétienne, ce *manque* que la vie surnaturelle vient combler.

Il existe, dit Paul, une tristesse « *selon Dieu qui opère la conversion pour le salut ; mais la tristesse du monde opère la mort.* » (2 Cor. 2, 10.) La tristesse du monde, c'est ce désespoir de l'existence « *selon la chair* », « *selon l'homme* », la *Geworfenheit*, l'être-jeté-dans-le-monde. L'univers heideggerien est un univers chrétien d'où l'on aurait enlevé l'espérance du salut.

« Nous ne marchons pas selon la chair, mais selon l'esprit. Ceux qui sont selon la chair pensent les choses qui sont de la chair, ceux qui sont selon l'esprit, les choses de l'esprit. Car la pensée de la chair est mort, la pensée de l'esprit est vie et paix. C'est pourquoi la pensée de la chair est ennemie vis-à-vis de Dieu ; car elle n'est pas soumise à la loi de Dieu, elle ne le peut pas. Ceux qui sont dans l'ordre de la chair ne peuvent pas plaire à Dieu. Vous, vous n'êtes pas en l'ordre de la chair, mais de l'esprit, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, celui-là n'est pas du Christ. Si le Christ est en vous, le corps est mort par le péché, l'esprit est vie par la justice. Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité d'entre les morts le Christ Jésus vivifiera aussi vos corps par son esprit qui habite en vous. » (Rom. 8, 4 sq.)

« Si vous vivez selon la chair, vous allez mourir... » (Rom. 8).
(Autun)





L'ACHÈVEMENT DE LA CRÉATION : LA RÉSURRECTION

La création ne sera achevée qu'à la résurrection, qui inaugurera, avec le règne messianique, un « temps » nouveau, une « durée » nouvelle : c'est ce que la Bible appelle « la durée ou le monde qui vient » *olam ha bah* ; ce mot *olam* est rendu

dans le Nouveau Testament par le mot *aiôn*, que l'on a traduit en latin par *sæculum*, en français « siècle » (ce qui ne veut plus rien dire). Ainsi nous vivons en ce moment sous le régime d'une durée provisoire — « cette durée-ci » *olam ha ze*, « la durée de ce monde-ci », qui représente le temps de la création en genèse, tandis que la durée — ou le monde — qui vient est éternel.

En ce qui concerne la Résurrection, saint Paul part du fait de la Résurrection du Christ : « ... Il est apparu à Céphas, ensuite aux Douze ; ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart sont encore vivants aujourd'hui, et quelques-uns sont morts. Ensuite il est apparu à Jacques, ensuite à tous les Apôtres. En tout dernier lieu, comme à l'avorton, il m'est aussi apparu à moi... » (Texte cité, I Cor. 15.)

Paul argumente à partir du fait : la résurrection est possible, puisque le Christ est ressuscité. C'est là un fait que les témoins iront attester — *martyrein* — jusqu'au supplice.

Restent à examiner les modalités de la résurrection :

Si le Christ est annoncé, qu'il est ressuscité des morts, comment certains parmi vous disent-ils qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est donc notre Annonce, vaine aussi votre foi. Nous nous trouvons être des faux témoins de Dieu, puisque nous avons témoigné contre Dieu qu'il a ressuscité le Christ, alors qu'il ne l'a pas ressuscité, puisque les morts ne ressuscitent pas. Car si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est votre foi, vous êtes encore dans vos péchés. Et ceux qui sont morts dans le Seigneur, ils sont perdus. Si c'est seulement pour cette vie-ci que nous avons espéré, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes.

Mais en fait Christ est ressuscité des morts, prémices de ceux qui se sont endormis dans la mort. Car par un homme la mort, et par un homme la résurrection des morts. De même qu'en Adam tous sont morts, de même dans le Christ tous seront vivifiés. Chacun en son rang ; prémices, le Christ, ensuite ceux du Christ, à sa Venue, ensuite la fin, quand il remettra le royaume au Dieu et Père, quand il détruira toute principauté, toute domination et toute puissance. Car il faut qu'il règne « jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. » (Ps. 110.) Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort. Car Dieu « a tout soumis à ses pieds. » (Ps. 8.) Quand on dit que tout a été soumis, il est évident que c'est à l'exception de Celui qui lui a sou-

mis le tout. Quant tout lui aura été soumis, alors le Fils lui-même sera soumis aussi à Celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous.

Mais l'on dira : comment ressuscitent les morts ? Avec quelle sorte de corps reviennent-ils ?

Insensé, toi, ce que tu sèmes, cela ne reprend pas vie si cela ne meurt, et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps qui viendra que tu sèmes, mais une graine nue, par exemple du blé, ou quelque autre semence. Dieu lui donnera un corps, comme il l'aura voulu, à chacune des graines un corps particulier. Toute chair n'est pas la même chair : autre est celle des hommes, autre la chair des bêtes, autre celle des oiseaux, autre celle des poissons. Il y a des corps célestes, et des corps terrestres ; autre est l'éclat des célestes, autre celui des terrestres ; autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, autre l'éclat des astres ; un astre diffère d'un autre astre par son éclat.

Ainsi en est-il de la résurrection des morts. On est semé dans la corruption, on lève dans l'incorruptibilité. On est semé dans l'abjection, on lève dans la gloire ; on est semé dans la fragilité, on lève dans la force. On est semé corps animal, on lève corps spirituel. S'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. Ainsi est-il écrit : le premier homme — adam — devint une âme vivante. Le dernier adam sera un esprit vivifiant. Mais ce n'est pas le spirituel qui est premier, mais l'animal, ensuite seulement le spirituel. Le premier homme est de terre, poussière, le second homme est du ciel. Tel est le terrestre, tels seront aussi les terrestres ; tel est le céleste, tels seront aussi les célestes. De même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste.

Voici ce que je dis, frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent pas hériter le royaume de Dieu, et ni la corruption n'hériterait l'incorruptibilité. Voici, je vous dis un mystère : tous nous ne mourrons pas, mais tous nous serons transformés ; en un instant, en un clin d'œil, à la trompette dernière ; la trompette sonnera, et les morts se lèveront incorruptibles, et nous, nous serons transformés. Car il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité et que cette nature mortelle revête l'immortalité. Quand cette nature mortelle aura revêtu l'incorruptibilité, alors sera accomplie la parole écrite (Is. 25, 8) : Elle a été engloutie, la mort, dans la victoire. (Os. 13, 14). Où est-elle, ô mort, ta victoire ? Où est-il, ô mort, ton aiguillon ? (I Cor. 15, 35-55.)

La Résurrection du Christ nous est un modèle de ce que sera notre propre résurrection. Le Christ ressuscité, apparu aux disciples, n'est plus un corps semblable à ceux que nous connaissons. Le Christ ressuscité apparaît et disparaît sans tenir compte des lois de notre monde habituel. Il entre dans une maison dont la porte est fermée (Jean, 20, 19). Le Seigneur nous a dit qu'à la résurrection les hommes seront comme les anges, ne se mariant plus. Ils ne mangeront pas non plus. Il n'y aura plus d'espèce à perpétuer, ni d'organisme à nourrir. Les corps ressuscités seront des corps sans organes. Il nous est évidemment impossible de nous *représenter* ce que peut être un « corps glorieux ». La résurrection n'est pas un rétablissement de l'ordre de choses que nous connaissons, ce n'est pas une répétition du monde ancien, mais une transformation, un renouvellement, une création. Ce qui est certain, au départ, c'est que le monde physique, biologique, n'est pas constitué, n'est pas construit, pour durer éternellement, pas plus qu'il n'est constitué pour *avoir existé* de toute éternité. Contrairement à ce que disait saint Thomas, après les philosophes arabes, il est possible d'apercevoir dans le monde de notre expérience qu'il n'a pas pu être sans commencement : il a un âge, il date d'hier. De même, il est fragile comme nous, il est voué à une fin, il sera fini demain. Aujourd'hui, dans cette minute qui est le temps, la création de Dieu est inventée. « Je t'ai engendré aujourd'hui. »

Pas plus que les corps vivants, l'univers physique ne peut accéder à l'éternité. Comme toutes choses, l'Univers sera transformé, d'une manière que nous ne pouvons pas imaginer, pour parvenir à la Plénitude. « Voici que je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre. » (Is. 65, 17 ; 66, 22 ; cf. Apoc. 21, 1.) « Les cieux se dissiperont comme une fumée, et la terre tombera en lambeaux comme un vêtement, et ses habitants périront de même. » (Is. 51, 6.) « Jadis tu as fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Ils périront, mais toi tu subsistes, et tous ils s'useront comme un vêtement ; comme un habit tu les changeras, et ils seront changés. » (Ps. 102.) La résurrection sera donc une véritable création, l'ultime étape de la création, son achèvement.

Cet achèvement, c'est ce que Paul appelle le Plérôme, la Plénitude, quand le Christ « *métamorphosera le corps de notre humilité en une forme telle que celle du corps de sa gloire.* » (Phil. 3, 21.)



« Yahweh dit à Abraham : je ferai de toi une grande nation... » (Genèse 12).
(Manuscrit grec 6^e siècle)

LA GENÈSE DU PEUPLE DE DIEU

Avec la constitution d'un « peuple de saints », avec la genèse d'Israël, l'action créatrice de Dieu franchit une étape nouvelle, une étape ultime : l'achèvement de l'œuvre de Dieu va en effet se faire par la constitution de ce peuple appelé à participer à la vie du Créateur, ce peuple qui est l'Épouse du Seigneur, sa Bien-aimée à laquelle il dit : « Je t'aime d'un amour éternel, ô vierge d'Israël. » (Jérémie 31.)

Israël n'est pas un peuple comme les autres. « Elle ne se réalisera pas la pensée qui monte à votre esprit quand vous dites : nous serons comme les nations, comme les autres familles des pays, servant le bois et la pierre. » (Ézéchiel, 20, 32.) Israël n'est pas seulement un peuple parmi les peuples. Israël est le commencement, le germe d'une humanité nouvelle, de l'humanité à l'image et à la ressemblance de Dieu, appelée à participer à la vie personnelle de Dieu. Israël n'est pas seulement une nouvelle espèce de peuple, c'est, en lui, une nouvelle espèce d'humanité qui est ébauchée.

C'est en Israël qu'est entreprise cette surnaturalisation de l'humanité, cette transformation radicale qui rendra l'homme capable et digne de l'adoption. Israël, c'est déjà l'Église, l'Épouse du Seigneur, le Corps mystique du Christ.

Avec la genèse d'Israël, l'action créatrice de Dieu continue le passage de l'ordre de la *nature* à l'ordre *surnaturel* : présence de Dieu dans son œuvre, inhabitation de Dieu dans son peuple ; c'est cette visite de Dieu consentant à établir des relations personnelles entre Lui et l'homme, sa créature, que nous appelons le surnaturel. Il convient donc de distinguer la *création* de Dieu et la *présence*, le *don* de Dieu à sa créature. Ce passage de l'ordre de la nature créée à l'ordre surnaturel d'une communication entre la créature et son créateur est une étape ultime de l'œuvre de la Charité.

« Maintenant, si vous écoutez ma voix et si vous gardez mon alliance, vous serez mon peuple particulier parmi tous les peuples, car toute la terre est à moi, mais vous, vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation sainte. » (Exode, 19, 3.)

Pour se constituer ce peuple saint, cette humanité sanctifiée et renouvelée, Dieu a choisi Abraham et l'a fait sortir d'Ur en Chaldée : « Yahweh dit à Abram : Va-t'en de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai et je rendrai grand ton nom. Tu seras une bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, et celui qui te maudira, je le maudirai et toutes les familles de la terre seront bénies en toi. » (Genèse, 12, 1.) Toutes les nations de la terre seront transformées en Abraham, dans ce peuple des fils d'Abraham qui sera comme le levain surnaturel dans la pâte humaine.

Cette séparation initiale était nécessaire pour constituer ce peuple radicalement nouveau. Certaines conditions d'isolement étaient nécessaires à l'édification, à la gestation d'une humanité nouvelle. L'exil d'Abraham a été le premier acte de cette gestation. « Je suis Yahweh votre Dieu qui vous ai séparés des peuples... afin que vous soyez à moi. » (Lév. 20, 24.)

Rappelons-nous l'état de l'humanité dans les civilisations de l'Ancien Orient : la cruauté, la corruption, les enfants sacrifiés aux idoles, la prostitution sacrée, l'esclavage, l'exploitation de l'homme par l'homme, l'homme torturé par l'homme. On dira : il n'y a rien de changé, maintenant encore les nations sacrifient leurs enfants aux idoles, qui n'ont

fait que changer de nom, elles brûlent leurs enfants vivants en holocaustes au Molochs et au Baals, les Maîtres de ce monde.

C'est pourquoi l'exigence d'exil demeure pour le peuple de Dieu d'une manière permanente : l'Église, comme Israël, n'est pas *de ce monde*, elle n'obéit pas aux Maîtres, aux Rois, aux Principes ni aux Cultes de ce monde.

« Vous ne ferez pas ce qui se fait dans le pays d'Égypte où vous avez habité, et vous ne ferez pas ce qui se fait dans le pays de Chanaan où je vous conduis : vous ne suivrez pas leurs lois. Vous pratiquerez mes ordonnances et vous observerez mes lois ; vous les suivrez, je suis Yahweh votre Dieu. » (Lev. 18, 3.) « Vous ne suivrez pas les usages des nations que je vais chasser de devant vous : elles ont fait toutes ces choses et je les ai en dégoût. » (Lév. 20, 23.) Pour exister, il a fallu qu'Israël fût *séparé* : « C'est un peuple qui a sa demeure à part, et qui ne sera pas mis au nombre des nations. » (Nombres, 23, 9.)

L'exigence de sainteté est la loi constitutive de la genèse d'Israël, son principe génétique. La *Loi* de Moïse a été la matrice de ce peuple. L'appel fait à Abraham, et la promesse ont été l'acte de naissance d'Israël, mais la Loi mosaïque en a été l'éducatrice. La loi a donné à Israël son originalité par rapport aux autres nations : la loi est l'ensemble des commandements de Dieu qui préservent Israël de la corruption des nations au milieu desquelles Israël doit se développer et vivre. La Loi est à la fois la colonne vertébrale de ce peuple, et sa muraille protectrice. Sans la Loi mosaïque, il n'y aurait pas eu d'Israël, parce que comme tous les autres peuples, celui-ci se serait vautré dans la prostitution aux idoles, dans le crime et l'injustice. Israël sans la Loi aurait été comme un organisme sans structure, sans possibilité d'existence autonome. La genèse d'Israël a d'abord été la reconstitution d'une humanité saine, une rédemption, une régénération.

La Loi de Moïse n'est pas seulement une discipline d'action, une ascèse génératrice et régénératrice, une protection, c'est aussi une *instruction* ; la construction d'Israël s'opère par une connaissance. L'action et la pensée sont informées simultanément par la *Torah*. Israël, c'est avant tout un peuple que Dieu s'est préparé pour s'y faire connaître. « Parce qu'il n'y a pas de magie en Jacob, ni de divination en Israël, en son temps il sera dit à Jacob et à Israël ce que Dieu veut

accomplir. » (Nombres, 32, 23.) « Dieu s'est fait connaître en Juda. » (Ps. 76, 1.) Cette connaissance de Dieu donnée à l'homme n'aurait pas été possible sans une préparation, une préadaptation opérée par Dieu en l'homme. La Loi, instruction et discipline de l'action, a été cette préparation à la connaissance de Dieu par la régénération et la libération de l'être de l'homme. « De Sion sortira l'Instruction, et la parole de Yahweh de Jérusalem. » (Is. 2, 3). Cette instruction et cette parole qui devait se répandre jusqu'aux extrémités de la terre. C'est pourquoi le Seigneur a pu dire : « Le salut vient des Juifs. » (Jean 4, 22.)

Le drame d'Israël tient à sa constitution même, aux exigences non pas contradictoires mais complémentaires qui définissent cette constitution, la définition d'Israël : Israël doit d'abord être constitué comme peuple distinct des autres peuples par sa nature même, par son genre de vie, son mode de penser, son existence sociale, juridique, éthique. L'existence d'Israël est une existence à part, exceptionnelle. En tant que peuple, Israël s'oppose à tous les autres peuples. Mais Israël est aussi, et d'abord, ce germe d'humanité nouvelle appelée à transformer l'humanité tout entière. En tant que peuple, Israël doit être protégé de l'influence du paganisme ambiant par toute cette haie, ce corset, si l'on peut dire, de la juridiction mosaïque, qui le maintient dans l'originalité de son être. C'est seulement si Israël demeure ce peuple exceptionnel, ce ferment surnaturel, ce sel du monde, qu'il peut jouer son rôle prédestiné, et accomplir sa vocation. Mais cette vocation, c'est précisément de transformer l'humanité tout entière, et donc d'être docile à cette autre part essentielle de sa vocation qui est l'universalité. Si Israël se repliait sur soi dans son existence de peuple exceptionnel, il n'accomplirait pas son destin qui est d'être les prémices de l'humanité à venir.

Deux péchés, deux infidélités sont donc possibles : ou bien Israël peut se dissiper, se dissoudre dans le paganisme ambiant, en trahissant son être même, son originalité, qui est la sainteté, et suivre les mœurs des nations : l'idolâtrie, le crime et l'impureté. Dans ce cas Israël trahit sa vocation et son essence en perdant cette essence même : si le sel s'affadit, avec quoi le salera-t-on ?

Ou bien Israël peut encore trahir l'appel de Dieu en se refermant sur soi, en se repliant dans la satisfaction de sa

justice, au lieu de satisfaire à l'exigence d'universalité qui est inscrite dans sa nature même, au lieu de s'ouvrir jusqu'à transformer toute l'humanité, au lieu de devenir l'humanité transformée en Dieu.

Ces deux fautes, ces deux infidélités ont été commises en fait dès le début de l'histoire d'Israël, et tout au long de cette histoire.

Dès son installation en Terre promise, Israël a été tenté par les mœurs des nations avoisinantes, par les cultes idolâtriques, les rites cruels, les sacrifices sanglants, la prostitution sacrée. Israël a pratiqué l'injustice comme les nations l'avaient pratiquée. Israël a été infidèle à son alliance avec le Dieu d'Abraham. C'est pourquoi Dieu a suscité à Israël des ennemis qui ont persécuté Israël, comme Dieu l'avait annoncé par ses prophètes « dès le matin et tout le jour ». Mais Israël n'a pas voulu écouter la voix de son Dieu.

Israël n'est pas, par soi, un peuple plus mauvais ni meilleur qu'un autre. C'est l'humanité, en Israël, qui a résisté à cette exigence de transformation, à cet appel de sainteté que Dieu adressait à l'homme. La preuve, c'est que cette même infidélité se perpétue aujourd'hui encore en chrétienté.

La deuxième faute, la deuxième infidélité, a été inverse : repliement sur soi, attachement à la Loi mais aux dépens de la vocation à l'universalité. Dans ce second cas, comme dans le premier, Israël tente de redevenir un peuple comme les autres, quoique d'une manière différente. Dans la première infidélité, c'était en imitant les mœurs des nations au sujet desquelles Dieu avait dit : vous ne les imitez pas. Dans le second cas, c'est en se fermant en tant que peuple sur soi, en oubliant qu'Israël n'est pas seulement un peuple, mais le commencement d'une humanité nouvelle, qui ne peut faire nombre avec les autres peuples.

Si la première infidélité a été dénoncée constamment par les prophètes, la deuxième infidélité a été caractéristique de la crise qui a marqué la naissance de l'Église hors d'Israël. L'Église est Israël, et elle le sait. Mais elle est Israël ouvert à toutes les nations qui viennent chercher la connaissance du Dieu vivant. L'Église a dû se séparer de l'Israël-peuple pour accomplir la vocation même d'Israël, et la promesse faite à Abraham : « en toi toutes les nations de la terre seront bénies ».

En même temps qu'elle fait l'expérience de la grâce qui essaie de la transformer et de la surnaturaliser, l'humanité, en Israël, fait l'expérience du péché, précisément parce qu'elle résiste et s'oppose à cette grâce. Le péché n'a été connu que par la Loi. Il existait avant la Loi. Le péché a régné depuis le commencement de l'humanité. Mais il n'était pas connu pour ce qu'il est. Cette connaissance a été donnée par la Loi.

La Loi est-elle péché? Non! mais je n'ai pas connu le péché, si ce n'est par la Loi. Car je n'aurais pas connu la convoitise, si la Loi n'avait dit : tu ne convoiteras pas ! Le péché a pris occasion du commandement et a opéré en moi toute convoitise. Car sans Loi le péché est mort. Moi je vivais autrefois sans Loi. Mais quand le commandement est venu, le péché a repris vie, et moi je suis mort, et le commandement qui est destiné à la vie s'est trouvé me conduire à la mort. Car le péché prenant occasion du commandement m'a trompé et, par lui, m'a tué. En sorte que la Loi est sainte, et le commandement saint et juste et bon ; ce qui est bon est donc devenu mort pour moi ? Non. Mais le péché, afin qu'il apparaisse en tant que péché, par ce qui est bon a opéré pour moi la mort, afin que le péché devienne coupable à l'excès par le commandement. (Rom. 7, 7 sq.)

La Loi a permis, selon une expression empruntée à la psychanalyse, d'abrégier le péché, en faisant d'abord prendre conscience qu'il existe, en le faisant reconnaître comme péché.

Nous savons que la Loi est spirituelle. Mais moi, je suis charnel, vendu au pouvoir du péché. Ce que je fais, je ne le connais pas ; ce n'est pas ce que je veux que je fais, mais ce que je hais, c'est cela que je fais. Si, ce que je ne veux pas, c'est cela que je fais, je consens à la Loi et reconnais qu'elle est bonne. Mais ce n'est donc plus moi qui le fais, mais le péché qui habite en moi. Car je sais que le bien n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair. Vouloir le bien est à ma portée, le réaliser non. Le bien que je veux, je ne le fais pas, mais le mal que je ne veux pas, c'est lui que je fais. Si donc, ce que moi je ne veux pas, je le fais, ce n'est pas moi qui l'accomplis, mais le péché qui habite en moi. Je trouve donc cette loi : pour moi qui veux faire le bien, c'est le mal qui est à ma portée. Car je consens à la Loi de Dieu quant à l'homme intérieur, mais je vois une autre loi dans mes membres qui fait la guerre à la loi de mon intelligence et qui me fait prisonnier de la loi du péché qui est dans mes membres. (Rom. 7, 14.)



*Libération d'Israël et sortie d'Égypte
(Manuscrit grec 6^e siècle)*

LA SERVITUDE ET LA LIBÉRATION L'ATTENTE DU LIBÉRATEUR

Au cours de son histoire, Israël a fait l'expérience de la servitude, (en Égypte d'abord), l'expérience de l'oppression, de l'esclavage, de la déréliction. Mais Dieu a fait sortir Israël de la maison de servitude, l'Égypte, par son bras puissant. Il a *délivré* Israël, son enfant bien-aimé, de l'oppression de l'Égyptien. Il a *racheté* Israël devenu esclave, comme on rachetait, dans l'antiquité, l'esclave que l'on voulait libérer. Il a *sauvé* Israël de la mort à laquelle le vouait Pharaon.

Ainsi sont nées, dans des circonstances historiques bien précises, les notions de délivrance, de rachat, de rédemption, de salut, par une expérience concrète et constamment renouvelée et approfondie dans l'histoire du peuple de Dieu. Ces notions aujourd'hui apparaissent à beaucoup de nos contemporains comme inintelligibles, parce qu'on ne les rapporte pas aux circonstances historiques dans lesquelles elles ont été conçues. Elles ne sont plus à nos oreilles qu'un ronron sacré, relevant d'une mentalité « prélogique », parce que nous en avons oublié la genèse historique. Nous avons toutefois fait récemment l'expérience d'une occupation et d'une *libération* qui est propice pour nous faire comprendre ces notions bibliques.

Paul, du reste, a connu aussi le « rachat » des esclaves, l'*apolutrôsis* : c'est ce terme qu'il transposera sur le plan théologique pour exprimer la libération qu'effectue en notre faveur le Christ. C'est ce terme concret qui a donné en latin *redemptio*, d'où notre *rédemption*.

Israël fera de nombreuses fois l'expérience de la servitude, de l'oppression, de la captivité et de la délivrance. Cette libération chaque fois est effectuée par un homme que Dieu suscite, un homme « selon son cœur ». Ainsi prend naissance, dans des circonstances également vécues, l'idée d'un Libérateur, d'un Sauveur.

Dès qu'Israël a été établi dans la terre promise à Abraham, il « est devenu gras », et il a abandonné le Dieu qui l'avait formé et délivré de la main de l'Égyptien. Ils ont été infidèles à l'alliance avec leur Dieu, et se sont tournés vers les idoles de néant, ils ont adoré ce qui n'existe pas. Alors Yahweh suscite un peuple qui vient tourmenter Israël infidèle et qui l'opprime comme Pharaon l'avait fait :

« Les enfants d'Israël firent ce qui est mal aux yeux de Yahweh, et ils servirent les Baals. Ils abandonnèrent Yahweh, le Dieu de leurs pères, qui les avait fait sortir du pays d'Égypte, et ils allèrent après d'autres dieux, d'entre les dieux des peuples qui les entouraient ; ils se prosternèrent devant eux et ils irritèrent Yahweh. Abandonnant Yahweh, ils servirent Baal et les Astartés.

« La colère de Yahweh s'enflamma contre Israël ; il les livra aux mains des pillards qui les pillèrent, et il les vendit aux mains de leurs ennemis d'alentour, et ils ne purent plus tenir devant leurs ennemis. Partout où ils allaient, la main de

Yahweh était contre eux pour leur malheur, comme Yahweh l'avait dit, comme Yahweh le leur avait juré, et ils en vinrent à une grande détresse.

« Yahweh suscitait des juges qui les *délivraient* de la main de ceux qui les pillaient. Mais ils n'écoutèrent pas leurs juges car ils se prostituèrent à d'autres dieux et ils se prosternèrent devant eux. Ils se détournèrent promptement de la voie qu'avaient suivie leurs pères en obéissant aux commandements de Yahweh ; ils ne firent pas de même. Lorsque Yahweh leur suscitait des juges, Yahweh était avec le juge et il les délivrait de la main de leurs ennemis tant que le juge vivait ; car Yahweh se repentait à cause de leurs gémissements devant ceux qui les opprimaient et les tourmentaient. Mais à la mort du juge, ils se corrompaient de nouveau plus que leurs pères, en allant après d'autres dieux pour les servir et se prosterner devant eux. » (Juges, 2.)

Ce processus se répète monotonement au cours de toute l'histoire d'Israël, comme un apprentissage inlassable que Dieu impose à son peuple. « Les enfants d'Israël firent ce qui est mal aux yeux de Yahweh ; oubliant Yahweh ils servirent les Baals et les Aschéroth. La colère de Yahweh s'enflamma contre Israël, et il les vendit entre les mains du roi de Mésopotamie, et les enfants d'Israël furent asservis...

« Les enfants d'Israël crièrent vers Yahweh, et Yahweh suscita un libérateur aux enfants d'Israël et il les délivra... » (Juges, 3 ; cf. les chapitres 4, 6, 10, 13.)

def. { L'homme suscité par Yahweh pour délivrer Israël parle au nom de Yahweh : c'est ce que signifie *nabi*, *prophète* ; non pas d'abord celui qui annonce à l'avance, mais celui qui *dit la parole de Dieu*, qui donne le *sens* de l'événement, qui interprète l'histoire, et qui indique la volonté de Dieu à son peuple.

« Yahweh vous a envoyé tous ses serviteurs les prophètes, les envoyant dès le matin, et vous n'avez pas écouté, et vous n'avez pas prêté l'oreille pour entendre... » (Jér., 25, 4.) Le *nabi*, c'est l'homme sur qui repose l'Esprit de Dieu, « l'homme de l'Esprit » (Osée, 9, 5) : « Prends Josué, fils de Nun, homme en qui réside l'Esprit, et tu poseras ta main sur lui. » (Nombres, 27, 18.) « Les enfants d'Israël crièrent vers Yahweh, et Yahweh leur suscita un libérateur qui les délivra, Othoniel... L'esprit de Yahweh vint sur lui ; il jugea Israël et partit pour la guerre. » (Juges, 3, 9.) « L'Esprit de Yahweh revêtit Gédéon. » (6, 34.) « L'Esprit de Yahweh

fut sur Jephté. » (11, 29.) « L'Esprit de Yahweh poussa Samson. » (13, 25.) « L'Esprit de Yahweh saisit Samson. » (14, 6.)

Le Deutéronome place dans la bouche de Moïse cette prédiction célèbre : « Yahweh ton Dieu te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète tel que moi : vous l'écouteriez. C'est ce que tu as demandé à Yahweh ton Dieu, en Horeb, le jour de l'assemblée, en disant : que je n'entende pas la voix de Yahweh mon Dieu, et que je ne voie plus ce grand feu, de peur de mourir. Yahweh me dit : ce qu'ils ont dit est bien. Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète tel que toi ; je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai. » (Deut. 18, 15.) Le prophète parmi nous est une grâce, non seulement parce que Dieu nous parle par lui, mais aussi parce qu'il nous épargne d'entendre nous-mêmes la voix de Dieu que nous ne pourrions supporter. Nul ne peut voir Dieu sans mourir. Dieu nous fait la grâce de ne pas se montrer à nous, de peur de nous tuer. }

Un jour Israël voulut avoir un roi, « comme les autres nations ». « Tous les anciens d'Israël s'assemblèrent et vinrent vers Samuel à Rama. Ils lui dirent : (...) établis donc sur nous un roi pour nous juger, comme toutes les nations. Ce langage déplut à Samuel, parce qu'ils disaient : donne-nous un roi pour nous juger. Et Samuel pria Yahweh. Yahweh dit à Samuel : écoute la voix de ce peuple dans tout ce qu'il te dira ; car ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi qu'ils rejettent, pour que je ne règne plus sur eux. Comme ils ont toujours agi depuis le jour où je les ai fait monter d'Égypte jusqu'à présent, me délaissant pour servir d'autres dieux, ainsi ils agissent envers toi. » (I Sam. 8, 4.)

Déjà dans le livre des Juges nous avons vu apparaître cette requête : « Les hommes d'Israël dirent à Gédéon : règne sur nous, car tu nous a délivrés des mains de Madian. Gédéon leur dit : je ne dominerai pas sur vous et mon fils ne dominera pas sur vous. C'est Yahweh qui dominera sur vous. » (Juges, 8, 22.)

Samuel expose au peuple ce que c'est qu'un roi, quels sont ses droits : « Il prendra vos fils et il les mettra sur son char et parmi ses cavaliers... Il leur fera labourer ses champs, récolter ses moissons, fabriquer ses armes de guerre. Il prendra ses filles pour parfumeuses, pour cuisinières et pour boulan-

gères. Vos champs; vos vignes et vos oliviers les meilleurs, il les prendra et les donnera à ses serviteurs. Il prendra la dîme de vos moissons et de vos vignes... Il prendra vos serviteurs et vos servantes... Il prendra la dîme de vos troupeaux et vous-mêmes serez ses esclaves. » (Sam. 8, 11.) Mais « le peuple refusa d'écouter la voix de Samuel. Ils dirent : non ! mais il y aura un roi sur nous, et nous serons nous aussi comme toutes les nations ».

Samuel convoqua le peuple et dit aux enfants d'Israël : « Ainsi parle Yahweh le Dieu d'Israël : J'ai fait monter Israël d'Égypte et je vous ai délivrés de la main des Égyptiens et de la main de tous les royaumes qui vous opprimaient. Et vous, aujourd'hui, vous rejetez votre Dieu qui vous a délivrés de tous vos maux et de toutes vos souffrances et vous lui dites : établis un roi sur nous ! » (ibid. 10, 18.) « Vous m'avez dit : Non ! mais un roi règnera sur nous ! Alors que Yahweh était votre roi. » (12, 12.) « Je vais invoquer Yahweh,... et vous saurez alors et vous verrez combien est grand aux yeux de Yahweh le mal que vous avez fait en demandant pour vous un roi. » (12, 17.) « Tout le peuple dit à Samuel : prie pour tes serviteurs Yahweh ton Dieu afin que nous ne mourions pas, car nous avons ajouté à tous nos péchés le tort de demander pour nous un roi. » (12, 19.)

Pourtant, le Seigneur accorde à Israël un roi, selon sa demande. « Yahweh fit une révélation à Samuel en disant : demain, à cette heure, je t'enverrai un homme du pays de Benjamin et tu l'oindras pour chef de mon peuple Israël, et il délivrera mon peuple de la main des Philistins ; car j'ai regardé mon peuple, parce que son cri est venu jusqu'à moi ». *Etiam peccata.* Dieu utilise et récupère même les péchés de son peuple pour la réalisation de son œuvre. « Samuel prit une fiole d'huile et la versa sur la tête de Saül ; puis il le baisa et dit : Yahweh ne t'a-t-il pas oint pour chef sur son héritage ?... L'esprit de Dieu te saisira et tu prophétiseras, et tu seras changé en un autre homme... Dès que Saül eut tourné le dos pour se séparer de Samuel, Dieu lui donna un autre cœur... L'esprit de Dieu le saisit, et il prophétisa. » (I Sam. 10.)

L'huile dans la Bible est le signe et le sacrement de l'Esprit. La consécration sacerdotale de Aaron avait été faite par l'onction de l'huile : « Tu prendras l'huile d'onction, tu en répandras sur sa tête et tu l'oindras. » (Exode, 29, 7 ; cf. Lévit, 8, 30.) C'est « l'huile de l'onction de Yahweh. » (Lévit.

10, 7.) Le grand prêtre est « oint de l'huile sainte » (Nombres 35, 25.)

Ainsi en a-t-il été de la consécration royale de David : « Yahweh dit à Samuel : lève-toi, oins-le, car c'est lui ! Samuel, ayant pris la corne d'huile, l'oignit au milieu de ses frères, et l'esprit de Yahweh fondit sur David à partir de ce jour et dans la suite. » (I Sam. 16.) « J'ai trouvé David mon serviteur, de mon huile sainte je l'ai oint. » (Ps. 89, 21.) De même pour Salomon : « Le prêtre Sadoc prit dans le tabernacle la corne d'huile et il oignit Salomon. » (I Rois 1, 39.)

L'oint de Yahweh se dit, en hébreu, *maschiach*, que l'on rend habituellement par *messie*, du verbe *maschach* qui signifie oindre. C'est ce mot *maschiach* qui a été traduit en grec par *christos*, du verbe *chrio* qui signifie aussi oindre.

« Il leur suscita pour roi David, auquel il a rendu témoignage en disant : j'ai trouvé David, homme selon mon cœur, qui fera toutes mes volontés... » (Act. 13).
(Psautier byzantin, 16^e siècle)



Il était nécessaire de rappeler brièvement ces quelques éléments qui expliquent la genèse historique, concrète, de la notion de Messie, de Libérateur, de Sauveur, pour que l'on comprenne en quoi a consisté en Israël l'attente messianique, et à quoi répond la venue du Christ.

Par cette expérience de l'élection, du péché, de la servitude, de la libération par la main de Dieu qui suscite un homme selon son cœur, un homme ayant reçu l'onction de l'Esprit saint pour opérer cette délivrance, s'est formée progressivement en Israël l'idée d'une libération par excellence, d'une libération définitive et totale, par un Libérateur dont Moïse, les Juges et David ne sont que les « types » — les figures prophétiques.

Ce qu'il faut remarquer, c'est que cette attente messianique, cette attente d'Israël représente l'attente de l'humanité tout entière qui, dans et par Israël, devient consciente d'elle-même. L'attente messianique du peuple juif n'est pas une curiosité contingente relevant seulement de l'histoire des religions, elle intéresse l'humanité totale, elle relève de l'analyse philosophique parce qu'elle est, implicitement, universelle : l'attente du *maschiach* en Israël est la forme la plus évoluée, la plus mûre, que prend, dans cette part spécialement sensibilisée de l'humanité, le *desiderium naturale* qui habite et travaille toute l'humanité. Le Libérateur n'est pas seulement demandé par Israël, mais par toute l'humanité, toute la création en travail. Israël qui est « la tête des nations » (Jér., 31, 7) a exprimé, pour l'humanité tout entière, sous la motion de l'Esprit, la prière de toute la création. C'est bien cette attente cosmique qui, chez les prophètes et chez saint Paul, s'est formulée. Toute la dimension de l'attente n'a pu être manifestée que par la Venue de Celui qui apporte la plénitude : vers Lui tend le désir de toute la création.

« Un rameau sortira du tronc de Jessé, (le père de David) et de ses racines croîtra un rejeton.

Sur lui reposera l'Esprit de Yahweh, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte de Yahweh.

Il mettra ses délices dans la crainte de Yahweh...

Il jugera les petits avec justice, il prononcera selon le droit pour les humbles de la terre... La justice ceindra ses flancs, et la fidélité sera la ceinture de ses reins.

Le loup habitera avec l'agneau, la panthère reposera avec le chevreau...

On ne fera point de mal et on ne détruira plus sur toute ma montagne sainte.

Car le pays sera rempli de la connaissance de Yahweh, comme le fond des mers par les eaux qui le couvrent.

Il arrivera en ce jour-là : la racine de Jessé, élevée comme un étendard pour les peuples, sera recherchée par les nations, et son séjour sera glorieux.

Et il arrivera en ce jour-là : le Seigneur étendra une seconde fois sa main pour racheter le reste de son peuple, ce qui subsistera dans les pays d'Assyrie et d'Égypte, de Patros, d'Éthiopie, d'Élam, de Sennaar, de Hamath et des îles de la mer.

Il élèvera un étendard pour les nations, et il rassemblera les bannis d'Israël ; il recueillera les dispersés de Juda, des quatre bouts de la terre. » (Isaïe, chap. II.)

« Un rameau sortira de Jessé,
et de ses racines croîtra un rejeton. »
(Isaïe, 11)

« Un astre sort de Jacob,
un sceptre s'élève d'Israël. »
(Oracle de Balaam, Nomb. 24)





*« C'est pourquoi Dieu l'a surélevé et l'a gratifié
du nom qui est au-dessus de tout nom... » (Phil. 2).
(Conques)*

L'INCARNATION

*« Quand vint la plénitude du temps, Dieu envoya son fils,
né d'une femme... afin que nous recevions l'adoption. » (Gal. 4, 4.)*

Pour que Dieu puisse nous rendre Visite, il fallait que l'humanité soit prête à Le recevoir. L'Incarnation n'aurait pas été possible à n'importe quel moment du temps. Pour que l'Incarnation fût possible, il fallait que Dieu se préparât un peuple capable de Le recevoir. Israël a été le peuple préparé pour recevoir cette Visite du Seigneur. L'Incarnation n'était pas possible à n'importe quel moment de l'histoire d'Israël : il fallait qu'Israël fût mûr spirituellement pour accueillir son Seigneur. L'Incarnation n'aurait pas été possible sans le consentement de l'humanité au moins en un de ses membres. Il fallait que l'humanité acceptât, en une Femme, cette Venue du Seigneur. C'est en la vierge Marie que l'humanité a été pré-adaptée à recevoir la Visite de Dieu, c'est-à-dire sanctifiée, pour recevoir le Saint. La maternité divine de Marie implique et pré-requiert cette sainteté essentielle de la Vierge d'Israël qui a porté le Oui de l'humanité au Seigneur et accepté de Le recevoir en elle.

Pour que l'Incarnation pût se faire, il fallait encore que certaines conditions humaines générales fussent satisfaites. Si l'Incarnation s'était effectuée au paléolithique, par exemple, dans une quelconque tribu humaine, le monde n'aurait pas connu la Visite de Dieu. L'Évangile n'aurait pas pu être annoncé, parce que non seulement il n'aurait pas trouvé un terrain pour le recevoir, mais aussi parce que l'humanité n'avait pas encore atteint un âge, réalisé une unité, qui permît au levain de la Parole de soulever la pâte humaine. Il fallait donc que la pâte humaine soit physiquement prête à recevoir cette semence. Avant ce moment-là, l'annonce de l'Évangile aurait été prématurée. C'est pourquoi la Bible attache une telle importance aux « temps ».

Pour que l'Incarnation pût vraiment transformer l'humanité, pour que l'Évangile pût être annoncé jusqu'aux extrémités de la terre, il fallait qu'elle ait atteint un certain seuil défini par des conditions ethniques, psychologiques, sociologiques, économiques. L'Incarnation, en fait, s'est opérée au moment où l'Empire Romain avait fait l'unité du monde méditerranéen. « On a remarqué bien avant Bossuet que l'unité de l'Empire servait merveilleusement à la diffusion de l'Évangile. Mais cette unité romaine, qui deviendra l'unité chrétienne, est elle-même un héritage, du moins en ce qui concerne le bassin oriental de la Méditerranée. C'est l'hellénisme qui a ici tout préparé dans la personne d'Alexandre. » (A. J. Festugière, *Le monde gréco-romain au temps de Notre-Seigneur.*)

La communauté d'une langue — le grec — était également un élément fondamental.

Un autre aspect enfin de cette maturation matérielle du monde qui a permis la diffusion de l'Évangile, c'est la mise au point du système routier : « Ce qui fait le lien d'un corps si vaste, formé de parties si diverses, c'est sans doute l'unité du gouvernement central et les principes constants de la politique impériale. Mais cette unité administrative n'eût pas été possible si ces pays n'avaient communiqué les uns avec les autres et tous avec Rome par un système complet de voies terrestres et maritimes. Les Apôtres ont suivi ces routes. Sur les plateaux d'Asie Mineure que ne traversent plus aujourd'hui que de rares et mauvaises pistes, ils ont pu voyager aisément grâce à l'œuvre des légionnaires. » (*Ibid.* p.14-15.) « On ne saurait exagérer l'importance de ces ressources qui s'offraient aux Apôtres. Plus on entre dans le détail, plus on sent combien est vrai le propos de saint Paul : l'annonce de l'Évangile est venue à son heure, quand la figure de la terre elle-même la préparait. » (*Ibid.* p. 20.)

En venant dans le monde, parmi les hommes, le Seigneur savait qu'il souffrirait et mourrait par la main de l'homme.

Les prophètes d'Israël, qui parlaient et agissaient au nom du Seigneur, ont expérimenté cette résistance de l'humanité à l'appel, à l'invitation, au vouloir de Dieu. Depuis Moïse, tous les *nabis* ont proclamé cette résistance que le peuple de Dieu oppose au dessein salvifique, au travail transformant de l'Esprit : « Tu es un peuple à la nuque roide. Le Seigneur vous a envoyé ses serviteurs les prophètes dès le matin, mais vous n'avez pas voulu écouter. » Cette résistance d'Israël à l'œuvre de Dieu qui s'opère en lui est la résistance de l'humanité tout entière. Cette résistance se manifeste aujourd'hui parmi les nations comme elle s'était manifestée autrefois dans le seul peuple juif. C'est le refus que l'humanité oppose à la volonté de Dieu qui exige une transformation, une sur-naturalisation, une naissance nouvelle, nécessairement mortifiante en sa première phase.

Les *nabis* d'Israël ont éprouvé cette résistance qui prenait la forme de la persécution : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés ! Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu. » (Mat. 23, 37 ; Luc. 13, 34.) « Ils te feront la guerre »,

annonçait le Seigneur à Jérémie (Jérémie 1, 19.) Tous les prophètes d'Israël ont connu cette guerre suscitée contre eux parce qu'ils apportaient la parole de Dieu, qui est comme une épée à double tranchant.

L'annonce prophétique de la passion inévitable promise au Christ se trouvait donc dans *l'existence* même des prophètes, avant d'être exprimée par leur bouche. C'est l'existence des *nabis* qui est prophétique, ce qu'exprime leur parole.

« Dieu avait annoncé par la bouche de tous ses prophètes que son Christ devait souffrir. » (Act. 3, 18 ; cf. 17, 3 ; 26, 23 ; Luc. 24, 46.)

Moïse, les Juges, David, ont été les *types* prophétiques de Celui qui devait venir.

Mais la réalisation de l'attente, l'accomplissement, n'ont pas été une *répétition* de ce qui avait été prophétisé dans l'histoire d'Israël par les actes de Moïse, des Juges ou de David. La Venue du Christ a apporté une dimension essentiellement *nouvelle*. L'attente ne s'est accomplie que dans ce don inespéré de Dieu, qui surpasse tout entendement. « Le cœur de l'homme n'a pas conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » Le désir de



l'humanité, c'est Dieu, qui est l'éternelle et surnaturelle nouveauté de vie.

Si le Christ n'avait été qu'un libérateur temporel d'Israël, analogue à Moïse, aux Juges ou à David, il aurait *répété*, refait, ce que ceux-ci, prophétiquement, avaient opéré. Il n'aurait pas *accompli* l'attente. C'est précisément cette *répétition* de l'ancien qui aurait été le signe de l'inadéquation entre la venue et l'attente. C'est en fait la *nouveauté* proprement surnaturelle de l'Incarnation qui a été la pierre d'achoppement pour ceux qui attendaient une répétition de l'ancien. Le don a surpassé toute attente d'une manière infinie, parce que c'est Dieu lui-même qui s'est donné.

La faiblesse de Jésus, l'échec de Jésus, sont tellement dans la ligne de la pensée des prophètes d'Israël, qu'un Messie guerrier et immédiatement triomphant aurait été le type du faux Messie — *une réussite immédiate, qui n'aurait pas subi la médiation de l'échec aurait été le signe, la marque du faux*. Cette dialectique de l'échec et de la réussite, de la réussite par et dans l'échec est en effet une constante dans toute l'histoire d'Israël, dans toute la pensée biblique.

Israël lui-même, dans sa constitution, obéit à cette loi : « Si Yahweh s'est attaché à vous et vous a choisis, ce n'est pas que vous surpassiez en nombre tous les peuples, car vous êtes le plus petit de tous les peuples. » (Deut. 7, 7.) Les nations puissantes, les civilisations glorieuses par leur puissance, la splendeur de leur art, leur richesse, n'auraient-elles pas pu demander à ce petit peuple qu'est Israël, comme celui-ci le fait pour Jésus : qui est celui-ci pour que nous nous inclinions devant lui ?

Dieu s'est fait connaître en Juda. D'Israël il faut dire ce qu'Isaïe disait du Serviteur de Yahweh : « Il s'est élevé devant nous comme un frêle arbrisseau, il n'avait ni forme ni beauté pour attirer nos regards, ni apparence pour exciter notre amour. Il était méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et familier de la souffrance, en butte au mépris et nous n'en faisons aucun cas. »

La grandeur d'Israël, comme celle de Jésus, est d'un autre ordre. Elle ne frappe pas le regard charnel, elle déjoue au contraire la sagesse du monde. C'est bien cette dialectique qui est la constante de toute l'histoire sainte. A un homme, à Abraham, un émigrant, un sans patrie, il a été promis : « en toi toutes les nations de la terre seront bénies ». Dans les

combats contre les nations, Israël a toujours vérifié cette dialectique de la faiblesse qui triomphe de la force grâce à l'aide de Yahweh. Les nations se confient en leur puissance, leur richesse, l'Égypte s'appuie sur le nombre de ses chars et sur la force de ses chevaux, Israël se confie dans le nom de Yahweh. A Gédéon qui allait combattre les armées de Madian, Yahweh donne la formule de sa méthode constante : « le peuple que tu as avec toi est trop nombreux pour que je livre Madian entre ses mains, de peur qu'Israël n'en tire gloire contre moi en disant : c'est ma main qui l'a sauvé » (Juges 7, 2). Toujours le Seigneur s'applique à déjouer notre sagesse, nos calculs qui s'appuient sur la puissance selon le monde et non sur Sa puissance. Toute l'histoire d'Israël est une démonstration de la puissance de Dieu qui s'accomplit, comme le dit Paul, dans la faiblesse. L'être même d'Israël en est la vérification constante, et les prophètes d'Israël n'ont fait que répéter cette loi, dont le jeune David fournit l'illustration :

« Tu viens à moi, crie-t-il au géant Goliath, avec l'épée, la lance et le javelot, et moi je viens à toi au nom de Yahweh. »

Si Jésus était venu dans la force et la puissance selon le monde, il ne serait certainement pas venu de la part du Dieu d'Israël.

La Victoire de Jésus, qui est sa Résurrection, ne s'opère qu'à travers l'échec de la croix. Si le grain de blé ne meurt pas, il reste seul.

« Le Christ Jésus

*Lui qui était en forme de Dieu, il n'a pas considéré
comme une proie à tenir avec avarice*

le fait d'être égal à Dieu,

*mais il s'est dépossédé lui-même, il a pris une forme d'esclave,
il est devenu semblable à l'homme.*

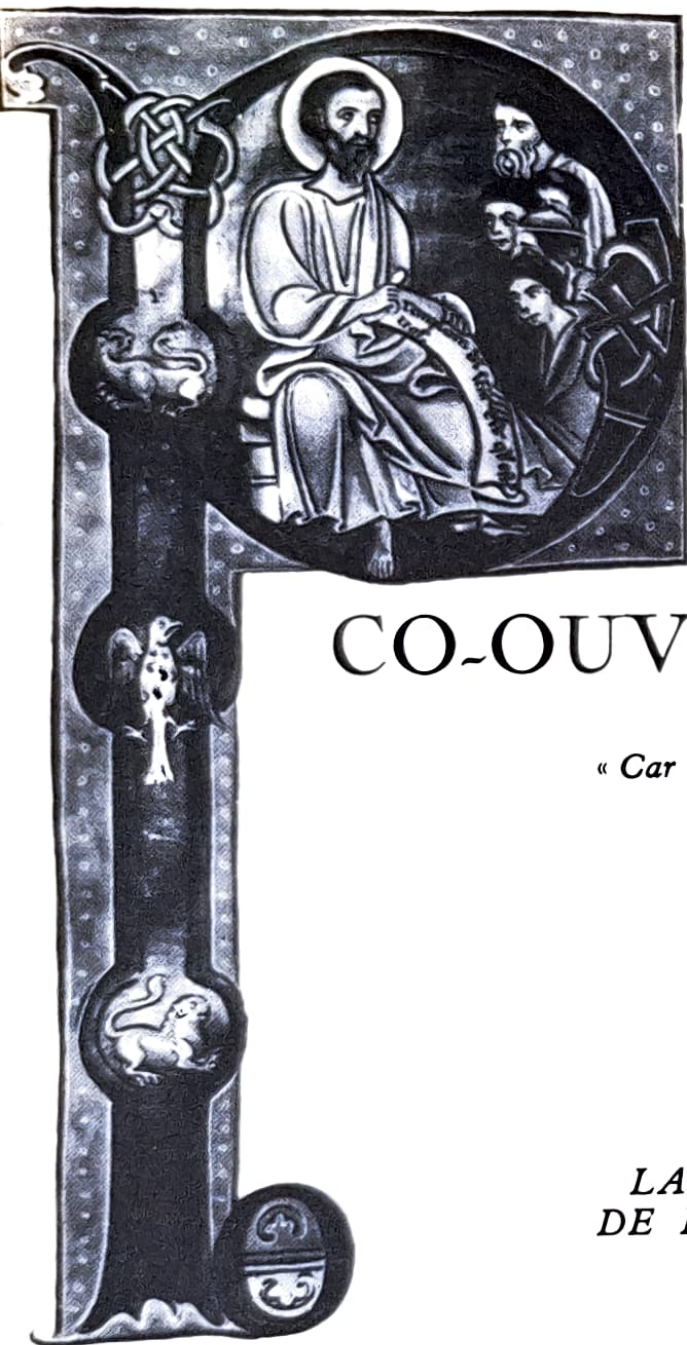
Par son aspect il a été trouvé tel qu'un homme.

*Il s'est abaissé lui-même, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort,
la mort par la croix.*

*C'est pourquoi Dieu l'a surélevé et l'a gratifié du nom qui
est au-dessus de tout nom*

*afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la
terre et sous la terre, et que toute langue*

*reconnaisse que JÉSUS-CHRIST EST SEIGNEUR à la
gloire de Dieu le Père. » (Phil. 2, 6-11.)*



AUL CO-OUVRIER DE DIEU

*« Car de Dieu nous sommes co-ouvriers. »
(I Cor. 3, 9.)*

LA PREMIÈRE EXPANSION DE L'ÉGLISE AUX NATIONS

Le Seigneur avait dit (Mat. 15, 23) : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Et aux Douze, quand il les envoya pour la première fois, il dit (Mat. 10, 5, 6) : « N'allez pas vers les nations, et n'entrez pas dans les villes de Samarie. Allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël. »

L'économie du salut de Dieu procède selon un ordre, un plan. La connaissance de Dieu et de son salut commence par Israël. Le salut vient des Juifs. C'est à partir d'Israël que la connaissance de Dieu doit se répandre sur toutes les nations.

Le premier temps, c'est l'Annonce à Israël. Le deuxième temps, l'Annonce à toutes les nations, au monde entier. Après sa résurrection, le Seigneur ordonne aux douze : « Allez, enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père et du Fils et du saint Esprit ; apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voici, moi je suis avec vous tous les jours jusqu'à l'achèvement du monde. » (Mat. 28, 19.) « Allez dans le monde tout entier, annoncez l'Heureuse Nouvelle à toute la Création. » (Marc 16, 15.)

Le livre des Actes nous raconte comment la persécution qui suivit la lapidation d'Étienne provoqua une dispersion des chrétiens hellénistes qui fut féconde : « Il y eut en ce jour-là une grande persécution contre la communauté de Jérusalem ; et tous, sauf les apôtres, furent dispersés dans les campagnes de la Judée et de la Samarie... Ceux donc qui avaient été dispersés parcouraient le pays, proclamant la parole. Philippe, étant descendu dans la ville de la Samarie, leur annonça le Christ. Les foules étaient attentives à ce que disait Philippe, unanimes à écouter ces paroles et à considérer les signes qu'il faisait...

Les apôtres qui étaient à Jérusalem, ayant appris que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, y envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant descendus (en Samarie) prièrent pour eux afin qu'ils reçoivent l'Esprit saint. En effet, il n'était encore venu sur aucun d'eux ; ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent l'Esprit saint. » (Act. 8, 3-17.)

« Ce fut sans doute, écrit Goguel, la première mission qui dépassa les régions de la Judée immédiatement voisines de Jérusalem. Ses débuts se placent à une date très ancienne puisqu'ils sont antérieurs à la conversion de Paul. On n'est que très fragmentairement renseigné sur l'histoire de cette mission helléniste. On ne sait, par exemple, rien des conditions dans lesquelles a été fondée l'Église de Damas dont l'existence est attestée dans le récit de la conversion de Paul (Actes 9, 2, 10 ss.) et dans laquelle il est naturel cependant de voir une création de la mission helléniste. On ne possède non plus aucun détail sur l'activité de ceux qui, d'après Actes 11, 19, s'en allèrent en Phénicie et à Chypre et non plus sur la mission qui a fondé l'Église de Césarée bien que, en rapprochant Actes 8, 40 d'Actes 21, 8 s., on puisse conjecturer que sa création pourrait être attribuée à Philippe. » (M. Goguel, *La naissance du Christianisme*, Paris 1944, p. 202.)



La conversion du centurion Corneille marque une étape importante dans l'expansion de l'Église naissante qui s'ouvre pour accueillir aussi les nations païennes :

« Alors Pierre ouvrit la bouche et dit : en vérité je me rends compte que Dieu ne fait pas acception de personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable. Il a envoyé la parole aux fils d'Israël, et a annoncé l'heureuse nouvelle de la paix par Jésus-Christ. C'est lui qui est le Seigneur de tous. Vous savez, vous, la chose qui s'est passée dans toute la Judée, commençant par la Galilée après le baptême que Jean a prêché : Jésus de Nazareth ! Vous savez comment Dieu l'a oint d'Esprit

saint et de puissance. Il alla de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du diable, car Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem ; lui qu'ils ont fait mourir en le pendant au bois, Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et il lui a donné de se faire voir, non à tout le peuple, mais à des témoins choisis d'avance par Dieu, à nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre les morts. Et il nous a commandé de proclamer au peuple et d'attester que c'est lui que Dieu a constitué juge des vivants et des morts. A lui tous les prophètes rendent ce témoignage, que quiconque croit en lui reçoit par son nom rémission des péchés.

« Pierre disait encore ces mots, lorsque l'Esprit saint descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole. Et tous les croyants de la circoncision qui avaient accompagné Pierre furent stupéfaits de ce que le don du saint Esprit se fût répandu aussi sur les nations païennes ; car ils les entendaient parler en langues et magnifier Dieu. Alors Pierre prit la parole : Quelqu'un peut-il refuser l'eau pour baptiser ceux-ci qui ont reçu l'Esprit saint aussi bien que nous ?

« Et il commanda de les baptiser au nom de Jésus-Christ. » (Act. chap. 10, 34.)

« Or les apôtres et les frères qui étaient dans la Judée apprirent que les nations païennes aussi avaient reçu la parole de Dieu. Et lorsque Pierre fut remonté à Jérusalem, ceux de la circoncision lui adressaient des reproches, disant : tu es entré chez les incirconcis et tu as mangé avec eux ! Mais Pierre se mit à leur exposer, d'une manière suivie, ce qui s'était passé... » (Act. 11, 1.) Pierre conclut son récit de la conversion de Corneille par ces mots :

« Quand je commençai à parler, l'Esprit saint descendit sur eux, tout comme sur nous au commencement. Et je me souvins de la parole du Seigneur, lorsqu'il disait : Jean a baptisé avec de l'eau ; mais vous, vous serez baptisés dans l'Esprit saint.

« Si donc Dieu leur a donné la même grâce qu'à nous, pour avoir cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je, moi, pour pouvoir m'opposer à Dieu ? » (Act. 11, 15.)

La communauté de Jérusalem est convaincue : « Ayant entendu cela, ils se calmèrent, et ils glorifièrent Dieu en disant : Dieu a donc donné aussi aux nations païennes la repentance pour accéder à la Vie. » (Act. 11, 18.)



LA FONDATION DE L'ÉGLISE D'ANTIOCHE

« Ceux donc qui avaient été dispersés par la persécution survenue à l'occasion d'Étienne passèrent jusqu'en Phénicie, en Chypre et à Antioche, n'annonçant la parole à personne, sauf aux Juifs seuls. Il y eut cependant quelques-uns d'entre

◀ « Et il leur arriva d'être ensemble une année entière dans la communauté et d'instruire une foule nombreuse. » (Act. 11).
(Ivoire, 6-7^e siècle, Louvre)

eux, hommes de Chypre et de Cyrène, qui, étant venus à Antioche, s'adressaient aussi aux Grecs, leur annonçant l'heureuse nouvelle du Seigneur Jésus. Et la main du Seigneur fut avec eux, et grand fut le nombre de ceux qui crurent et se tournèrent vers le Seigneur. » (Act. 11, 19.)

« Il faut souligner la portée de l'installation du christianisme à Antioche, la troisième ville d'Empire, la plus importante de tout l'Orient. Pour la première fois, le christianisme prenait pied dans l'une des métropoles du monde antique et établissait une Église en un lieu qui, par les liaisons qu'il avait avec toutes les parties du monde, était comme prédestiné à devenir un des foyers du rayonnement de la foi nouvelle. » (Goguel, op. cit. p. 207.)

Comme dans le cas de la mission en Samarie, l'Église de Jérusalem envoie aussitôt un frère à Antioche :

« Or, la nouvelle en vint aux oreilles de la communauté qui était à Jérusalem, et ils envoyèrent Barnabas jusqu'à Antioche. Lorsqu'il fut arrivé et qu'il eut vu la grâce de Dieu, il se réjouit ; et il les exhortait tous à demeurer par la disposition du cœur fidèles au Seigneur. Car c'était un homme de bien rempli de l'Esprit saint et de foi. Et une foule nombreuse se joignit au Seigneur.

« Et il se rendit à Tarse chercher Saul, et l'ayant trouvé, il l'amena à Antioche. Et il leur arriva d'être ensemble une année entière dans la communauté et d'instruire une foule nombreuse. Ce fut à Antioche d'abord que les disciples reçurent le nom de Chrétiens. » (Act. 11, 22.)

Les Actes nous disent encore que, lors de la famine qui eut lieu sous Claude en 44, ce sont Barnabas et Saul qui furent chargés de porter aux frères de Judée les secours recueillis à Antioche par une collecte.

« Barnabas et Saul, après s'être acquittés de leur service, s'en retournèrent de Jérusalem, ayant pris avec eux Jean, surnommé Marc. » (Act. 13, 25.)



Antioche sur l'Oronte



Séleucie

LE PREMIER VOYAGE MISSIONNAIRE

environ 45-49

« Il y avait dans l'Église d'Antioche des prophètes et des docteurs : Barnabas, Siméon appelé Niger, Lucius le Cyrénéen, Manahen, frère de lait d'Hérode le tétrarque, et Saul. Comme ils vaquaient au service du Seigneur et qu'ils jeûnaient, l'Esprit saint dit : Mettez-moi à part Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés.

« Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les congédièrent. » (Act. 13, 1.)

« Eux donc, envoyés par le saint Esprit, descendirent à Séleucie, d'où ils firent voile vers Chypre. Arrivés à Salamine, ils annoncèrent la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs. Ils avaient aussi Jean (Marc) comme auxiliaire.



« Ils firent voile vers Chypre... » (Act., 13).
(Rome, Musée du Capitole)



*Paphos, dans l'île de Chypre
Pilier, dit « de Saint-Paul », et église Saint-Paul.*

Ayant traversé toute l'île jusqu'à Paphos, ils trouvèrent un individu, magicien, faux prophète juif, nommé Barjésus, qui était auprès du proconsul Sergius Paulus. Celui-ci, ayant fait appeler Barnabas et Saul, cherchait à entendre la parole de Dieu. Mais Élymas, le magicien — car ainsi se traduit son nom, — leur faisait opposition... » (Act. 13, 4.)

« De Paphos, où ils s'embarquèrent, Paul et ses compagnons se rendirent à Pergé de Pamphylie. Mais Jean se sépara d'eux et s'en retourna à Jérusalem. Pour eux, poussant au delà de Pergé, ils arrivèrent à Antioche de Pisidie, et étant entrés dans la synagogue le jour du sabbat... » (Act. 13, 13 ss.)

« Mais les Juifs excitèrent les femmes adoratrices de rang élevé et les principaux de la ville ; ils poussèrent à la persécution contre Paul et Barnabas, et ils les chassèrent de leur territoire. Ceux-ci, ayant secoué contre eux la poussière de leurs pieds, allèrent à Iconium. Quant aux disciples, ils étaient remplis de joie et d'Esprit saint. » (Act. 13, 50.)

« A Iconium, il arriva que Paul et Barnabas entrèrent pareillement dans la synagogue des Juifs et y parlèrent de telle sorte qu'une grande multitude de Juifs et de Grecs crurent. Mais les Juifs qui n'avaient pas cru excitèrent



Iconium (Monts Saint-Philippe et Sainte-Thècle).

et indisposèrent les esprits des Gentils contre les frères. Ils firent néanmoins un assez long séjour, s'appuyant avec assurance sur le Seigneur, qui rendait témoignage à la parole de sa grâce par les signes et les prodiges qu'il leur donnait de faire. Or la population de la ville se divisa : les uns étaient pour les Juifs et les autres pour les apôtres. Mais comme il y eut un soulèvement des Gentils et des Juifs, avec leurs chefs, pour les outrager, et les lapider, (Paul et Barnabas) s'en étant aperçus se réfugièrent dans les villes de la Lyconie, Lystres et Derbé, et le pays d'alentour, et ils y annonçaient l'heureuse nouvelle. » (Act. 14, 1 ss.)

Route de Lystres



C'est à Lystres que Paul guérit un homme impotent des pieds : « A la vue de ce que Paul venait de faire, la foule éleva la voix, disant en layconien : « Les dieux sous une forme humaine sont descendus vers nous ». Et ils appelaient Barnabas Zeus, et Paul Hermès, parce que c'était lui qui portait la parole. Et le prêtre de Zeus « protecteur de la ville » amena devant les portes des taureaux avec des guirlandes, et il voulait, ainsi que la foule, offrir un sacrifice. Mais les apôtres Paul et Barnabas, l'ayant appris, déchirèrent leurs vêtements et se précipitèrent vers la foule, criant et disant : O hommes, pourquoi faites-vous cela ? Nous aussi, nous sommes des hommes de même nature que vous, qui vous annonçons l'heureuse nouvelle : quittez ces vanités et tournez-vous vers un Dieu vivant, lui qui a créé le ciel et la terre et la mer et tout ce qui est en eux... » (Act. 14, 11.)

« Or survinrent d'Antioche et d'Iconium des Juifs qui, ayant gagné la foule, lapidèrent Paul et le traînèrent hors de la ville, pensant qu'il était mort. Mais les disciples l'ayant entouré, il se releva et rentra dans la ville.

« Le lendemain, il partit pour Derbé avec Barnabas. Quand ils eurent annoncé l'Heureuse Nouvelle dans cette ville et fait un assez grand nombre de disciples, ils retournèrent à Lystres, à Iconium et Antioche, affermissant l'âme des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi : c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Après leur avoir établi des anciens dans chaque église par imposition des mains, après avoir prié et jeûné, ils les recommandèrent au Seigneur, en qui ils avaient cru. Traversant ensuite la Pisidie, ils vinrent en Pamphylie, et après avoir annoncé la parole à Pergé, ils descendirent à Attalie ; puis de là ils firent voile pour Antioche, d'où ils avaient été remis à la grâce de Dieu pour l'œuvre qu'ils venaient d'accomplir.

« Après leur arrivée, ils rassemblèrent la communauté et racontèrent tout ce que Dieu avait fait avec eux, et qu'il avait ouvert aux nations la porte de la foi.

« Et ils demeurèrent assez longtemps avec les disciples. » (Actes 14, 19.)



*Paul prêchant dans la synagogue
(Bible moralisée, 13^e siècle)*

L'ANNONCE DANS LA SYNAGOGUE

Comme nous venons de le voir, Paul, chaque fois qu'il arrive dans une ville, commence par aller dans la synagogue des Juifs, pour annoncer la parole du Seigneur. A chaque mission s'applique de nouveau la méthode qui a été vérifiée lors de la naissance de la première église : le salut vient des Juifs ; il est donc normal que ce soient eux qui entendent les premiers l'Heureuse Annonce de la Venue de Celui qui fait toutes choses nouvelles.

« Ils arrivèrent à Antioche de Pisidie. Ils entrèrent dans la synagogue le jour du sabbat et s'assirent. Après la lecture de la Loi et des prophètes, les chefs de la synagogue leur envoyèrent dire : frères, s'il y a en vous quelque parole d'interprétation pour le peuple, parlez.

« Paul se leva, fit signe de la main, et dit : Hommes d'Israël, et vous les craignant Dieu, écoutez. Le Dieu de ce peuple Israël a choisi nos pères, il a fait grandir le peuple en exil

sur la terre d'Égypte. Puis « à bras étendu » il les fit sortir d'Égypte, et, durant quarante ans environ, il les a nourris dans le désert (cf. Deut. 1, 31). Après avoir exterminé sept nations dans le pays de Chanaan, il les mit en possession de leur terre (Deut. 7, 1) — quatre cent cinquante ans environ. Ensuite, il leur donna des juges, jusqu'au prophète Samuel. C'est alors qu'ils demandèrent un roi, et Dieu leur donna Saül, fils de Kis, de la tribu de Benjamin — quarante ans. Puis il l'écarta, et leur suscita David comme roi, à qui il a rendu ce témoignage : « J'ai trouvé David, fils de Jessé, un homme selon mon cœur, qui accomplira toutes mes volontés. » (I Sam. 13, 14 ; Ps. 89, 21 ; Is. 44, 28.)

« C'est de celui-ci, de sa descendance, que Dieu, selon sa promesse, a suscité à Israël un sauveur : Jésus. Jean avait proclamé auparavant, avant sa venue, un baptême de conversion pour tout le peuple d'Israël. Au moment d'achever sa course, Jean disait : Ce que vous pensez que je suis, je ne le suis pas ; mais voici qu'il vient après moi Celui dont je ne suis pas digne de délier la sandale.

« Frères, enfants de la race d'Abraham et ceux qui parmi vous craignent Dieu, c'est à nous que la parole de ce salut a été envoyée. Ceux qui habitaient à Jérusalem et leurs chefs n'ont pas reconnu Celui-ci, ils ont accompli les paroles des prophètes qui se lisent chaque sabbat, ils l'ont condamné. Sans trouver aucun motif de mort, ils ont demandé à Pilate de le faire exécuter. Lorsqu'ils eurent accompli tout ce qui était écrit à son sujet, ils l'ont descendu du gibet, et l'ont mis au tombeau.

« Mais Dieu l'a ressuscité des morts. Il est apparu pendant de nombreux jours à ceux qui étaient montés avec lui de Galilée à Jérusalem, ceux-là mêmes qui sont maintenant ses témoins auprès du peuple.

« Et nous, nous vous l'annonçons, l'heureuse Annonce : la promesse faite à nos pères, Dieu l'a accomplie pour nous, leurs enfants : il a ressuscité Jésus, comme il est écrit au psaume deuxième, « tu es mon fils, moi-même aujourd'hui je t'ai engendré ». Que Dieu l'ait ressuscité des morts et qu'il ne doive plus retourner à la décomposition, c'est bien ce qu'il avait déclaré : « je vous donnerai les choses saintes de David, celles qui sont vraies » (Is. 55, 3). Ailleurs encore il dit : « tu ne livreras pas ton saint pour qu'il voie la corruption » (Ps. 16, 10, Act. 13, 14 sq).

« Le sabbat suivant, presque toute la ville s'assembla

pour entendre la parole de Dieu. En voyant les foules, les Juifs furent remplis de jalousie, et ils contredisaient à ce qui était dit par Paul en blasphémant.

« Paul et Barnabas proclamèrent alors hardiment : c'est à vous qu'il fallait d'abord dire la parole de Dieu. Mais puisque vous la repoussez et que vous ne vous jugez pas dignes vous-mêmes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations. » Car c'est ainsi que nous l'a ordonné le Seigneur : « Je t'ai établi pour être la lumière des nations, afin que tu portes le salut jusqu'aux extrémités de la terre. » (Is. 49, 6, Actes, 13, 44.)

A Iconium « ils entrèrent de même dans la synagogue des Juifs et ils parlèrent de telle façon qu'une grande foule de Juifs et de Grecs crurent. » (Act. 14, 1.) « Ils vinrent à Thessalonique, où était une synagogue des Juifs. Selon sa coutume, Paul entra chez eux et, pendant trois sabbats, il discuta avec eux en partant des Écritures, montrant et établissant que le Christ devait souffrir et ressusciter d'entre les morts et que « c'est lui le Christ, Jésus que je vous annonce. » (Act. 17, 1.) A Bérée « ils se rendirent à la synagogue des Juifs... Les Juifs accueillirent la parole avec grand empressement. Chaque jour ils examinaient les Écritures, pour voir s'il en était bien ainsi. » (Act. 17, 10 sq.)

A Corinthe : « Chaque sabbat il discutait à la synagogue, et il s'efforçait de persuader Juifs et Grecs. Quand Silas et Timothée furent arrivés de Macédoine, Paul se consacra tout entier à la parole, attestant aux Juifs que Jésus est le Christ. Mais devant leur opposition et leurs blasphèmes, il secoua ses vêtements et leur dit : que votre sang soit sur votre tête ! Quant à moi, je suis pur (de votre sang). A partir de maintenant, c'est vers les nations que j'irai. » (Act. 18, 4.) A Éphèse « il se rendit à la synagogue et s'y entretint avec les Juifs » (Act. 18, 19). A Rome enfin, Paul convoqua les notables juifs ; ils vinrent en grand nombre le trouver en son logis. Paul « rendit témoignage du royaume de Dieu, et il cherchait à les persuader au sujet de Jésus en partant de la *Torah* de Moïse et des prophètes, depuis le matin jusqu'au soir. Les uns furent convaincus par ce qu'il disait, les autres ne crurent pas. Sans être d'accord les uns avec les autres, ils se séparèrent. » Paul leur dit : « Sachez-le donc : c'est aux nations qu'a été envoyé ce salut de Dieu. Elles, elles écouteront. » (Act. 28, 24 sq.)



« Le royaume de Dieu est semblable à un grain de sénevé...
Il pousse et devient un arbre et les oiseaux du ciel
habitent dans ses branches. » (Luc, 13).
(Manuscrit grec, 11^e siècle)

ISRAEL ET LES NATIONS

Le plan, l'économie du salut de Dieu, ce fut de se constituer d'abord un peuple, un peuple de saints, comme prémices de la sanctification de l'humanité tout entière, comme levain destiné à transformer toute la pâte humaine, un peuple capable de porter la connaissance de Dieu. « Dieu s'est fait connaître en Juda. » « *Quel est donc l'avantage du Juif, et quelle est l'utilité de la circoncision ? Grands de toute façon, d'abord parce que l'enseignement de Dieu leur a été confié.* » (Rom. 3, 1.)

C'est à partir de ce peuple concret, particulier, que la sur-naturalisation doit s'étendre à l'humanité tout entière.

La connaissance de Dieu ne pouvait pas être imposée du dehors à n'importe quel moment de l'histoire humaine, en n'importe quel peuple, sur une humanité qui ne fût pas prête à le recevoir. La connaissance de Dieu qui est le salut a dû naître dans l'humanité, c'est-à-dire apparaître en un temps et en un lieu déterminés pour se répandre ensuite à l'humanité tout entière. Mais pour naître, il a fallu que cette connaissance de Dieu trouvât un terrain qui lui fût pré-adapté. Il a fallu préparer l'humanité, en une part d'elle-même, à cette émergence, à cette révélation, Dieu se fait connaître à un peuple particulier en transformant, en sanctifiant ce peuple pour qu'il devienne capable de porter cette connaissance. Cette part de l'humanité, en qui le salut est né, c'est Israël.

Comme toute création, comme toute naissance, la genèse du peuple de Dieu s'est commencée à partir d'une cellule germinale. Ce germe du salut pour l'humanité, c'est le peuple juif. « A quoi le royaume de Dieu est-il semblable, et à quoi le comparerai-je ? Il est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris et jeté dans son jardin ; il pousse et devient un arbre, et les oiseaux du ciel habitent dans ses branches. » (Luc 13, 18.) Le grain de sénevé est « la plus petite de toutes les graines, mais quand il a poussé, il est plus grand que les légumes et devient un arbre ». (Mat. 13, 31.)

Les prophètes appellent *Germe* le *meschiah* (Zach. 3, 8) : « mon serviteur Germe » ; 6, 12 : « Voici un homme dont le nom est Germe ; il germera en son lieu et bâtira le temple de Yahweh. » (Cf. Jér. 23, 5 ; 23, 15 ; Is. 4, 2.)

Le peuple de Dieu, qui est la maison vivante du Christ, participe à cette nature germinale du Christ en qui tout a été créé, en qui tout continue d'être créé, jusqu'à l'achèvement.

LA LOI

En se constituant un peuple, en qui il commençait de se faire connaître, en entreprenant de transformer, de surnaturaliser l'humanité à partir d'un peuple particulier choisi pour cette fin, Dieu établissait une dialectique entre ce peuple germe et le reste des nations.

La loi a été la matrice nécessaire pour la constitution du peuple de Dieu. Dans la corruption du paganisme, la genèse d'un peuple de saints n'était pas possible sans cette juridiction qui oblige et qui régénère l'action et la pensée. La Loi mosaïque a été régénératrice.

On peut distinguer dans la Loi mosaïque deux parts.

Une part représente l'exigence permanente de sainteté pour tout homme, en tout temps. Ne pas se prostituer aux idoles fabriquées par ses mains ou sa pensée, ne pas sacrifier ses enfants aux Baals, aux Moloch, ou à la Raison d'État, ne pas tuer, ne pas tromper, etc..., ce sont là des exigences élémentaires sans l'observance desquelles aucune sainteté n'est possible.

Ces exigences formulées par la Loi mosaïque se trouvent inscrites dans toute conscience humaine :

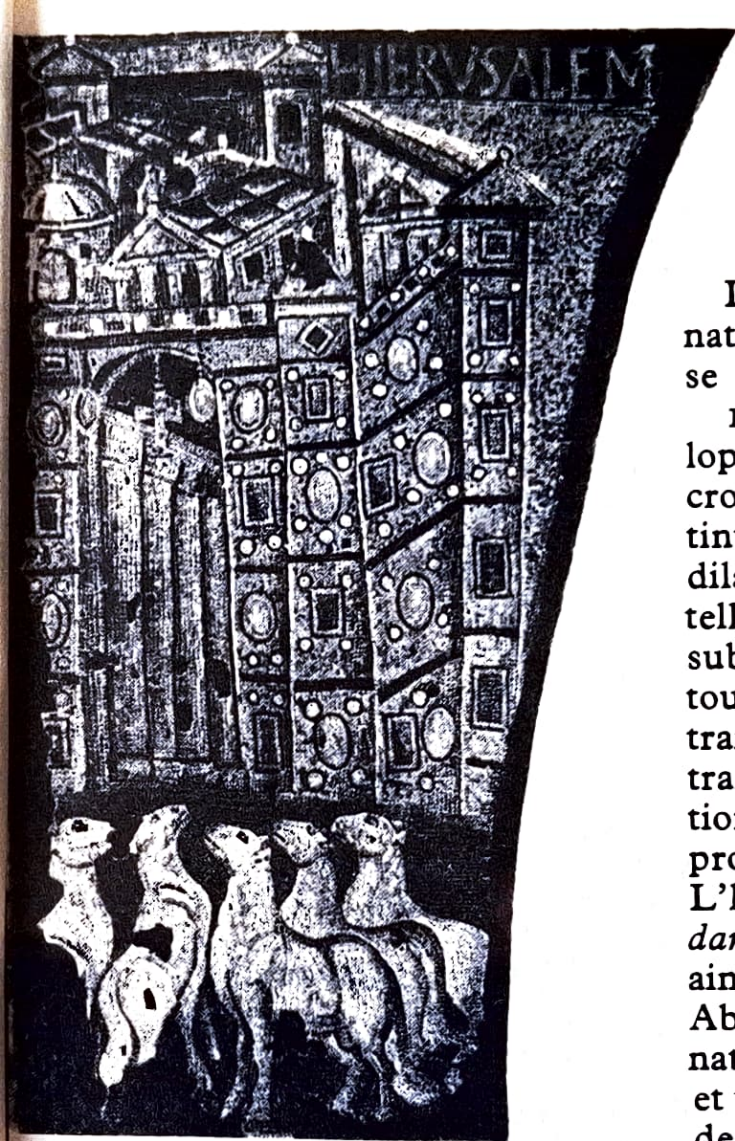
« Tribulation et angoisse sur toute âme d'homme qui fait le mal, le Juif d'abord et puis le Grec. Gloire, honneur et paix à tout homme qui fait le bien, le Juif d'abord et puis le Grec. Car Dieu ne juge pas sur l'apparence. Ceux qui ont péché sans la Loi, ils mourront sans la Loi. Et ceux qui ont péché dans la Loi, ils seront jugés par la Loi. Car ce ne sont pas ceux qui écoutent la Loi qui sont justes devant Dieu, mais ceux qui accomplissent la Loi qui seront justifiés. Lorsque les nations qui n'ont pas par nature la Loi font ce qui est conforme à la Loi, ceux-là, qui n'ont pas la Loi, sont pour eux-mêmes une Loi : ils manifestent que l'œuvre de la Loi est inscrite dans leurs cœurs, leur conscience leur rend témoignage et alternativement leurs pensées les accusent ou les défendent. » (Rom. 2, 12.)

Mais il y a dans la Loi mosaïque une autre part, qui n'a plus cette portée universelle dans le temps et dans l'espace, c'est la part constituée par l'ensemble des préceptes, des rites et des observances qui ont eu une fonction et un rôle de la plus grande utilité à une certaine époque, pour Israël, quand le peuple de Dieu était placé dans certaines conditions, dans un certain voisinage par rapport au paganisme ambiant, mais qui, à l'heure actuelle, ne correspondent plus à des problèmes éthiques ou théologiques réels.

La Loi mosaïque doit donc subir certains *développements*, pour rester authentique, pour rester la Loi de Dieu. Ces développements n'altèrent pas le contenu essentiel de la Loi, mais bien au contraire en sauvent la substance divine, en transposant et en adaptant l'exigence divine de la Loi selon les circonstances et les temps.

Il en résulte que, corrélativement, certains préceptes de la Loi sont devenus aujourd'hui *caducs*.

Cette exigence d'un *développement* a d'ailleurs été ressentie par le Judaïsme lui-même puisque la *Halaka* n'est rien d'autre que l'interprétation, en fonction des temps nouveaux et des circonstances nouvelles de la Loi écrite. Mais ce développement de la Loi, dans le Judaïsme, a été une *augmentation* constante de la *Torah*, sans laisser tomber les feuilles caduques de l'arbre.



LE SCHISME

L'expansion du salut aux nations pouvait, en principe, se faire de deux manières.

1) Ou bien par un développement naturel, par une croissance, une évolution continue et spontanée, par une dilatation du Peuple de Dieu telle qu'Israël opérât la transsubstantiation de l'humanité tout entière, comme le levain transforme toute la pâte ; transformation, surnaturalisation, sanctification lente et progressive, mais continue. L'humanité tout entière, l'*adam* total devenant Israël, ainsi qu'il a été promis à Abraham : « En toi toutes les nations de la terre seront bénies, et tu deviendras une multitude de nations. »

Cette dilatation d'Israël qui finisse par faire coïncider le Peuple de Dieu avec toute l'humanité impliquait, disions-nous, un développement : non seulement une croissance en sainteté et en nombre, mais aussi la reconnaissance de la caducité d'une partie de la Loi. Non seulement un renouvellement, mais aussi la prise de conscience, corrélative, de ce qui était vieilli. En effet, la Loi mosaïque, qui a été la haie protectrice permettant la genèse d'Israël, a été aussi un *mur de séparation* entre Israël et les nations. Le rôle de la Loi a en fait été ambivalent : la Loi a eu un office de protection pour Israël, elle a préservé Israël de la corruption du paganisme ambiant, elle a permis la constitution d'un « peuple de saints ». Mais elle a aussi été une source d'opposition, un empêchement pour l'extension du salut de Dieu aux nations, une carapace qui a risqué d'étouffer le Peuple de Dieu, en l'empêchant d'accomplir sa vocation, qui est l'universalité.

Tel est le drame du peuple de Dieu au moment où Paul entreprend sa mission.

2) Ou bien d'une manière violente, par un éclatement du Peuple de Dieu, qui laissât passer aux nations la substance de la connaissance de Dieu, et qui permît aux nations d'entrer dans la communauté de ce peuple de Dieu ; — par un déchirement et un schisme : au lieu qu'Israël s'ouvrît à cette universalité qui fait partie de son essence et de sa vocation, en abaissant la haie des observances rituelles, Israël refuse ce développement exigé par Dieu. Israël est désormais divisé en deux : d'une part l'Israël « selon la chair », qui est la descendance d'Abraham ; et d'autre part l'Israël qui s'est ouvert à toutes les nations, qui a assumé sa vocation d'Église universelle, et qui revendique aussi Abraham pour Père, selon la promesse.

En fait, c'est la deuxième solution, le déchirement, qui s'est réalisée.

Newmann, dans son *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, a analysé comment le schisme se produit quand l'homme refuse de suivre un développement voulu par Dieu. « Une des causes de corruption en religion consiste dans le refus de suivre l'évolution de la doctrine et dans un désir obstiné de s'en tenir aux notions du passé. »

Il en est de même pour ce premier schisme qui a divisé en deux le Peuple de Dieu :

« Pour l'Église... consciente de sa continuité historique et spirituelle avec l'Israël fidèle de la première alliance, l'Israël séparé d'elle ne fera à aucun moment figure de peuple étranger, mais apparaîtra comme une *branche séparée* du peuple de Dieu, dont l'immobilité par rapport à l'œuvre divine qui accomplit un pas décisif en avant, équivaut à un *schisme*. » (Paul Démann, *Israël et l'unité de l'Église*. Cahiers Sioniens 1953, n° 1.)

C'est par fidélité à la Loi qu'Israël refuse de suivre ce développement que constitue le Christianisme, qui est la plénitude de la Loi. Ainsi le Christianisme apparaît comme une infidélité aux yeux du Judaïsme parce que les chrétiens considèrent comme caducs certains commandements de la Loi, et le Judaïsme apparaît comme une infidélité aux yeux de l'Église parce qu'il est une fixation à un stade révolu de l'œuvre de Dieu.

« Je dis la vérité dans le Christ, je ne mens pas, ma conscience me rend témoignage dans l'Esprit saint que j'ai une grande tristesse et une douleur incessante au cœur. Car je souhaiterais être moi-même anathème, séparé du Christ, pour mes frères, mes

parents selon la chair, eux qui sont Israélites, à qui appartiennent l'adoption, la gloire, les alliances, la législation, le culte et les promesses, à qui appartiennent les patriarches, et de qui est issu selon la chair le Christ, qui est au-dessus de tout, Dieu béni pour les siècles. Amen.

Non pas que la parole de Dieu ait failli. Car tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas Israël. Ce n'est pas parce qu'ils sont de la postérité d'Abraham qu'ils en sont les enfants. » (Rom. 9.)

Saint Paul introduit ici une dialectique que nous retrouverons plus loin à propos de la circoncision : Israël se définit par sa fidélité à une vocation divine. Il y a donc un faux Israël, qui n'est Israël que selon les apparences, et un « vrai Israël », « l'Israël selon l'esprit », « l'Israël de Dieu ». On peut donc, « selon la chair » faire partie d'Israël, sans être en réalité participant de l'Israël de Dieu, qui se définit par sa vérité, sa fidélité à Dieu.

« Frères, le désir de mon cœur et ma prière vont à Dieu pour eux, pour leur salut. Car je leur rends ce témoignage qu'ils ont le zèle pour Dieu, mais sans avoir atteint la connaissance. Ils méconnaissent la justice de Dieu, et ils cherchent à établir leur propre justice, ils ne sont pas soumis à la justice de Dieu. Car la fin (et le but) de la Loi, c'est le Christ pour la justice de tout homme qui croit. » (Rom. 10, 1 sq.)

« Je dis donc : Dieu aurait-il rejeté son peuple ? (Ps. 94, 14.) Non certes ! Car moi aussi je suis Israélite, de la semence d'Abraham, de la tribu de Benjamin. Dieu n'a pas rejeté son peuple qu'il a connu d'avance. Ignorez-vous ce que dit l'Écriture à propos d'Élie, quand il se plaint à Dieu d'Israël ? « Seigneur, ils ont tué tes prophètes, ils ont rasé tes autels, et je suis resté moi seul, et ils en veulent à ma vie. » (I Rois, 19, 10.) Que lui répond la parole divine ? « Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. » (ibid, 19, 18.) C'est de la même façon que maintenant aussi il s'est trouvé un reste par élection de grâce...

« Par leur chute, le salut a été porté aux nations...

« Si leur chute a été la richesse du monde et leur déficience la richesse des nations, combien plus leur plénitude ! Je vous le dis à vous, nés païens : en tant que je suis apôtre des nations païennes, je fais honneur à mon ministère, dans l'espoir que peut-être je provoquerai la jalousie de ceux de ma race, et que j'en sauverai quelques-uns. Car si leur rejet a été la réconciliation du monde,

8

que sera leur réintégration sinon la vie d'entre les morts ? Si les prémices sont saintes, la masse de la pâte l'est aussi ; et si la racine est sainte, les branches aussi. Si quelques-unes des branches ont été retranchées, et si toi, olivier sauvage, tu as été greffé parmi elles, et si tu deviens co-participant de la racine, de la graisse de l'olivier, ne te glorifie pas aux dépens des branches. Si tu te glorifies, (rappelle-toi que) ce n'est pas toi qui portes la racine, mais c'est la racine qui te porte. Tu diras : des branches ont été retranchées afin que moi je sois greffé. Fort bien. C'est à cause de leur incrédulité qu'elles ont été retranchées, et toi c'est par la foi que tu tiens. Ne te laisse pas emporter par l'orgueil, mais crains, car si Dieu n'a pas épargné celles qui étaient par nature les branches, il ne t'épargnera pas non plus. Considère la bonté et la sévérité de Dieu. A l'égard de ceux qui sont tombés, la sévérité, à ton égard la bonté de Dieu, si tu demeures dans la bonté, autrement tu seras retranché, toi aussi. Et eux, s'ils ne demeurent pas dans l'incrédulité, ils seront greffés. Car Dieu est puissant pour les greffer de nouveau. Car si toi tu as été coupé de l'olivier sauvage auquel tu appartenais par nature, et si tu as été greffé, contrairement à la nature, sur un bon olivier, combien plus eux, conformément à la nature, seront-ils greffés sur leur propre olivier !

Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère : l'endurcissement a atteint en partie Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée, et ainsi tout Israël sera sauvé, comme il est écrit. « Le libérateur viendra de Sion, et il ôtera les impiétés de Jacob. Et voici quelle sera mon alliance avec eux : j'enlèverai leurs péchés. » (Is., 59, 20 ; 27, 9.)

↑ « Ennemis, par rapport à l'Heureuse Annonce, à cause de vous, mais par rapport au choix de Dieu, ils sont aimés, à cause de leurs pères. Car ils sont sans mutation les dons et l'appel de Dieu. » (Rom. chap. 11.)

Dans cette page, saint Paul part d'une expérience qu'il a vécue : Israël, dans son ensemble, n'a pas accueilli la parole de Dieu qui lui était adressée, et c'est après ce refus que Paul s'est tourné vers les païens pour leur annoncer l'Évangile. Seule une minorité de Juifs a cru à l'Annonce. Au contraire les païens sont entrés en grand nombre dans l'Église. Ce sont les païens qui ont été les bénéficiaires de ce refus de la synagogue.

Mais, plus qu'une expérience contingente, il y a, dans ce refus d'Israël qui a permis l'entrée des païens, une nécessité

de raison. Si Israël avait accueilli le Christ sans accepter d'abaisser la haie des observances et des préceptes rituels de la Loi, nous aurions eu, au lieu de l'Église universelle, une Église judéo-chrétienne, qui n'aurait pas laissé les nations païennes entrer dans le Peuple de Dieu. Jamais en effet les nations païennes n'auraient accepté le joug de la Loi.

Il y avait donc là une question vitale pour l'Église. Ce fut une véritable crise, une révolution, et comme une naissance.

C'est Paul qui a été le maître accoucheur de l'Église naissante, c'est lui qui a coupé le cordon ombilical qui retenait l'Église au Judaïsme.

Au lieu de se faire d'une manière continue, la croissance du Peuple de Dieu s'est faite d'une manière dialectique, par le refus d'Israël et l'entrée des nations. Mais ce schisme dans le peuple de Dieu n'est pas définitif. Quand les nations seront toutes entrées dans le sein du peuple de la promesse, alors « tout Israël sera sauvé ».





Jérusalem

LA CONFÉRENCE DE JÉRUSALEM

(49 ou 50)

Paul a été le théoricien de cette dialectique. La mission avait commencé de s'effectuer avant lui. L'Église, spontanément, par ses premiers missionnaires, avait abaissé la haie des observances. Mais c'est Paul qui a donné la justification théorique de ce processus. Il a été amené, pour permettre la naissance et la libération de l'Église, à lutter à la fois contre le Judaïsme et contre les judéo-chrétiens.

Nous avons, au sujet des difficultés avec ces derniers, des renseignements dans plusieurs lettres de Paul, et dans le livre des Actes.

« Certains, descendus de la Judée, enseignaient aux frères : si vous n'êtes pas circoncis selon la coutume de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés.

« Il en résulta un conflit et une discussion qui ne fut pas petite entre eux, et Paul et Barnabas. On décida que Paul et Barnabas, et quelques autres des leurs, monteraient à Jérusalem vers les apôtres et les anciens pour cette question. Eux donc, après avoir été accompagnés par la communauté, allaient à travers la Phénicie et la Samarie, racontant la conversion des nations païennes, et causaient une grande joie à tous les frères.

« Arrivés à Jérusalem, ils furent reçus par la communauté, les apôtres et les anciens, et ils rapportèrent tout ce que Dieu avait fait avec eux. Mais se levèrent quelques-uns de ceux de la secte des Pharisiens qui avaient cru, disant qu'il fallait circoncire (les païens) et leur enjoindre d'observer la Loi de Moïse.

« Les apôtres et les anciens s'assemblèrent pour examiner cette affaire. A la suite d'une longue discussion, Pierre se leva et leur dit : Frères, vous savez que Dieu, il y a longtemps déjà, a fait son choix parmi vous, afin que, par ma bouche, les nations païennes entendent la parole de l'heureuse Annonce et qu'elles aient la foi. Et Dieu qui connaît les cœurs a témoigné en leur faveur, en leur donnant l'Esprit saint tout comme à nous ; et il n'a fait aucune différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Pourquoi donc provoquez-vous Dieu maintenant, en imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? Mais c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous croyons être sauvés, de la même manière qu'eux.

« Toute l'assemblée se tut ; et l'on écoutait Barnabas et Paul, qui racontaient tous les signes et les prodiges que Dieu avait faits par eux chez les nations païennes... » (Act. 15, 1.)

« Alors il parut bon aux apôtres et aux anciens, ainsi qu'à toute la communauté, de choisir quelques-uns d'entre eux pour les envoyer à Antioche avec Paul et Barnabas : Judas, celui qui est appelé Barsabbas, et Silas, hommes de premier rang parmi les frères, qui écrivirent par leur entremise :

« Les apôtres et les anciens frères, aux frères d'entre les nations qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut ! Puisque nous avons appris que quelques-uns des nôtres étaient venus, sans aucun mandat de notre part, vous troubler par des discours, bouleversant vos âmes, il nous a paru bon,

après nous être mis en accord unanime, de choisir des hommes et de vous les envoyer avec nos bien-aimés Barnabas et Paul, hommes qui ont exposé leur vie pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous avons donc député Judas et Silas, qui vous rapporteront de vive voix les mêmes choses. Il a paru bon au saint Esprit et à nous de ne vous imposer aucun autre fardeau que ces choses nécessaires : vous abstenir des viandes offertes aux idoles, du sang, des viandes étouffées et de la fornication. En vous gardant de ces choses, vous ferez bien. Portez-vous bien. »

« Eux donc, congé leur ayant été donné, descendirent à Antioche et rassemblèrent la masse (des disciples), auxquels ils remirent la lettre. On en fit lecture et on se réjouit de la consolation (qu'elle apportait). Judas et Silas, qui étaient aussi prophètes, encouragèrent les frères par de nombreux discours et les affermirent. Après un séjour de quelque temps, ils prirent congé des frères avec la salutation de paix de la part des frères pour ceux qui les avaient envoyés.

« Quant à Paul et Barnabas, ils demeuraient à Antioche, enseignant et annonçant avec plusieurs autres la parole du Seigneur. » (Act. 15.)

Sur ce voyage de Paul à Jérusalem, nous sommes renseignés d'autre part par un passage de la lettre de Paul aux Galates, qui se rapporte probablement à la conférence de Jérusalem, et qui nous apprend par ailleurs un incident survenu entre Paul et Pierre après cette conférence solennelle de l'Église de Jérusalem.

« Ensuite, après quatorze années, je montai de nouveau à Jérusalem, avec Barnabas ; j'avais pris aussi Tite avec moi. J'y montai à la suite d'une révélation. Et je leur exposai l'Évangile que j'annonce parmi les païens, en prenant à part les notables, pour savoir si je ne courais pas ou si je n'avais pas couru en vain. Mais Tite lui-même, qui était avec moi, ne fut pas contraint, bien qu'il fût grec, de se faire circoncire. La question se posait à cause des faux frères intrus qui s'étaient glissés pour épier la liberté que nous avons dans le Christ Jésus, avec l'intention de nous réduire en servitude. Mais nous ne leur avons fait, fût-ce un instant, aucune concession, afin que la vérité de l'heureuse Annonce fût maintenue pour vous. Quant à ceux qu'on tenait pour les notables — ce qu'ils pouvaient bien être m'est indifférent, Dieu ne fait pas acception de personne —, les

notables ne m'ont rien imposé. Mais, bien au contraire, voyant que l'Annonce aux incirconcis m'avait été confiée, comme à Pierre celle aux circoncis — Celui qui a opéré en Pierre pour qu'il devînt l'apôtre des circoncis a opéré aussi en moi, pour les nations païennes — et reconnaissant la grâce qui m'avait été donnée, Jacques, Céphas et Jean, qui passent pour les « colonnes », nous donnèrent la main droite, à moi et à Barnabas, en signe d'union : nous serions pour les païens et eux pour les circoncis. Nous devons seulement nous souvenir des pauvres, et cela, j'ai eu à cœur de le faire.

Mais quand Céphas vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il se trouvait avoir tort. En effet, avant l'arrivée de certains qui venaient d'auprès de Jacques, il prenait ses repas avec les païens, mais quand ces gens arrivèrent, il se déroba et se tint à l'écart, par peur des circoncis. Les autres Juifs l'imitèrent dans sa dissimulation en sorte que Barnabas se laissa entraîner avec eux à dissimuler.

Quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Évangile, je dis à Céphas, devant tout le monde : si toi, qui es juif, tu vis en païen et non en juif, comment peux-tu contraindre les païens à judaïser ? » (Gal. 2.)





*L'Église de la Circoncision et l'Église des Gentils
(Sainte-Sabine, 5^e siècle)*

LA CIRCONCISION

La circoncision a été historiquement le signe de l'appartenance au peuple de Dieu. Ce signe sensible de l'Alliance est désormais superflu. Mais la réalité signifiée demeure. Le signe sensible non seulement est devenu inutile, mais il est devenu un obstacle qui empêche les nations d'entrer dans le peuple de Dieu, il est devenu un obstacle pour la plénitude du peuple de Dieu. La circoncision qui a eu une fonction nécessaire et positive lors de la formation du peuple de Dieu se révèle maintenant un élément négatif qui s'oppose à l'accomplissement du dessein de Dieu.

La circoncision est maintenue, mais intériorisée. La substance de la circoncision, l'appartenance en esprit au Seigneur, est maintenue, mais non le signe sensible, dans la chair, de cette alliance avec Dieu. « *La circoncision n'est rien, l'incirconcision n'est rien, ce qui compte, c'est l'observation des commandements de Dieu.* » (I Cor., 7, 19.) « *Dans le Christ Jésus, ni la circoncision ne sert à rien, ni l'incirconcision, mais la foi qui opère par l'amour.* » (Gal. 5, 6.) « *La circoncision n'est rien, ni l'incirconcision, ce qui compte, c'est d'être une créature nouvelle.* » (Gal. 6, 15.)

C'est ce qui permet à Paul de dire, qu'Israël, c'est l'Église, « *l'Israël de Dieu* » (Gal. 6, 16). Non pas que l'Israël antérieur ne soit pas aussi l'Israël de Dieu. Mais parce que l'Église, en fait, est déjà commencée depuis Abraham, et l'Israël fidèle des saints et des prophètes de l'Ancienne Alliance, c'est déjà l'Église. Le peuple de Dieu est un depuis Abraham le Père des croyants, mais une part est infidèle, que ce soit dans l'Israël hébreu, ou dans l'Église aujourd'hui. Il y a dans l'Israël nation comme dans l'Église aujourd'hui « ceux qui se disent eux-mêmes juifs, et ne le sont pas, mais ils mentent » (Apoc. 3, 9 ; 2, 9). Il existe un pseudo-Israël, et des pseudo-juifs, comme aujourd'hui des pseudo-chrétiens, qui observent les rites extérieurs, mais sont infidèles à l'esprit et à la vérité.

Paul distingue « *l'Israël de Dieu* » de « *l'Israël selon la chair* » (I Cor. 10, 18), la circoncision dans la chair de la circoncision en esprit. De telle sorte qu'il peut affirmer que c'est par la foi dans le Christ que se réalise l'authentique circoncision :

« *La circoncision est utile si tu pratiques la Loi. Mais si tu transgresses la Loi, ta circoncision est devenue incirconcision. Si l'incirconcis garde les préceptes de la Loi, son incirconcision ne sera-t-elle pas comptée comme circoncision? Et ceux qui par nature sont incirconcis mais qui accomplissent la Loi, te jugent, toi qui es transgresseur de la Loi par la lettre et la circoncision. Car ce n'est pas celui qui l'est extérieurement qui est Juif, ni la circoncision visible dans la chair, mais celui qui l'est intérieurement, celui-là est Juif, et la circoncision du cœur, en esprit, non en la lettre, et dont la gloire ne vient pas des hommes mais de Dieu.* » (Rom. 2, 25). Paul reprend ici en la continuant la pensée exprimée dans le Lévitique, 26, 41, et le Deutéronome, 10, 16 : « circoncisez votre cœur et ne raidissez plus votre cou » ; 30, 6 : « Yahweh ton Dieu circon-

cira ton cœur et le cœur de ta postérité, pour que tu aimes Yahweh ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, afin que tu vives » ; Jérémie, 4, 4 : « Circoncisez-vous pour Yahweh, et enlevez le prépuce de votre cœur ».

La révolution paulinienne — réalisée en fait, répétons-le, avant saint Paul par l'extension spontanée de l'Église, mais justifiée théoriquement par Paul (ainsi souvent les théoriciens de la révolution ne font qu'exprimer le mouvement profond venu de la masse) — c'est, face au Judaïsme et aux judéo-chrétiens, d'avoir affirmé que la « lettre » de la circoncision, la circoncision dans la chair, n'était plus nécessaire pour appartenir au Peuple de Dieu. C'est là, par rapport à la Loi mosaïque, un développement qui se justifie parce que les « temps » ne sont plus les mêmes : le Christ, qui est la Plénitude, est venu.

Dans le Christ « *vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite de main d'homme* » (Col. 2, 11).

« *Car c'est nous qui sommes les circoncis, nous qui rendons à Dieu un culte en esprit, qui nous glorifions dans le Christ Jésus, sans placer notre confiance en la chair. Si quelqu'un d'autre croit pouvoir placer sa confiance en la chair, moi encore plus : circoncis dès le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux ; quant à la Loi, Pharisien ; quant au zèle, persécuteur de l'Église ; quant à la justice qui peut se trouver dans la Loi, devenu irréprochable. Mais tout cela qui m'était un gain, tout cela, je l'ai tenu, à cause du Christ, pour perte. Bien plus, je tiens tout pour perte à cause de la suréminence de la connaissance du Christ mon Seigneur, par qui j'ai tout mis au compte des pertes, et je considère tout comme de la crotte afin de gagner le Christ, et d'être trouvé en lui, n'ayant plus ma justice, à moi, celle qui vient de la Loi, mais la justice par la foi au Christ, celle qui vient de Dieu, qui s'appuie sur la foi : le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection et la participation à ses souffrances, lui devenir conforme dans sa mort, afin de parvenir à la résurrection d'entre les morts.* » (Phil. 3, 3 sq.)



« La justice de Dieu est manifestée,
la Loi et les Prophètes lui rendent témoignage. » (Rom. 3).
(La Charité-sur-Loire)

LA JUSTICE PAR LA FOI



La *justice*, dans l'Ancien Testament (*tsedaka*) comme chez saint Paul (*dikaiôsunê*) n'a pas la signification seulement juridique et morale que nous attribuons aujourd'hui à ce terme. La *justice*, dans la Bible, a avant tout une signification métaphysique, plus précisément théologique. La *justice*, selon la Bible, c'est la transformation totale de l'homme par laquelle celui-ci devient semblable à Dieu et digne de participer à la vie de Dieu. La justice devant Dieu, c'est dans la Bible ce que nous appellerions aujourd'hui la sainteté ; la conformité au vouloir et à l'être même de Dieu : « soyez saints, car je suis saint, dit le Seigneur ».

La justice n'est donc pas une légalité extérieure, imputée par la conformité à la Loi ou par la décision de Dieu. Elle est un caractère de l'être de l'homme, et implique un renouvellement total de l'homme.

Cette transformation intégrale de l'homme par laquelle il peut être appelé « juste » est l'œuvre de Dieu, de l'Esprit de Dieu. L'homme ne peut se suffire pour atteindre à la sainteté, puisque celle-ci est une relation d'amitié avec le Seigneur, une relation existentielle où le Seigneur donne ce renouvellement du cœur qui est la justice. « C'est de Dieu que vient le don. »

La justice ne peut donc être atteinte par aucune pratique : elle est vie, et Dieu seul peut donner cette vie surnaturelle qu'est la sainteté.

Si la pratique de la Loi mosaïque était nécessaire pour constituer ce peuple de saints qu'est l'Israël de Dieu, si l'accomplissement de la Loi était une condition nécessaire pour appartenir au Peuple de Dieu, elle n'était cependant pas suffisante. Dieu seul peut transformer l'être qu'il a créé et le rendre semblable à lui, c'est-à-dire le rendre saint, « juste », *tsadik*.

Il ne faut pas minimiser la valeur de la Loi, ou faire une caricature de l'attitude des Docteurs fidèles à la Loi, comme on le voit trop souvent. La loi a été un instrument authentique de l'œuvre de Dieu. La Loi n'a pas été vain formalisme. Elle n'exigeait pas seulement des actes extérieurs en conformité avec le code de la justice, elle exigeait aussi une attitude intérieure, spirituelle, une transformation du cœur : elle exigeait l'amour de Dieu et du prochain. Elle n'exigeait pas seulement la circoncision matérielle dans la chair, mais aussi la circoncision du cœur, en esprit (cf. textes cités, Deut. 10, 6 ; 30, 6).

Mais ce renouvellement du cœur qu'elle exigeait, et qui est la sainteté — la justice —, *la Loi était incapable à elle seule de l'opérer* en l'homme. Dieu seul qui sonde les reins et les cœurs peut opérer ce renouvellement qui est une création nouvelle : « Je mettrai au dedans de vous un cœur nouveau ». La Loi a été comme une grille qui enserre l'action, ou comme un tuteur qui oblige la plante à se tenir droite. Mais encore faut-il qu'il y ait à l'intérieur la sève vivante.

« *Si une loi avait été donnée qui pût vivifier, alors vraiment c'est de la Loi que viendrait la justice.* » (Gal. 3, 21.)

La Loi est nécessaire, mais elle n'est pas suffisante. L'alliance de la Loi doit être complétée par une autre alliance, une alliance nouvelle qui soit une alliance non plus de jugement mais de vie. C'est ce qu'ont pensé les prophètes :

« Voici que des jours viennent — oracle de Yahweh — où je concluerai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une alliance nouvelle,

non comme l'alliance que je conclus avec leurs pères, le jour où je les pris par la main pour les faire sortir d'Égypte, alliance qu'eux ont rompu, quoique je fusse leur époux.

Car voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après ces jours-là — oracle de Yahweh :

Je mettrai ma Loi au dedans d'eux, et je l'écrirai sur leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple.

Un homme n'enseignera plus son prochain, ni un homme son frère, en disant : connaissez Yahweh !

Car ils me connaîtront tous, depuis les petits jusqu'aux grands. » (Jér. 31, 31.)

« Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai au dedans de vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair ; je mettrai au dedans de vous mon Esprit. » (Éz. 36, 26.)

C'est cet échec de la Loi ancienne, cette impuissance de la Loi à nous procurer la sainteté — la justice — que Paul signifie en déclarant que la justice ne saurait être atteinte par l'observation de la Loi, et que seule la foi dans le Christ peut nous justifier. « *Car ce qui était impossible à la Loi, impuissante à cause de la chair* », Dieu l'a réalisé « *en envoyant son Fils dans une chair semblable à celle du péché* ». (Rom. 8, 3.)

La Loi a eu pour fonction de révéler le péché, et de le nommer, afin que l'homme puisse le rejeter. En ce sens, elle n'a eu qu'une fonction négative ; elle s'exprime en termes négatifs. Elle a pour fonction de nous faire abrégir le péché en nous faisant prendre conscience de ce péché ancien, présent dans l'humanité depuis le commencement. Mais elle ne saurait opérer en nous la sainteté. Dieu seul peut opérer en nous cette transformation, ce renouvellement du cœur, par son Esprit, qui est la sainteté. C'est pourquoi « *par les œuvres de la Loi aucune chair ne sera justifiée devant la face de Dieu ; car c'est par la Loi qu'est venue la connaissance du péché* » (Rom. 3, 20).

La sainteté, « la justice », est opérée par la grâce de Dieu : « *Maintenant, sans la Loi, la justice de Dieu est manifestée — la Loi et les prophètes lui rendent témoignage —, justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ, pour tous ceux qui croient. Car il n'y a pas de différence : car tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu, et ils sont justifiés gratuitement par sa grâce, par le rachat qui est en Jésus-Christ...*

Où donc y a-t-il une place pour se glorifier ? Elle est exclue. Par quelle Loi ? des œuvres ? non, mais par la Loi de la foi. Car nous pensons que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la Loi. Ou est-ce que Dieu est seulement le Dieu des Juifs ? n'est-il pas aussi celui des nations ?

Oui, aussi des nations, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu qui

justifie le circoncis par la foi et l'incirconcis par la foi. Est-ce que nous détruisons la Loi par la foi? Non certes, mais nous donnons à la Loi toute sa consistance. » (Rom. 3, 21.)

« Nous, par nature, nous sommes Juifs, et non de ces pécheurs de païens. Mais nous savons que l'homme n'est pas justifié par des œuvres de la Loi, mais par la foi en le Christ Jésus, et nous avons cru, nous aussi, au Christ Jésus, afin d'être justifiés de par la foi en Christ et non de par les œuvres de la Loi, car, par les œuvres de la Loi, aucune chair ne peut être justifiée. » (Gal. 2, 15.)

Comment la foi peut-elle nous « justifier » ?

C'est que l'inhabitation en nous de l'Esprit saint de Dieu nous a transformés, renouvelés, sanctifiés. La foi est sainteté, elle est justice de Dieu, est l'inhabitation de l'Esprit dans notre cœur nouveau, en notre homme intérieur. Par la foi dans le Christ nous sommes devenus une créature nouvelle, un homme nouveau. C'est le Christ qui nous justifie — nous sanctifie — si nous participons à sa vie par la foi.

« Dieu n'a pas envoyé son fils dans le monde pour qu'il juge le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas jugé. Celui qui ne croit pas en lui est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du fils unique de Dieu. Voici en quoi consiste le jugement : la lumière est venue dans le monde et les hommes ont préféré la ténèbre à la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises. » (Jean 3, 18.)

La foi, c'est l'intelligence surnaturelle que Dieu nous donne de lui-même et du mystère de son Œuvre. Cette intelligence par l'Esprit saint n'est donnée que dans la rencontre et le consentement de la Grâce et de notre liberté. En ce sens la foi est signe de notre vouloir profond : elle signifie que nous avons accepté l'amitié surnaturelle de Dieu, et que nous avons préféré Dieu au mensonge et au néant. La foi est signe de notre justice, parce qu'elle manifeste l'inhabitation en nous de l'Esprit saint qui nous sanctifie. C'est pourquoi Pierre pouvait dire : « Dieu a purifié leurs cœurs par la foi. » La foi manifeste la pureté du cœur, puisqu'elle indique le consentement de notre liberté à la vie de Dieu ; et elle réalise cette pureté en nous libérant de notre propre mensonge. Notre liberté ne se réalise en fait que par et dans la foi : la foi, dit encore saint Jean, est notre victoire sur le « monde ». C'est par la foi que nous devenons enfants de Dieu, cohéri-

8

tiers du Christ. La foi, c'est la vie surnaturelle en nous, la participation à la vie trinitaire.

C'est bien à propos de ces pages de l'Épître aux Romains qu'il convient de rappeler le passage de la deuxième lettre de Pierre : « Croyez que la longue patience de notre Seigneur est pour votre salut, ainsi que Paul, notre bien-aimé frère, vous l'a aussi écrit, selon la sagesse qui lui a été donnée. C'est ce qu'il fait dans toutes les lettres où il aborde ces sujets ; il s'y rencontre des passages difficiles à comprendre, que des gens ignorants et mal affermis tordent, comme ils le font des autres Écritures, pour leur propre perdition. » (2 Pet. 3, 15.)

Pourtant la pensée de Paul est claire si l'on veut bien ressaisir le sens des notions pauliniennes dans leur genèse biblique (en effet, le fonds de la pensée et de la langue de Paul est essentiellement biblique, paléo-testamentaire) — et si on la délivre des surcharges que les scolastiques (notamment la scolastique luthérienne) ont imposées aux textes pauliniens.

Que la loi soit impuissante à nous justifier n'implique pas, n'entraîne pas que nous puissions contrevenir à l'exigence spirituelle et pérenne de la Loi. La part de la Loi que Paul et le Christianisme considèrent comme périmée, c'est la part rituelle, les observances qui ont perdu leur sens historique et prophétique. Mais la substance de la Loi demeure : « pas un iota ne passera ». La substance de la Loi, c'est l'exigence de sainteté.

« *Quoi donc ? Pécherons-nous parce que nous ne sommes plus sous la Loi mais sous la grâce ? Loin de là !... Vous avez été délivrés du péché...* » (Rom. 6, 15.) « *Nous qui sommes morts au péché, comment vivrions-nous encore dans le péché ?* » (Rom. 6, 2.)

Quand Paul écrit que l'homme est justifié sans les œuvres de la Loi, il veut dire d'abord que la justice ne vient pas de l'observance de la Loi mais de Dieu, et ensuite que Dieu nous sanctifie sans que nous soyons désormais astreints au rituel du Judaïsme — circoncision, prescriptions alimentaires, tabous, etc. Mais l'exigence de la Loi demeure entière *dans son essence* : bien plus, avec le Christ, cette exigence est portée à sa plénitude. Non seulement le Décalogue n'est pas aboli, mais il est porté, par les Béatitudes, à l'intégralité plénière de sa rigueur et de son exigence. « Si votre justice ne dépasse celle des Scribes, vous ne pouvez entrer dans le royaume de Dieu. »

Que l'homme soit justifié par la foi sans les œuvres de la Loi ne signifie pas que l'homme soit dispensé d'agir sa foi, de la réaliser concrètement dans le réel. « Ce ne sont pas ceux qui disent « Seigneur, Seigneur » qui entreront dans le royaume de Dieu mais ceux qui font la volonté de mon Père qui est aux Cieux. » La foi ne saurait être dissociée de sa réalisation. La sainteté qui naît de la foi n'exclut pas, mais au contraire implique et engendre, l'opération de la charité : « la foi opérante par la charité ». La justice qui vient de la foi engendre les œuvres de l'amour, commandées par le Seigneur.

C'est contre une interprétation sophistiquée de la pensée de Paul que s'élève l'Épître de Jacques, qui entend par « œuvres » non plus, comme Paul, l'observance des préceptes du Judaïsme, mais la réalisation des commandements de l'amour donnés par le Seigneur :

« Que sert-il à un homme de dire qu'il a la foi s'il n'a pas les œuvres ? Est-ce que cette foi pourra le sauver ? Si un frère ou une sœur sont dans la nudité et n'ont pas ce qui leur est nécessaire chaque jour de nourriture, et que l'un de vous leur dise : allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez ! sans leur donner ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi cela sert-il ? Il en est de même de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même. Mais on pourrait même dire : tu as la foi, et moi les œuvres. Montre-moi ta foi sans les œuvres, et moi je te montrerai ma foi par mes œuvres. Tu crois qu'il y a un seul Dieu, tu fais bien ; les démons le croient aussi et ils tremblent ! » (Jac. 2, 14.)

Il faut avoir l'esprit faux pour déceler une contradiction entre la pensée de Jacques et celle de Paul : utilisant le même mot « œuvres », ils ne parlent pas, l'un et l'autre, de la même chose.

Transposé en termes modernes, le problème paulinien s'énoncerait à peu près comme suit : ce que le Christianisme appelle la sainteté — qui est une vie surnaturelle par l'Esprit de Dieu —, ne peut pas être atteint sur le plan de l'éthique ni du rite. La pratique de la loi morale ni celle du rite religieux ne sont suffisantes pour faire de nous des saints. On peut être un homme intégralement « moral », et ne pas posséder une miette de sainteté, parce que la sainteté implique les vertus surnaturelles, théologiques, que sont la foi, l'espérance et la charité. Bien plus, l'homme « éthique » manifeste souvent une certaine imperméabilité à la grâce, à la vie surnaturelle. Comme le disait Péguy, il ne « mouille » pas à la

grâce. Il est trop satisfait de sa propre justice pour éprouver le désir de la sainteté venue de Dieu. Or la sainteté ce n'est pas la vertu, mais la vie de Dieu... Au contraire, l'homme en contravention avec l'éthique est souvent plus disponible à la grâce, plus ouvert, par cette brèche en lui qu'est son péché, à la venue du Christ. « Les prostituées entreront dans le royaume avant les Docteurs de la Loi. » Et la seule personne à qui Jésus ait promis le salut, c'est le larron crucifié à son côté : « aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ».

En termes kierkegaardien, la sainteté ne se trouve pas au « stade éthique », mais au « stade religieux ».

Une vie parfaitement conforme à la loi éthique peut être totalement privée de sainteté. C'est ce que Paul énonce dans un texte célèbre que nous retrouverons plus loin : « *Même si je donne tous mes biens aux pauvres, et si je livre mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas l'amour, cela ne sert à rien.* » (I Cor. XIII, 3.)

Une tentative pour faire régresser la « justice » du plan surnaturel chrétien au plan de l'éthique, se trouve dans la morale de Kant. *La Critique de la Raison pratique* représente un effort analogue à celui que Paul eut à combattre chez les Galates : chercher la justice dans l'observance d'une Loi morale.

Cette recherche de la justice par l'accomplissement de la Loi morale — cette régression de la justice du plan de la sainteté à celui de l'éthique — procède d'une carence du sens de la vie surnaturelle, vie de dialogue et d'échange entre l'Esprit de Dieu, la grâce de Dieu, et nous.

« Si la justice est acquise par la Loi, Christ est donc mort pour rien.

O Galates insensés, qui vous a ensorcelés, vous aux yeux de qui Jésus-Christ a été décrit crucifié ? Je ne veux apprendre que ceci de vous : est-ce de par les œuvres de la Loi que vous avez reçu l'Esprit, ou de par l'annonce de la foi ? Êtes-vous à ce point insensés ? Ayant commencé par l'esprit vous voulez finir par la chair ? Avez-vous tant souffert en vain ? Si toutefois c'est en vain. Celui donc qui vous prodigue l'Esprit et qui opère en vous des actes de puissance, est-ce à cause des œuvres de la Loi ou parce que vous avez prêté l'oreille à la foi ? C'est ainsi qu'Abraham crut en Dieu, et cela lui fut compté comme justice (Gen. 15, 6). Comprenez donc que ceux qui sont (nés) de la foi, ce sont eux les fils d'Abraham. L'Écriture a connu à

8

l'avance que Dieu justifierait les nations par la foi, elle a annoncé à l'avance cette bonne nouvelle à Abraham : en toi seront bénies toutes les nations (Gen. 18, 18). En sorte que ceux qui sont de la foi sont bénis avec Abraham le croyant. » (Gal. 3.)

« Voici, moi Paul je vous le dis : si vous vous faites circoncire, Christ ne vous sert plus à rien. » (Gal. 5, 2.)

« La Loi a été notre pédagogue¹ pour nous conduire au Christ, afin que nous fussions justifiés par la foi. La foi est venue, nous ne sommes plus sous la coupe du pédagogue. Tous vous êtes des fils de Dieu par la foi en le Christ Jésus. Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme. Car tous vous êtes un en le Christ Jésus. Si vous êtes du Christ, vous êtes descendance d'Abraham, héritiers selon la promesse. » (Gal. 3, 24.)

1. Le pédagogue, dans l'antiquité, était l'esclave qui conduisait l'enfant à l'école.

« Le publicain se frappait la poitrine... Il descendit dans sa maison justifié. » (Luc, 18)
(Ravenne, 6^e siècle)





*Saint Paul et Saint Pierre prient pour le Monde,
esclave « de dieux qui n'en sont pas » (Gal. 4)
(Vézelay)*

LES NATIONS PAIENNES

En créant un peuple pour entreprendre l'œuvre du salut de l'homme, Dieu établissait une dialectique entre ce peuple par qui s'ébauchait la sanctification de l'humanité, et le reste de l'humanité, les « nations ».

La Loi qui a été la matrice de ce peuple germinal, la haie protectrice qui permit sa croissance, est devenue, entre les mains de l'homme, un *mur de séparation* entre le Peuple de Dieu et le reste des nations.

Avec la venue du Christ, qui est la plénitude de la Loi, la barrière rituelle est abolie. Les nations entrent dans le Peuple de Dieu. Israël devient l'Église universelle. Dans le

Christ Jésus, il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre, mais le Christ est tout en tous.

C'est par le Christ qu'est détruite la barrière qui séparait les deux parties de l'humanité, par la suppression de la Loi des préceptes avec ses ordonnances. De ces deux parts de l'humanité, Dieu a fait une seule humanité nouvelle (cf. Éph. 2, 14).

Quelle était, avant la venue du Christ, la condition des nations païennes qui se trouvaient en dehors du « phylum » de la révélation et du salut ?

Dans plusieurs lettres, Paul nous donne une description de cette condition de l'homme sans Dieu, de l'homme privé de la connaissance du Dieu vivant :

« Autrefois vous ne connaissiez pas Dieu, vous étiez esclaves de dieux qui en réalité n'en sont pas.

Maintenant vous connaissez Dieu, ou plutôt, vous êtes connus par Dieu. » (Gal. 4, 8.)

« Ne marchez plus comme les nations qui vont dans la vanité de leur intelligence, enténébrées dans leur pensée, exilées de la vie de Dieu, à cause de l'ignorance qui est en elles, à cause du durcissement de leur cœur... » (Éph. 4, 17.)

« Vous étiez morts par vos fautes et vos péchés, dans lesquels vous marchiez autrefois, selon la mode de ce monde-ci... selon l'esprit qui opère maintenant parmi les fils de l'incrédulité. Nous aussi, tous nous avons été de ceux-là, nous avons vécu dans les passions de notre race (litt. de notre chair), faisant les volontés de la chair et de ses pensées, et nous étions par nature des fils de colère, comme les autres.

Mais Dieu qui est riche en compassion, par son multiple amour dont il nous a aimés alors que nous étions morts par nos péchés, nous a fait revivre avec le Christ — c'est par une grâce que vous êtes sauvés — et il nous a co-ressuscités et co-établis dans les cieux, dans le Christ Jésus. Il a ainsi démontré pour les siècles à venir la surabondante richesse de sa grâce, dans sa bonté à notre égard dans le Christ Jésus. Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par la foi. Et cela ne vient pas de vous : c'est de Dieu que vient le don ; non pas des œuvres, afin que personne ne se glorifie ; car nous sommes son œuvre, créés dans le Christ Jésus en vue des œuvres bonnes que Dieu a préparées afin que nous les accomplissions.

Souvenez-vous que vous, autrefois les païens selon la chair, vous qui étiez appelés incircconcis par ceux qui se disent circoncis

d'une circoncision faite dans la chair par la main de l'homme, souvenez-vous qu'en ce temps-là vous étiez sans Christ, exclus de la Cité d'Israël, étrangers aux alliances de la promesse, vous n'aviez pas d'espérance et vous étiez sans Dieu dans le monde.

Mais maintenant, dans le Christ Jésus, vous qui autrefois étiez « loin » (Is. 57, 19), vous êtes devenus « proches », dans le sang du Christ. Car c'est lui qui est notre paix, lui qui des deux n'a fait qu'un peuple, détruisant la barrière qui les séparait, la haine, dans sa chair, supprimant la loi des préceptes avec ses ordonnances, afin de créer les deux en lui en un seul homme nouveau, de faire la paix et de les réconcilier tous les deux en un seul Corps, pour Dieu, par la croix ; il a tué la haine en lui.

Il est venu annoncer l'heureuse nouvelle de la paix, à vous qui étiez loin, et pour ceux qui étaient proches. Par lui nous avons libre accès, tous les deux, en un seul esprit, auprès du Père. Donc, vous n'êtes plus étrangers ni parias, mais vous êtes concitoyens des saints et familiers de la maison de Dieu. Vous êtes bâtis sur le fondement des apôtres et des prophètes. La pierre angulaire, c'est le Christ Jésus, en qui toute la construction se coordonne et croît pour devenir un temple saint dans le Seigneur, en qui vous aussi vous êtes co-édifiés pour être une habitation de Dieu dans l'Esprit. » (Éph. chap. 2.)

Dieu « dans les générations passées, a laissé toutes les nations suivre leurs voies. Cependant, il ne s'est pas laissé lui-même sans témoignage, faisant le bien, vous donnant du ciel les pluies et les saisons fécondes en fruits, remplissant de nourriture et de joie vos cœurs » (Act. 14, 16-17).

La méconnaissance de Dieu dans les nations depuis les siècles n'est pas normale. Ce n'est pas l'ignorance de l'humanité enfant à qui aucun moyen n'aurait été donné de connaître Dieu. C'est l'ignorance d'une humanité vieillie qui s'est détournée de Dieu et de sa justice, d'une humanité qui a « corrompu ses voies », comme dit la Bible.

« La colère de Dieu se manifeste du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes qui retiennent la vérité prisonnière dans l'injustice, parce que ce qui est connaissable de Dieu est manifeste parmi eux. Dieu le leur a manifesté. Car ce qui est invisible de lui, depuis la création du monde, par ses œuvres, est aperçu par l'intelligence : sa puissance éternelle et sa divinité, de telle sorte qu'ils sont inexcusables, puisque, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne

X

lui ont pas rendu grâces, mais ils se sont perdus dans la vanité de leurs pensées, et leur cœur sans intelligence s'est enténébré. » (Rom. I, 18.)

C'est une doctrine constante dans l'Église que Dieu est connaissable par l'intelligence à partir du créé. Paul reprend ici un thème également constant dans la Bible : l'intelligence est fonction du vouloir et de la liberté de l'homme. Le contraire de l'intelligence n'est pas l'erreur, mais le péché par lequel l'homme refuse de voir ce qu'il pourrait discerner, parce qu'il préfère les ténèbres à la lumière, comme le dit l'Évangile de Jean : « Ils ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises ».

L'inintelligence, ce que les prophètes appellent la stupidité, est donc le péché fondamental, le péché par excellence, le péché contre l'esprit. La stupidité procède d'une option du cœur, dans le secret. C'est par son vouloir secret que le cœur de l'homme s'obscurcit.



« Prétendant être sages, ils sont devenus stupides, et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible pour la semblance d'une image corruptible d'hommes, d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles. »

L'idolâtrie est la stupidité fondamentale, conformément à l'enseignement des prophètes : stupidité métaphysique, qui confond le Dieu créateur avec le créé périssable.

Cette stupidité qui procède d'une option du cœur rejailit

à son tour sur le comportement de l'homme :

« C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de leurs cœurs pour l'impureté, de sorte qu'ils déshonorent leurs propres corps en eux-mêmes.

Eux qui ont échangé la vérité de Dieu contre le mensonge, et qui ont servi et adoré le créé au lieu du Créateur, qui est béni dans les siècles. Amen.

C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions honteuses ; leurs femmes ont changé l'usage naturel pour celui qui est contre nature ; de même les hommes, délaissant l'usage naturel de la femme se sont enflammés dans leur désir les uns pour les autres, faisant les hommes avec les hommes ce qui est abject ; ils ont reçu en eux-mêmes le salaire qui convenait à leur égarement.

Comme ils n'ont pas trouvé bon d'avoir Dieu en connaissance, Dieu les a livrés à leur esprit pervers, pour faire ce qui ne convient pas, étant remplis de toute injustice, méchanceté, avarice, malice, adonnés à l'envie, au meurtre, à la dispute, à la fourberie,



à la malignité, semeurs de faux bruits, calomniateurs, mal vus de Dieu, insulteurs, orgueilleux, fanfarons, ingénieux au mal, rebelles à leurs parents ; inintelligents, inconstants, sans affection, sans pitié. » (ibid.)

Après la tentative et l'échec dans la synagogue, c'est donc aux nations que Paul et ses compagnons vont annoncer la Parole de Dieu qui est venu parmi nous, et que nos mains ont touché, que nos yeux ont vu.

LE DEUXIÈME VOYAGE MISSIONNAIRE

(49 ou 50 — à 52 ou 53)

« Au bout de quelques jours, Paul dit à Barnabas : Retournons donc visiter les frères dans chacune des villes où nous avons annoncé la parole du Seigneur, pour voir comment ils vont.

« Barnabas voulait emmener aussi Jean, appelé Marc ; mais Paul jugeait bon de ne pas emmener celui qui les avait quittés depuis la Pamphylie et qui n'avait pas été à l'œuvre avec eux. Il y eut entre eux un tel dissentiment qu'ils se séparèrent l'un de l'autre et que Barnabas, prenant Marc, s'embarqua pour Chypre.

« Paul, après avoir fait choix de Silas, partit, recommandé par les frères à la grâce du Seigneur. Il parcourut la Syrie et la Cilicie, affermissant les églises.

« Il gagna aussi Derbé et Lystres. Or, voici qu'il y avait là un disciple nommé Timothée, fils d'une femme juive croyante et d'un père grec. Les frères de Lystres et d'Iconium rendaient de lui un bon témoignage. Paul voulut qu'il partît avec lui, et l'ayant pris, il le circoncit, à cause des Juifs qui étaient dans ces contrées ; car tous savaient que son père était grec. Dans les villes par où ils passaient, ils transmettaient pour être observées les décisions prises par les apôtres et les anciens de Jérusalem. Les communautés se fortifiaient donc dans la foi et croissaient en nombre de jour en jour.

« Ils traversèrent la Phrygie et le pays de Galatie, le saint Esprit les ayant empêchés d'annoncer la parole dans l'Asie. Parvenus aux confins de la Mysie, ils se disposaient à entrer en Bithynie, mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas ; et ayant passé la Mysie, ils descendirent à Troas.

« Pendant la nuit, une vision apparut à Paul : un Macédonien se tenait debout et lui faisait cette prière : Passe en Macédoine et viens à notre secours !

« Dès qu'il eut vu cette vision, nous cherchâmes aussitôt à partir pour la Macédoine, convaincus que Dieu nous appelait à leur annoncer l'heureuse Nouvelle. » (Act. 15, 36-16, 10.)

A partir du verset 10 de ce chapitre 16 des Actes — la dernière phrase que nous venons de citer — le lecteur aura remarqué que le récit passe de la troisième personne à la première : l'auteur du livre, le médecin Luc, devient compagnon de Paul et participe au voyage missionnaire.

« Embarqué à Troas, nous vîmes droit à Samothrace, et le lendemain à Néapolis, puis de là à Philippes, qui est la première ville de cette partie de la Macédoine et une colonie. Nous demeurâmes quelques jours dans cette ville.

« Le jour du sabbat, nous nous rendîmes hors de la porte, sur le bord d'une rivière, où nous pensions qu'était un lieu de prière, et nous étant assis, nous parlâmes aux femmes qui y étaient assemblées. Or une femme nommée Lydie, marchande de pourpre de la ville de Thyatire, craignant Dieu, écoutait. Le Seigneur lui ouvrit le cœur pour qu'elle fût attentive à ce que disait Paul. Quand elle eut été baptisée, ainsi que sa maison, elle nous adressa cette prière : Puisque vous avez jugé que j'ai la foi au Seigneur, entrez et demeurez dans ma maison.

« Et elle nous y contraignit. » (Act. 16, 11.)

A Philippes, Paul délivre une jeune esclave d'un « esprit de Python ». Ses maîtres, qui faisaient commerce de ses dons de divination, traînent Paul et Silas devant les magistrats.

Ruines de Philippe



« Ces hommes troublent notre ville ; ce sont des Juifs, et ils prêchent des coutumes qu'il ne nous est permis, à nous qui sommes Romains, ni de recevoir ni de suivre. » La foule se soulève contre eux, et les prêcheurs les font flageller et jeter dans un cachot. Un tremblement de terre secoue la prison, et les portes s'ouvrent.

« Ayant fait route par Amphipolis et Apollonie, ils vinrent à Thessalonique, où était une synagogue des Juifs...

« Mais les Juifs, piqués de jalousie, ramassèrent quelques mauvais sujets de la lie du peuple, provoquèrent des attroupements, et répandirent l'agitation dans la ville...

« Les frères... firent partir de nuit Paul et Silas pour Bérée...

« Mais quand les Juifs de Thessalonique surent qu'à Bérée aussi la parole de Dieu avait été annoncée par Paul, ils vinrent agiter et troubler là encore les populations. Alors aussitôt les frères firent partir Paul pour aller jusqu'à la mer ; mais Silas et Timothée restèrent là. Quant à ceux qui conduisaient Paul, ils le menèrent jusqu'à Athènes. Puis, ayant pris ordre pour Silas et Timothée de venir à lui au plus tôt, ils s'en retournèrent. » (Act. 16 et 17.)

Athènes : l'Aréopage vu du haut de l'Acropole.





Aux dieux inconnus.
(Autel trouvé à Pergame)

ΘΕΟΙΣ ΑΓΝΩΣΤΟΙΣ
ΚΑΠΙΤ (ΩΝ)
ΔΑΔΟΥΚΟΣ

ATHÈNES : LA PAROLE DE DIEU ET LES PHILOSOPHES

« Paul attendait ses compagnons à Athènes. Son esprit était rempli d'indignation en considérant cette ville pleine d'idoles. Il discutait dans la synagogue avec les Juifs et avec ceux qui adoraient Dieu, et sur l'agora toute la journée avec les gens qu'il rencontrait. Certains même d'entre les philosophes épicuriens et stoïciens disputèrent avec lui. Les uns disaient : « Que peut bien vouloir dire ce camelot de doctrines ? » Les autres : « Ce semble être un annonceur de divinités étrangères », parce qu'il annonçait *Jésus* et la *Résurrection*.

« Ils le prirent alors avec eux et le menèrent à l'Aréopage, en lui disant : « Pourrions-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine que tu enseignes ? Car elles rendent un son étrange ces choses que tu fais parvenir à nos oreilles. Nous voulons donc savoir ce que cela veut dire. »

« Tous les Athéniens et les étrangers qui habitaient là ne passaient leurs loisirs qu'à bavarder ou à écouter les nouvelles.

Debout au milieu de l'Aréopage, Paul dit :

« Athéniens, à tous égards je vois que vous êtes les plus religieux des hommes. Car, en passant et en considérant vos monuments sacrés j'ai même trouvé un autel sur lequel était gravé : A UN DIEU INCONNU. Ce que vous adorez sans le connaître, c'est cela que moi je vous annonce.

8

« Le Dieu qui a créé le monde et tout ce qui est en lui, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples faits de main d'homme, ni n'est servi par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quelque chose : c'est lui qui donne à tous vie, souffle et tout. Il a fait d'une seule origine toute l'espèce humaine pour qu'elle habite sur toute la face de la terre ; il a fixé à l'avance les temps et les régions de leur séjour, pour qu'ils cherchent Dieu, pour qu'ils se mettent en quête de Dieu, comme à tâtons, et qu'ils le trouvent si possible. Et en fait, il n'est pas loin de chacun de nous : car en lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes, comme aussi l'ont dit certains de vos poètes « Car nous sommes aussi de sa race ».

« Puisque nous sommes de la race de Dieu, nous ne devons pas penser que la divinité soit semblable à de l'or, de l'argent, ou de la pierre, travaillés par l'industrie et la pensée de l'homme. (cf. Deut. 4, 28 ; Is. 40, 18 *et sæpe.*)

« Surmontant les temps de l'ignorance, Dieu fait maintenant savoir aux hommes, tous et partout, qu'ils ont à changer de pensée, parce qu'il a fixé un jour pour juger la terre dans la justice en un homme qu'il y a destiné, et qu'il a accrédité auprès de tous en le ressuscitant des morts.

« Quand ils entendirent « résurrection des morts », les uns se moquèrent, les autres dirent : Nous t'entendrons à ce sujet une autre fois !

« C'est ainsi que Paul se retira du milieu d'eux.

« Quelques hommes cependant s'attachèrent à lui et crurent, parmi lesquels Denys l'Aréopagite, et une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux. » (Act. 17, 16 sq.)

La rencontre à Athènes de Paul et des philosophes a évidemment une portée qui dépasse le simple fait historique contingent. Cette rencontre a valeur typique : rencontre entre Jérusalem et Athènes, entre la Sagesse de Dieu qui s'est exprimée par les *nabis* d'Israël, et la sagesse des hommes, entre la théologie du Dieu vivant qui s'est fait connaître à son peuple bien-aimé, et les théologies païennes, idolâtriques, les religions à mystère, les gnosés, entre la métaphysique biblique et la métaphysique des nations.

Quand Saint Paul annonçait la Parole dans les synagogues, il parlait aux Juifs « en partant des Écritures ».

En Lycaonie (cf. texte cité plus haut, Act. 14, 16-17), Paul s'adressant aux païens fait appel à leur expérience de la joie pour les conduire à l'idée d'un Donateur de tout bien.

J

A Athènes, Paul cherche aussi une pierre d'attente, un terrain commun, pour exposer aux philosophes, en un langage qu'ils puissent comprendre, l'enseignement qu'il veut leur proposer. C'est là la méthode même des missions. On ne peut pas apporter une vérité à un homme si, d'une certaine manière et dans une certaine mesure, rien ne la prépare et ne l'attend du dedans. En d'autres termes, la mission n'est possible, l'Évangéliste ne peut parler efficacement, que si Dieu a travaillé intérieurement celui qui entend la parole. La foi résulte de la convergence et de la rencontre de ces deux « témoins », la parole de Dieu annoncée, et l'Esprit de Dieu qui prépare et prédispose l'intelligence à comprendre cette parole. N'importe quelle vérité ne peut pas être dite à n'importe qui en n'importe quel temps. Une préparation est nécessaire. Pour que le langage de la vérité soit intelligible, il faut qu'il *corresponde* à une certaine exigence et attente qui lui soit préadaptée.

La mythologie grecque était féconde en divinités. Cette profusion de dieux et de déesses n'avait pourtant pas, semble-t-il, satisfait l'âme grecque. Le besoin s'était fait sentir parfois de vouer des autels « à des dieux inconnus ».

Paul commence son discours en partant, avec une certaine ironie, de cette insatisfaction apparente, de cette place vide laissée à la possibilité d'un dieu inconnu. Quand Paul dit aux Athéniens qu'ils sont les plus religieux des hommes, c'est, bien entendu, un compliment à double tranchant qu'il leur adresse. Pour un Juif, cette « religiosité », c'est précisément le polythéisme, l'idolâtrie : l'abomination. Du point de vue païen, un Juif est « athée » puisqu'il refuse d'adorer les multiples dieux de la cité. C'est en tant qu'« athées » que les Juifs ont été persécutés dans l'Empire. Rappelons-nous la stupéfaction des armées romaines quand les vainqueurs eurent pénétré dans le Temple de Jérusalem, dans le Saint des saints, et qu'ils n'y trouvèrent au lieu des statues qu'ils attendaient, *rien*.

Paul procède à partir du manque que laisse le culte d'une multitude de divinités fabriquées par nos mains et notre pensée. « Ce que vous adorez sans le connaître, moi je vous l'annonce » : c'est le principe même de la méthode missionnaire ; partir de ce qui est donné pour faire fructifier le germe déjà présent.

Mais cette méthode n'implique aucune facilité ni aucune complaisance.

7

Dans la deuxième partie de son discours, Paul, attaque directement la pensée antique sur le point le plus difficile, sur la thèse biblique la plus difficilement assimilable pour elle, la plus incompatible avec la structure générale, non seulement de la philosophie grecque, mais de toute métaphysique païenne : la création. « Le Dieu qui a créé le monde et tout ce qu'il renferme... »

En proclamant à Athènes qu'il existe un Dieu qui a créé le cosmos, Paul heurtait de front le principe fondamental de toute la philosophie antique : selon la philosophie païenne, le cosmos est dieu, il est de toute éternité, il est increé ; il n'a donc nul besoin d'un Dieu créateur. Il est suffisant, nécessaire, il est la consistance elle-même. Tout au plus peut-il avoir besoin d'un *démiurge* qui le mette en ordre : car le chaos est antérieur à l'ordre. Selon Aristote, les astres sont des dieux, des « substances séparées », éternelles, échappant au devenir. L'astronomie n'est pas une science physique, mais une théologie. Les astres increés sont aussi impérissables. Puisque, dans notre monde sublunaire, il faut bien constater un devenir, de la naissance et de la mort, on posera que ce devenir est cyclique. Le temps se mord la queue. C'est « l'éternel retour » des métaphysiques, des cosmogonies et des mythologies païennes.

En affirmant la création du monde, la Bible s'opposait à toute astrolâtrie. Les astres ne sont pas des divinités, mais des réalités créées. Ils ne sont pas éternels, ils ont été créés à un moment donné, et Dieu peut les détruire. Le monde qui a un commencement aura aussi une fin.

Toutes ces propositions sont un scandale pour une intelligence hellénique.

« Un homme qu'il a ressuscité d'entre les morts... »

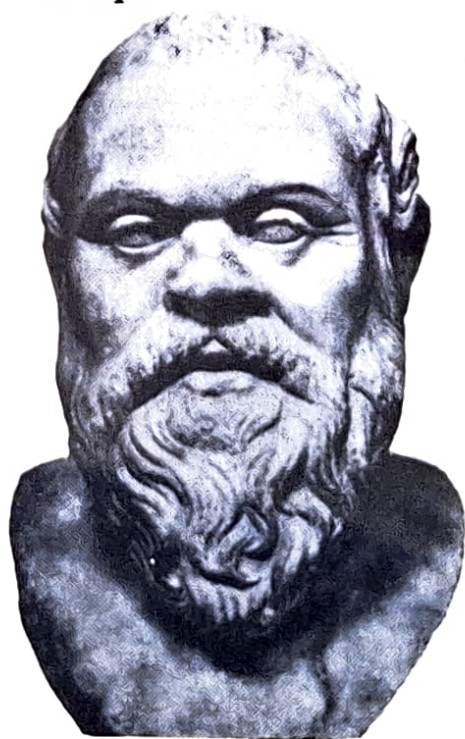
La doctrine juive de la résurrection des morts était, si possible, encore plus incompréhensible pour un philosophe grec que la notion de création. Les religions à mystères avaient bien fait pénétrer dans la pensée antique l'idée d'une immortalité de l'âme : l'âme se délivre du corps auquel elle était liée, dans lequel elle était tombée pour son malheur. Mais la doctrine judéo-chrétienne de la résurrection est d'une nature, d'une structure différente. Elle ne signifie pas qu'une *partie* de l'homme — son âme — sera délivrée en quittant l'autre partie — le corps, abandonné à la matière. La doctrine biblique de la résurrection implique que la *totalité* de l'homme sera sauvée. Elle se porte notamment en faux contre

la théorie orphique d'une chute des âmes dans des corps mauvais, contre celle de la préexistence des âmes antérieurement à leur existence corporelle, ainsi que contre l'idée d'une transmigration des âmes, la métensomatose. L'immortalité de l'âme, ce n'est en effet rien d'autre que le *retour* de l'âme à sa condition antérieure, primitive, lorsqu'elle n'était pas encore tombée dans la matière. La Bible ne considère pas la matière comme mauvaise, et la résurrection des hommes est parallèle à l'idée prophétique d'un renouvellement de tout l'Univers : « Je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle ».

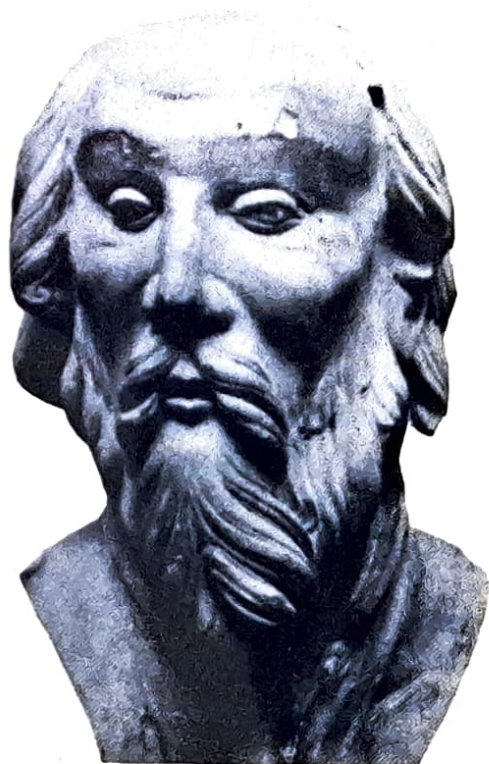
De même que la cosmologie grecque — qui est solidaire d'une métaphysique et d'une théologie — ne pouvait pas accueillir l'idée d'une création du monde, de même l'anthropologie grecque — qui reflète aussi une théologie — ne pouvait pas comprendre ni accepter la doctrine de la résurrection.

Bien des points sont encore incompatibles entre la pensée païenne antique et l'apport biblique : la doctrine du temps par exemple. Contre l'éternel retour auquel croit le paganisme, la Bible affirme l'irréversibilité du geste créateur de Dieu qui tend à une fin.

Depuis cette rencontre de Paul à Athènes, depuis Plotin jusqu'à Spinoza, la même opposition se perpétue, pour les mêmes raisons, entre le christianisme et la philosophie antique.



Socrate
(buste du 4^e siècle avant J. C.)



Saint Paul
(buste du 14^e siècle après J. C.)



Entre Athènes et Corinthe

LE DEUXIÈME VOYAGE (SUITE)

« Après cela, Paul partit d'Athènes et se rendit à Corinthe. Il y trouva un Juif nommé Aquila, originaire du Pont, récemment arrivé d'Italie, et sa femme Priscille, à la suite d'un édit de Claude ordonnant à tous les Juifs de s'éloigner de Rome. Il se lia avec eux, et comme il avait le même métier, il demeura chez eux, et il travaillait ; ils étaient en effet fabricants de tente de leur métier. Chaque sabbat, il discourait dans les synagogues...

« Lorsque Silas et Timothée furent arrivés de Macédoine, Paul se consacra à la parole, attestant aux Juifs que Jésus est le Christ...

« Or Crispus, le chef de la synagogue, crut au Seigneur avec toute sa maison, et beaucoup de Corinthiens, entendant la parole, croyaient et étaient baptisés.

« De nuit, le Seigneur dit à Paul en vision : Sois sans crainte, mais parle et ne te tais point, parce que je suis avec toi, et personne ne mettra la main sur toi pour te faire du mal, parce que j'ai un peuple nombreux dans cette ville.

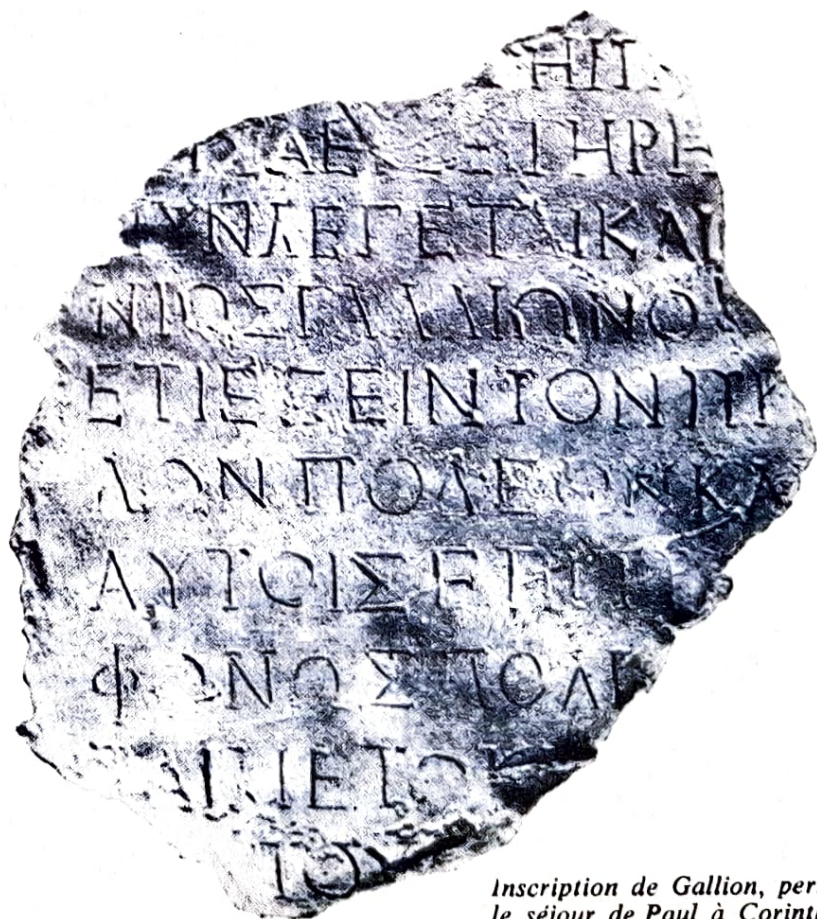
« Il y demeura un an et six mois, enseignant parmi eux la parole de Dieu. Or, alors que Gallion était proconsul d'Achaïe, les Juifs se soulevèrent unanimement contre Paul et le menèrent devant le tribunal, disant : Celui-ci persuade aux hommes d'adorer Dieu d'une manière contraire à la loi.

« Comme Paul allait ouvrir la bouche, Gallion dit aux Juifs : S'il s'agissait de quelque injustice ou de quelque grave méfait, je vous prêterais l'oreille comme de raison, ô Juifs. Mais s'il s'agit de discussions à propos de doctrine, de noms et de loi qui est vôtre, voyez vous-mêmes ; je ne veux pas être juge de ces choses.

« Et il les renvoya du tribunal. Alors tous, se saisissant de Sosthènes, le chef de la synagogue, le battirent devant le tribunal ; et de tout cela Gallion n'avait cure. » (Act. 18.)

Corinthe avait été détruite en 146 av. J.-C. par Mummius. En 44, César en avait fait une colonie, peuplée de colons italiens, d'orientaux ; la part hellénique de la population était sans doute faible, quoique le grec restât la langue commune. Corinthe était un centre commercial important.

Une inscription trouvée à Delphes a permis de dater avec précision le proconsulat de Gallion, et, par suite, l'époque du premier séjour de Paul à Corinthe : de fin 50 à fin 52.



Inscription de Gallion, permettant de fixer le séjour de Paul à Corinthe (entre 50 et 52). On lit le nom de Gallion au milieu de la 4^e ligne.



Corinthe

C'est de Corinthe que Paul écrit les premières lettres qui nous soient conservées, les deux Épîtres aux Thessaloniens : *« Paul et Silas et Timothée à l'église des Thessaloniens qui est en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus-Christ ; grâce à vous et paix !... »*

« Cependant Paul, après être resté encore assez longtemps à Corinthe, prit congé des frères. Il s'embarqua pour la Syrie, (et avec lui Priscille et Aquila) après s'être fait raser la tête à Cenchrées, parce qu'il avait fait un vœu. Ils arrivèrent à Éphèse, et il les y laissa. Quant à lui, étant entré dans la synagogue, il s'entretint avec les Juifs. Ceux-ci le prièrent de prolonger son séjour, mais il n'y consentit pas, et il prit congé d'eux, en disant : je reviendrai vers vous, si Dieu le veut. Et il partit d'Éphèse.

« Ayant débarqué à Césarée, il monta à Jérusalem, salua la communauté et descendit à Antioche. » (Act. 18, 18.)

CORINTHE LES DEUX SAGESSES

L'échec de Paul à la Synagogue l'a confirmé dans sa vocation d'Apôtre des païens. L'échec à Athènes, avec les philosophes, sera aussi pour Paul une expérience pleine d'enseignement.

A Corinthe, Paul ne s'adresse plus aux philosophes, aux sages, aux maîtres de ce monde, mais à un prolétariat, et même à ce que Marx a appelé le « Lumpenprolétariat » : les dockers de Corinthe, les esclaves, les petits artisans, et tout ce monde des ports cosmopolites. Corinthe avait la réputation d'être une ville de débauche. C'est la ville d'Aphrodite. C'est dans ce prolétariat corinthien que Paul suscitera une de ses plus belles églises, une des plus riches en charismes et en dons spirituels.

« Le Christ m'a envoyé... annoncer l'Heureuse nouvelle, non pas dans une sagesse de discours, afin que la croix du Christ ne fût pas rendue vaine.

Car la parole de la croix, pour ceux qui vont à la perte, est stupidité, mais pour ceux qui vont au salut, pour nous, elle est puissance de Dieu. Car il est écrit : « Je détruirai la sagesse des sages, et l'intelligence des intelligents, je la déposerai. » (Is. 29, 14). Où est le sage ? où est le lettré ? où est l'érudit de ce temps ? Dieu n'a-t-il pas rendu stupide la sagesse de ce monde ? Car puisque dans la sagesse de Dieu le monde n'a pas connu Dieu par la sagesse, il a plu à Dieu de sauver ceux qui croient, par la stupidité de l'annonce. Les Juifs demandent des signes, et les Grecs cherchent une sagesse ; nous, nous annonçons un Christ crucifié, pour les Juifs pierre d'achoppement, pour les païens stupidité, mais pour ceux-là qui sont appelés, Juifs et Grecs, un Christ puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car le stupide de Dieu est plus sage que les hommes, et le faible de Dieu est plus fort que les hommes.

Regardez en effet votre appel à vous, frères : peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu d'hommes bien-nés. Mais ce qui est stupide d'après le monde, Dieu l'a choisi afin de faire honte aux sages, et ce qui est faible d'après le monde, Dieu l'a



Aphrodite et les saisons

« Les Grecs cherchent une sagesse... »



Nous, nous annonçons un Christ crucifié. » (I Cor. 1)

Dévôt Christ, Perpignan

X
↓ choisi afin de faire honte à ce qui est fort, et ce qui est sans noblesse de naissance d'après le monde, ce qui est compté pour rien, Dieu l'a choisi, ce qui n'existe pas, afin de détruire ce qui existe, en sorte qu'aucune chair ne se glorifie devant Dieu. C'est par lui que vous existez, vous, dans le Christ Jésus, qui est devenu sagesse pour nous de la part de Dieu, justice, sanctification et rachat, afin, comme il est écrit, que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur.

Et moi, quand je suis venu chez vous, frères, je suis venu sans supériorité de langage ou de sagesse vous annoncer le témoignage de Dieu. Car je n'ai pas pensé rien savoir parmi vous, si ce n'est Jésus-Christ, et celui-ci crucifié. Et moi, c'est dans la faiblesse et dans la crainte et dans une grande angoisse que je suis venu à vous, et ma parole, et mon annonce n'ont pas été dans des discours persuasifs de sagesse, mais dans une démonstration d'esprit et de puissance, afin que votre foi ne soit pas fondée sur une sagesse d'hommes mais sur la puissance de Dieu.

Pourtant c'est d'une sagesse que nous parlons parmi les parfaits, une sagesse qui n'est pas de ce temps-ci, ni des maîtres de ce temps, qui vont être détruits. Mais nous parlons d'une sagesse de Dieu, en mystère, qui était cachée, que Dieu avait prédestinée avant les temps pour notre gloire ; qu'aucun des maîtres de ce temps n'a connue ; car s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la gloire. Mais, comme il est écrit : ce que l'œil n'a pas vu et l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.

A nous Dieu l'a révélé par l'Esprit. Car l'Esprit sonde tout, et aussi les profondeurs de Dieu. Qui parmi les hommes connaît ce qui est d'un homme si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ? Ainsi, ce qui est de Dieu, personne ne le connaît si ce n'est l'Esprit de Dieu. Quant à nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions ce qui nous a été donné par la grâce de Dieu. Choses dont nous parlons non pas en des paroles apprises de sagesse humaine, mais en paroles apprises de l'Esprit, jugeant des choses spirituelles avec les spirituels. L'homme animal (psychique) ne reçoit pas ce qui est de l'Esprit de Dieu ; car pour lui c'est stupidité, et il ne peut pas le connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge. Le spirituel juge et discerne toutes choses, et lui-même n'est jugé par personne. « Qui a connu la pensée du Seigneur, pour lui faire la leçon ? » Nous, nous avons la pensée du Christ. » (I Cor. I, 17.)



Éphèse : un carrefour

LE TROISIÈME VOYAGE MISSIONNAIRE

(52 ou 53 — à 57 ou 58)

« Après avoir passé quelque temps à Antioche, Paul repartit, parcourant successivement le pays de Galatie et la Phrygie, affermissant tous les disciples. » (Act. 18, 28.)

« Paul, après avoir parcouru les hauts plateaux (de l'Asie) vint à Éphèse, où il trouva certains disciples, auxquels il dit : Avez-vous reçu l'Esprit saint quand vous avez cru ? Eux lui répondirent : Mais nous n'avons même pas entendu dire qu'il y ait un Esprit saint. Il dit : Quel baptême avez-vous donc reçu ? Ils dirent : Le baptême de Jean. Paul dit alors : Jean a baptisé d'un baptême de repentance, en disant au peuple de croire en Celui qui venait après lui, c'est-à-dire en Jésus.

« Ayant entendu ces paroles, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus. Lorsque Paul leur eut imposé les mains, l'Esprit saint vint sur eux ; et ils parlaient en langues et ils prophétisaient. Ces hommes étaient environ douze en tout.

« Ensuite Paul entra dans la synagogue, et, pendant trois mois, il y parlait avec assurance, discourant d'une manière persuasive sur le royaume de Dieu. Mais comme quelques-uns restaient endurcis et incrédules, décrivant devant la masse la voie du Seigneur, il se sépara d'eux et prit à part les disciples, discourant chaque jour dans l'école d'un certain Tyrannus. Ce qui dura deux ans, en sorte que tous ceux qui habitaient l'Asie, tant Juifs que Grecs, entendirent la parole du Seigneur. » (Act. 19, 1.)

« Beaucoup de ceux qui avaient cru venaient confesser et déclarer leurs pratiques. Et bon nombre de ceux qui avaient pratiqué la magie, après avoir entassé les livres, les brûlaient devant tous. » (Act. 19, 18.)

« Après que ces choses furent accomplies, Paul résolut en lui-même d'aller à Jérusalem, en passant par la Macédoine et l'Achaïe, disant : Après que j'aurai été là, il faut que je voie aussi Rome.

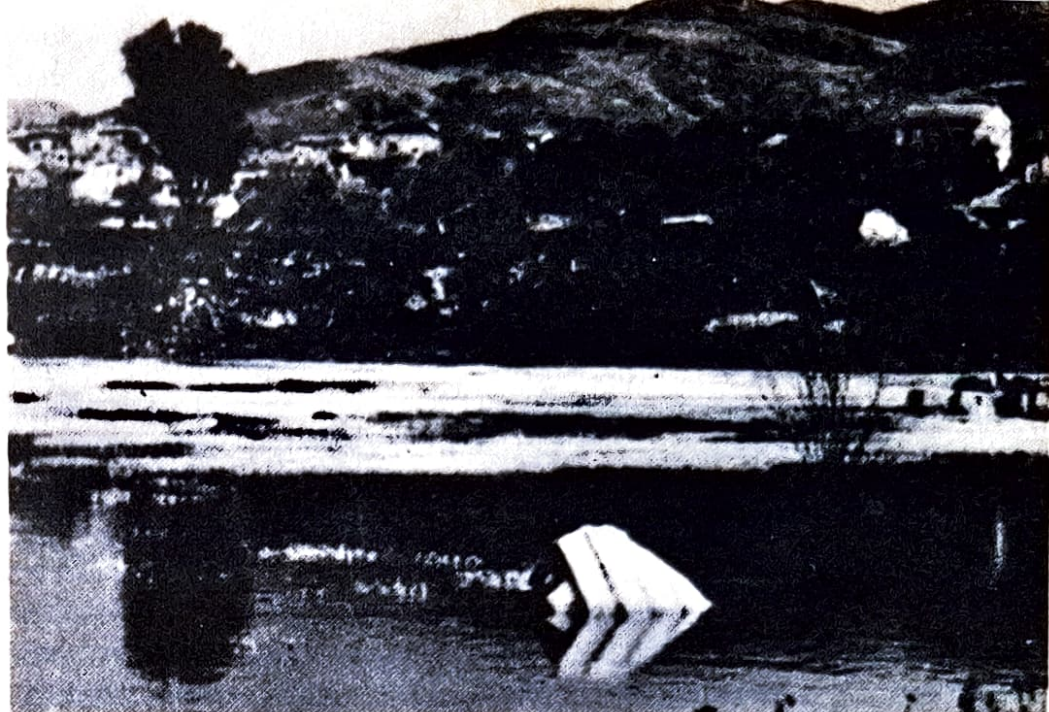
« Or, il se fit en ce temps-là un grand tumulte... » (Act. 19, 21.) Les orfèvres qui fabriquaient des objets de piété consacrés à la déesse Artémis provoquent un soulèvement :

« Hommes, vous savez que notre bien-être dépend de cette industrie ; et vous voyez et entendez dire que, non seulement à Éphèse, mais dans presque toute l'Asie, ce Paul a persuadé et détourné une foule de gens, en disant que ce ne sont pas des dieux ceux qui sont faits avec les mains... » La foule de s'écrier : « Grande est l'Artémis des Éphésiens ! » Et la ville fut remplie de confusion.

« Lorsque le tumulte eut pris fin, Paul fit venir les disciples, les exhorta, prit congé



Artémis d'Éphèse



Ruines immergées du temple d'Artémis, à Éphèse.

d'eux et partit pour se rendre en Macédoine. Il parcourut cette contrée, exhorta les frères par de nombreux discours et vint en Grèce où il passa trois mois. » (Act. 20, 1.)

« Si le récit des *Actes* reste muet sur les raisons qui commandèrent à saint Paul ce nouveau voyage en Macédoine et en Achaïe, et s'il est avare de détails sur le voyage lui-même, divers passages des *Épîtres* satisferont notre curiosité. Nous apprenons que l'objet principal du voyage projeté à Jérusalem était d'y apporter le produit de collectes recueillies dans les communautés fondées par l'apôtre. D'autre part la première *Épître aux Corinthiens* (16, 5-8) fait nettement allusion à un séjour de l'apôtre à Corinthe, qui ne peut être ni le long ministère des années 50-51, ni le séjour que projette l'apôtre d'après le passage des *Actes* (Act. 20, 1-3)... » (Henri Metzger, *Les routes de saint Paul*, p. 45.)

A la fin de la première lettre aux Corinthiens, Paul écrit en effet :

« Quant à la collecte en faveur des saints, suivez, vous aussi, les prescriptions que j'ai données aux Églises de la Galatie. Le premier jour de la semaine, que chacun de vous mette à part chez lui, et amasse ce qu'il peut épargner, afin qu'on n'attende pas mon arrivée pour faire les collectes...

« J'irai chez vous quand j'aurai passé par la Macédoine ; car je la traverserai seulement ; mais peut-être séjournerai-je auprès de vous, ou même y passerai-je l'hiver... Je ne veux pas cette fois vous voir seulement en passant, mais j'espère demeurer quelque temps auprès de vous, si le Seigneur le permet. Je res-

terai cependant à Éphèse jusqu'à la Pentecôte ; car une porte m'est ouverte, grande et efficace, et les adversaires sont nombreux. » (I Cor. 16, 1-9.)

« La brève visite que fit saint Paul aux Corinthiens se situerait vers le milieu ou la fin de l'année 55 et fut pour l'apôtre l'occasion d'un simple aller et retour au départ d'Éphèse, qui demeurait, pendant ces années cruciales, le siège de son activité missionnaire.

« Un passage de la seconde *Épître aux Corinthiens* nous renseigne sur le début du dernier voyage en Macédoine. Saint Paul s'embarque, comme la première fois, à Alexandrie de Troade, sans doute après être demeuré quelque temps dans ce port et y avoir prêché l'Évangile. Aucune indication ne nous est donnée cette fois sur l'itinéraire de l'Apôtre qui, à son arrivée en Macédoine, ne rencontre que des difficultés : *combats en dehors, craintes en dedans* (2 Cor. 7, 6)... L'apôtre se rend ensuite à Corinthe — ce qui ressort de la lecture des *Épîtres*, et non des *Actes* qui se bornent à parler d'un séjour en Grèce — et qu'il y demeure trois mois. » (Metzger, op. cit. p. 45-46.)

C'est pendant ce séjour à Corinthe que Paul écrit l'*Épître aux Romains*.

Paul « se disposait à s'embarquer pour la Syrie, quand les Juifs lui dressèrent des embûches ; alors il fut d'avis de s'en retourner par la Macédoine » (Act. 20, 3-4). « Aucune précision ne nous est donnée sur le troisième voyage de Macédoine, sinon sur le fait que les délégués précèdent Paul à Alexandrie de Troade, tandis que l'apôtre et celui de ses compagnons qui, rapportant les événements, écrira « nous », célèbrent à Philippiques la fête de Pâques et ne rejoignent les premiers qu'après les jours sans levain. » (H. Metzger, op. cit. p. 46.)

Notons en effet qu'à partir de ce moment, le récit des Actes est repris à la première personne, et nous offre de nouveau quantité de précisions :

« Pour nous, après les jours des Azyms, nous nous embarquâmes à Philippiques, et au bout de cinq jours nous les (c'est-à-dire les compagnons de Paul) rejoignîmes à Troas, où nous passâmes sept jours. » (Act. 20, 6.)

Ici se situe l'épisode de la chute mortelle et de la guérison du jeune endormi.

« Prenant les devants sur le bateau, nous fîmes voile pour Assos, où nous devions reprendre Paul ; car il l'avait ainsi ordonné, devant lui-même aller par terre. Quand il nous eut

rejoints à Assos, nous le primes à bord, et nous vîmes à Mytilène. De là, en naviguant, nous arrivâmes le lendemain à la hauteur de Chio. Le jour suivant, nous cinglâmes vers Samos, et nous vîmes, le jour d'après, à Milet. Paul en effet avait résolu de passer Éphèse, afin de ne pas perdre de temps en Asie : il se hâtait pour être, s'il lui était possible, le jour de la Pentecôte à Jérusalem. » (Act. 20, 13.)

Il convoque, de Milet, les anciens de la communauté d'Éphèse :

« Voici que, l'esprit contraint, je vais à Jérusalem, sans savoir ce qui m'y arrivera, si ce n'est que, dans chaque ville, l'Esprit saint m'assure que des chaînes et des persécutions m'attendent... Et maintenant, pour moi, je sais que vous ne verrez plus mon visage, vous tous parmi lesquels j'ai passé, proclamant le royaume de Dieu.

« Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel l'Esprit saint vous a établis évêques, pour paître l'Église de Dieu, qu'il s'est acquise par son propre sang. Moi, je sais qu'après mon départ il entrera chez vous des loups cruels qui n'épargneront pas le troupeau, et qu'il s'élèvera du milieu de vous des hommes qui enseigneront des doctrines perverses pour entraîner les disciples après eux... » (Act. 20, 22 ss.)

« Après avoir dit cela, il se mit à genoux et pria avec eux. Ils fondaient tous en larmes, et se jetant au cou de Paul, ils l'embrassaient, affligés surtout de ce qu'il avait dit, qu'ils ne devaient plus voir son visage. Et ils l'accompagnaient jusqu'au bateau. » (Act. 20, 36.)

« Nous étant embarqués, après nous être séparés d'eux, nous vîmes directement à Cos, et le lendemain à Rhodes, et de là à Patara. Ayant trouvé un vaisseau qui faisait la traversée vers la Phénicie, nous y montâmes et rembarquâmes. Arrivés en vue de Chypre, et l'ayant laissée à gauche, nous naviguâmes vers la Syrie et nous abordâmes à Tyr... Ayant trouvé des disciples, nous y restâmes sept jours. Ils disaient à Paul, par l'Esprit, de ne pas monter à Jérusalem...

« Achevant la navigation, de Tyr nous arrivâmes à Ptolémaïs, et, ayant salué les frères, nous restâmes un jour chez eux. Nous partîmes le lendemain et nous vîmes à Césarée...

« Après ces jours-là... nous montâmes à Jérusalem... » (Act. 21.)



« Nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés. » (Rom. 6)
(Psautier de Besançon, 13^e siècle).

L'ÉVANGILE DE PAUL ; L'ÊTRE-DANS-LE-CHRIST

L'Évangile de Paul, c'est l'Annonce que, par le baptême et la foi, nous sommes entés sur le Christ, et que nous participons ainsi à l'huile (l'Esprit) de l'Olivier qu'est Israël, le Peuple de Dieu, par Celui qui est l'Oint de Dieu. (Rom. II, 12.)

S'il y a une expression qui se trouve constamment chez Paul, qui est caractéristique de la langue et de la pensée de Paul, qui porte son sceau, c'est bien l'expression employée de multiples fois : « *dans le Christ* », « *dans le Christ Jésus* », « *en Christ* », « *en Lui* ».

↓ Il est notre racine. En lui nous avons été enracinés :
« Comme vous avez reçu le Christ Jésus, le Seigneur, marchez en lui, enracinés et construits en lui... » (Col. 2, 6.)

Il est le fondement sur lequel nous sommes fondés et construits :

« Selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, comme un sage architecte j'ai posé le fondement ; un autre construit sur cette fondation. Mais que chacun considère comment il construit sur elle. Car personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé : le Christ Jésus. » (I Cor. 3, 10.)

Il est non seulement le fondement, mais aussi la pierre angulaire, d'où toute la construction tient sa solidité et sa consistance :

« Vous avez été construits sur le fondement des apôtres et des prophètes : la pierre angulaire, c'est le Christ Jésus, en qui toute la construction est ajustée, et croît pour devenir un temple saint dans le Seigneur, en qui vous aussi vous êtes co-édifiés pour être une habitation de Dieu en l'Esprit. » (Éph. 2, 20.)

« Vous êtes enracinés et fondés » en lui. (Éph. 3, 18.)

Commencement des Épîtres aux Thessaloniens : « Paul... à l'église du Thessalonicien qui est en Dieu le père et dans le Seigneur Jésus-Christ. »

↓ L'ÊTRE-AVEC-LE-CHRIST

* Une seule expression revient aussi souvent que « dans le Christ », et caractérise autant la pensée de Paul, c'est la famille des mots composés qui expriment « l'être-avec-le-Christ ».

« Nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés. Nous avons été ensevelis-avec-lui par le baptême dans la mort, pour que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, de même nous aussi nous marchions en nouveauté de vie. Car si nous avons été co-implantés dans la similitude de sa mort, nous le serons aussi de sa résurrection. Nous le savons : notre vieil homme a été co-crucifié ; ... si nous sommes morts-avec-le Christ, croyons que nous vivrons-aussi-avec-lui, sachant que Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus, la mort n'a plus d'empire

↓ sur lui. » (Rom. 6, 3.) « *Héritiers de Dieu, co-héritiers du Christ, si toutefois nous souffrons-avec-lui afin d'être aussi glorifiés-avec-lui.* » (Rom. 8, 17.) « *Je suis crucifié-avec-le Christ. Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi.* » (Gal. 2, 20.) « *Vous avez été ensevelis-avec-lui dans le baptême et en lui aussi vous êtes co-ressuscités, par la foi en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité des morts.* » (Col. 2, 12.) « *Dieu qui est riche en compassions, par le multiple amour dont il nous a aimés, alors que nous étions morts dans nos péchés, nous a vivifiés-avec-le-Christ (c'est par une grâce que vous êtes sauvés) et il nous a ressuscités-avec-lui, et nous a fait siéger-avec-lui, aux cieux dans le Christ Jésus.* » (Éph. 2, 6.) « *Puisque vous avez été ressuscités-avec-le-Christ, recherchez les choses d'en haut, là où le Christ est assis à la droite de Dieu.* » (Col. 3, 1.) « *Car si nous sommes morts-avec-lui, nous vivrons aussi-avec-lui. Si nous supportons, nous régnerons aussi avec lui.* » (2 Tim. 2, 11.) « *Alors que vous étiez morts dans vos péchés... il vous a co-vivifiés-avec-lui.* » (Col. 2, 13.) « *Je me suis rendu conforme à sa mort afin d'arriver à la résurrection.* » (Phil. 3, 10.) « *Ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils.* » (Rom. 8, 29.) « *Il transformera le corps de notre humiliation pour qu'il devienne conforme au corps de sa gloire.* » (Phil. 3, 21.) « *Les nations sont devenues co-héritières, elles ont été co-incorporées, elles sont co-participantes de la promesse dans le Christ Jésus.* » (Éph. 3, 6.) « *En lui nous avons été co-édifiés pour devenir une habitation de Dieu.* » (Éph. 2, 22.)

L'ÉGLISE CORPS DU CHRIST

Cette communauté à la vie du Christ — cette communauté à sa mort, sa résurrection et sa vie divine — n'est pas une métaphore. C'est une réalité. Nous sommes entés sur le Christ, et par lui nous participons à la vie du Corps qui est son Peuple, l'Église.

La communauté, la participation à la vie du Christ n'est pas une communauté de tête à tête, seul à seul avec Dieu, comme dit Plotin. Tout un peuple participe à la vie du Christ, nous sommes une multitude à être fondés, entés, sur le Christ. Notre communauté au Christ s'accompagne d'une communauté avec tous ceux qui participent de cette même Vie.

« Nous tous, nous sommes un seul corps en Christ, nous sommes membres les uns des autres. » (Rom. 12, 5.)

Cette Unité du Corps que nous constituons n'est pas, non plus, une métaphore, c'est une réalité ontologique, quoique non physique ni visible. Le Christ est « la Tête pour l'Église qui est son corps. » (Éph. 1, 23.) « Nous sommes les membres les uns des autres. » (Éph. 4, 25.) « Nous sommes les membres de son corps. » (Éph. 5, 30.)

Déjà, dans les livres des prophètes d'Israël, le Peuple de Dieu était considéré comme une *unité*, comme une *personne* à qui le Seigneur s'adressait comme à sa bien-aimée : « Je t'aime d'un amour éternel, o vierge d'Israël ».

L'Église — *ekklêsia* : communauté convoquée, assemblée appelée, réunion — traduit l'hébreu *kâhâl*. L'Église, c'est le *kâhâl* du nouvel Israël.

Toute la Bible est le roman d'amour de Dieu et de sa bien-aimée avec qui il a fait alliance nuptiale. (Cf. le chapitre 16 d'Ézéchiel.)

Toute la tradition des mystiques juifs, comme des mystiques chrétiens, a toujours considéré le *Cantique des Cantiques* comme le livre-clef de toutes les Écritures, celui qui contient le secret des secrets : l'amour nuptial de Dieu pour son Épouse. Ton nom, dit la jeune fille du Cantique à son bien-aimé, ton nom est une huile qui se répand. Ce nom, c'est celui de *meshia*, Celui qui a été oint d'une huile d'allégresse, le signe efficace de l'Esprit de Dieu.





*Le Christ époux de l'Église.
(Bible du 14^e siècle).*

↓ C'est cette tradition que reprend saint Paul dans le célèbre texte de la lettre aux Éphésiens qui est lu à la messe de mariage :

« Hommes, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Église : il s'est donné pour elle, afin de la sanctifier, en la purifiant dans le bain de l'eau avec une parole, afin de se présenter à lui-même l'Église dans la gloire, sans tache ni ride ni rien de tel, mais pour qu'elle soit sainte et immaculée. C'est ainsi que les hommes doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps. Celui qui aime sa femme s'aime soi-même. Car personne n'a jamais haï sa propre chair, mais on la nourrit et on en prend soin, comme le Christ le fait pour son Église, car nous sommes les membres de son Corps. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme, et ils deviendront, les deux, une seule chair. (Cf. Gen. 2, 24.) Ce mystère est grand, je le dis en visant le Christ et son Église. » (Éph. 5, 25.)

comparaison

X

Dans les Évangiles, la plénitude est comparée à un festin de noces, où le Christ est l'Époux qui vient — « les noces de l'Agneau », dit l'Apocalypse.

Ce Corps du Christ est le Temple de l'Esprit saint. Saint Paul utilise conjointement les images du corps et de l'édifice pour signifier cette réalité organique, fondée sur le Christ, qu'est l'Église. « *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?* » (I Cor. 3, 16.)

Dans Israël déjà le Seigneur habitait. Yahweh a fait sa demeure parmi son peuple ; il habite avec son peuple, dans son peuple.

« *Car nous sommes le temple de Dieu vivant, comme Dieu le dit : « J'établirai ma demeure au milieu de vous, je serai votre Dieu et vous serez mon peuple... »* (Cf. Lévi. 26, 11 ; 2 Cor. 6, 16.)

Ce Temple du Dieu vivant que nous sommes, construit en pierres vivantes (I Pet. 2, 5), c'est le Temple promis à David et à Salomon par les prophètes : « Yahweh t'annonce qu'il te fera une maison. Quand tes jours seront accomplis et que tu seras couché avec tes pères, j'élèverai ta postérité après toi, celui qui sortira de tes entrailles, et j'affermirai sa royauté. C'est lui qui bâtera une maison à mon nom, et j'affermirai pour toujours le trône de son royaume. » (2 Sam. 7, 11.)

Chez Paul, les images du corps et de la construction se mêlent d'une manière parfois baroque :

« *Vous êtes construits sur le fondement des prophètes et des apôtres ; la pierre angulaire, c'est le Christ, en qui toute la construction trouve sa consistance et croît pour devenir un temple saint dans le Seigneur, en qui vous aussi vous êtes co-édifiés pour être une habitation de Dieu dans l'Esprit.* » (Éph. 2, 20.)

« *Lui-même a institué les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres bergers et enseignants... pour la construction du Corps du Christ... Nous croîtrons de toutes manières vers Lui, qui est la Tête, — le Christ — de qui le Corps tout entier tient sa cohérence et sa consistance...* » (Éph. 4, 16.)

Le Christ est « la Tête, dont tout le Corps reçoit nourriture et cohésion, par les jointures et les ligaments, pour croître la croissance de Dieu. » (Col. 2, 19.)



L'INHABITATION DE L'ESPRIT SAINT

L'inhabitation de l'Esprit saint en nous est une doctrine constante chez Paul. Rappelons certains textes : « *L'esprit de Dieu habite en vous.* » (Rom. 8, 9). « *Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité d'entre les morts le Christ Jésus vivifiera aussi vos corps morts par son Esprit qui habite en vous.* » (Rom. 8, 11.)

L'Esprit en nous constitue les « arrhes » de la promesse qui nous est faite de devenir les enfants de Dieu — non seulement les arrhes, mais aussi le levain transformant qui fera de nous, homme psychique, un être nouveau, un corps spirituel, un enfant de Dieu. C'est par cette onction de l'Esprit que nous devenons semblables au Christ : « *Celui qui nous affermit dans le Christ et qui nous a oints (chrisas) c'est Dieu : il nous a marqués d'un sceau et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos cœurs.* » (2 Cor. 1, 22.)

C'est par l'Esprit que nous avons conscience d'être appelés à l'adoption : « *L'Esprit lui-même témoigne avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.* » (Rom. 8, 16.) C'est par l'Esprit en nous que nous prions selon Dieu : « *L'Esprit vient en aide à notre faiblesse. Que demander dans la prière et comment, nous ne le savons pas, mais l'Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements indicibles.* » (Rom. 8, 26.)

X

La connaissance de Dieu qu'est la foi n'est possible que par cette inhabitation en nous de l'Esprit de Dieu : « *L'Esprit sonde tout, et même les profondeurs de Dieu. Car qui connaît l'intimité de l'homme sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même, ce qui appartient à Dieu, nul ne le connaît si ce n'est l'Esprit de Dieu. Quant à nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions ce dont Dieu nous a gratifiés.* » (I Cor. 2, 10.)

C'est aussi, nous le verrons plus loin, par l'Esprit saint qu'est possible en nous l'agapê de Dieu.

La présence de Dieu dans son peuple, dans son Église, est active, opérante, créatrice et transformante.

Dieu opère dans son peuple, qui constitue un Corps, avec la coopération libre et consciente des cellules personnelles de ce Corps. Ici prend place ce qu'il faut appeler la philosophie de l'action de saint Paul.

« Dès leur arrivée, ils réunirent l'Assemblée, et annoncèrent tout ce que Dieu avait fait avec eux, et qu'il avait ouvert aux nations la porte de la foi. » (Act. 14, 27.) « Arrivés à Jérusalem, ils furent reçus par l'Église, par les Apôtres et les anciens, et ils annoncèrent tout ce que Dieu avait fait avec eux » (15, 4). « Toute l'assemblée se tut, et ils écoutèrent Barnabas et Paul raconter tout ce que Dieu avait fait comme signes et prodiges parmi les nations par eux » (15, 12). Aux Corinthiens qui s'étaient divisés, Paul écrit :

« Les uns disent : je suis de Paul, les autres : moi, d'Apollos... Qu'est-ce donc qu'Apollos ? Qu'est-ce que Paul ? Des serviteurs par lesquels vous avez cru, et chacun selon que le Seigneur lui a donné. Moi j'ai planté, Apollos a arrosé, mais c'est Dieu qui a fait croître. De sorte que ni celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose, mais Dieu fait croître. Celui qui plante et celui qui arrose sont un, chacun recevra sa propre récompense selon son propre travail. Car de Dieu nous sommes co-ouvriers. » (I Cor. 3, 4.)

« Il y a diversité de grâces, mais le même Esprit. Diversité de services, mais le même Seigneur. Diversité d'opérations, mais le même Dieu qui opère tout en tous. A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit pour l'utilité. A l'un, par l'Esprit, est donnée la parole de sagesse, à un autre la parole de connaissance selon le même Esprit, à un autre encore la foi dans le même Esprit, à l'un des dons de guérison dans le même et unique Esprit, à l'autre la prophétie, à l'un le discernement des esprits, à l'autre des genres de langues, à l'autre enfin l'interprétation

X

des langues. Tout cela, c'est l'unique et même Esprit qui l'opère, distribuant ses propres dons à chacun comme il le veut. De même que le corps est un, et il a des membres multiples, tous les membres du corps — et ils sont nombreux — sont un seul corps, ainsi en est-il du Christ. Et en effet dans un seul Esprit nous tous, pour constituer un seul corps, nous avons été baptisés, que nous soyons Juifs ou Grecs, esclaves ou libres, et tous nous avons bu à un seul Esprit. Et le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs. » (I Cor. 12, 4.)

L'action de l'homme est greffée, plantée sur l'Action de Dieu. L'Action de Dieu opère dans l'action de l'homme. « En Lui nous nous mouvons, nous vivons et nous sommes. » L'Action de Dieu se sert de notre action tout en la respectant. La liberté de Dieu agit à l'intérieur de notre propre liberté : « *C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et l'agir* » (Phil. 2, 13). « *Il opère en vous des œuvres de puissance* » (Gal. 3, 5). « *Selon sa puissance qui opère en nous* » (Éph. 3, 20). « *Je lutte selon son énergie qui opère en moi avec puissance* » (Col. 1, 29). « *La parole de Dieu opère en vous qui croyez* » (I Thess. 2, 13).

Cette opération de l'Action de Dieu dans notre agir ne lèse en rien notre liberté. Au contraire, elle la suscite, elle la guérit, elle la fortifie. « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. » Notre liberté ne se réalise pas dans une séparation solitaire, dans un refus de Dieu, mais dans une coopération avec Dieu, pour l'œuvre de sa gloire. La liberté ne consiste pas à pouvoir choisir entre le oui et le non vis-à-vis de Dieu : la liberté, c'est le oui. La servitude, c'est le péché. Si nous sommes libérés par l'Esprit du Fils, nous serons vraiment libres et fils aussi. C'est en portant fruit que nous réalisons et manifestons notre liberté, non en nous enfermant dans la solitude du néant.

Ce mystère de l'épanouissement d'une liberté créée en face de la liberté de Dieu est certainement le mystère des mystères, le mystère même de la Création. *Tria mirabilia fecit Dominus : res ex nihilo, liberum arbitrium et Hominem Deum.* (Descartes, *Cogitationes privatae*, Adam Tannery, t. X, p. 217.)



Agapê, misce nobis.
(Catacombes, 4^e siècle).

L'AGAPÊ

Quel est le lien qui assure l'unité organique et la vie de ce Corps spirituel ? C'est l'*agapê*, que l'on a traduit en latin par *caritas*, qui a donné en français *charité*. } def

Mais il n'existe plus aujourd'hui, en français moderne, de mot qui traduise exactement l'*agapê* biblique. On ne peut en effet traduire *agapê* ni par amour ni par charité. Le mot amour est chargé de tout ce que le romantisme et les mystiques naturalistes — qui sont les religions à mystères des temps modernes — y ont déposé. La mystique de l'amour-eros est, depuis *Tristan et Iseult*, jusqu'au romantisme du XIX^e siècle et à celui du XX^e, une religion où l'eros est associé à un désir de mort, au désespoir ; « je vais vous conter une histoire d'amour et de mort ». L'*agapê* chrétienne, au contraire, n'est pas idolâtrique ; elle n'est pas un essai d'adorer la créature ; elle ne débouche pas sur le néant ; elle est vie et espérance. C'est un amour libre de tout philtre, de toute servitude, de toute magie, de tout désespoir. C'est un amour qui ne détruit pas, mais qui crée ; qui ne porte pas à la tristesse, mais à la joie et à la paix. S'il est permis de suggérer une illustration musicale, songeons pour l'amour magie à Wagner, et pour l'amour chrétien à Bach.

On ne peut pas non plus traduire de nos jours *agapê* par charité. Si le mot charité procède étymologiquement de *caritas*, il a perdu son sens primitif. Le mot s'est dévalué par

8

suite d'une inflation du langage sacré qui dénote une chute de la tension spirituelle. Comme la manne dans les mains des Hébreux infidèles, les mots sacrés se sont corrompus, « ils sont devenus infects ». Aucun or ne correspond plus à la monnaie du langage. Là où l'Esprit nous a quittés, il ne nous reste plus que des mots qui pourrissent ; comme le disait Marthe au sujet de son frère Lazare au sépulcre, « ils sentent déjà ». Même corruption dans le langage que dans l'art sacré, et pour la même raison.

L'*agapê* est une notion spécifiquement biblique et chrétienne. Le mot lui-même n'était guère utilisé en grec classique ni dans le grec courant. Les auteurs du N. T. l'ont emprunté au grec des Septante, où il traduit l'hébreu *ahaba*.

Nous nous résignerons à traduire *agapê* par le mot charité, à la condition de faire appel à son sens originel, devenu technique en théologie. Nous utiliserons le mot amour quand toute équivoque sera impossible.

L'*agapê* est un amour surnaturel, venu de Dieu, spirituel, conféré par l'Esprit saint qui habite en nous, libre comme tout ce qui est de l'Esprit, et qui relie entre eux les disciples du Seigneur, les saints, pour faire d'eux un Corps, le Corps du Christ, vivifié par l'*agapê* du Christ, participant à la vie de la sainte Trinité, dont l'intimité se définit essentiellement aussi par l'*agapê*. La vie même de la sainte Trinité est *agapê*. Entre le Père, le Fils et l'Esprit, le lien c'est l'*agapê* :

« le Fils de son amour » (Col. 1, 13).

De même l'Esprit est *agapê* : « je vous exhorte, frères, par notre Seigneur Jésus-Christ, et par l'amour de l'Esprit... » (Rom. 15, 30).

L'*agapê*, c'est d'abord l'amour qui constitue la vie intime de Dieu. C'est ensuite l'amour que Dieu nous porte :

« Dieu prouve son propre amour à notre égard en ceci : alors que nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » (Rom. 5, 8.)

« C'est Dieu qui justifie ; qui nous condamnera ? C'est le Christ Jésus qui est mort, bien plus, ressuscité ; — il est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous. Qui nous séparera de l'amour du Christ ? La tribulation ? L'angoisse ? La persécution ? La faim ? La nudité ? Le danger ? Le glaive ? (Comme il est écrit : A cause de toi nous sommes mis à mort tout le jour ; On nous traite comme des brebis pour l'abattoir.) Mais en tout cela nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous aime. Car j'ai la certitude que ni la mort, ni la vie, ni les anges ni les principautés, ni le présent ni l'avenir, ni les puissances, ni

la hauteur ni la profondeur, ni rien d'autre de créé ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. » (Rom. 8, 33.)

« C'est dans l' « agapê » que Dieu a décidé de notre adoption, dès avant la création du monde, par et pour le Christ dont nous devenons les cohéritiers. » (Éph. 1, 4.)

L'agapê, c'est enfin l'amour de l'homme pour Dieu, par l'Esprit et dans le Christ, et de l'homme pour l'homme, dans l'Église qui est le Corps du Christ.

L'agapê est par essence surnaturelle et spirituelle, parce qu'elle procède de l'Esprit saint :

« L'agapê de Dieu a été versée dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous a été donné. » (Rom. 5, 5.) L'agapê est « le fruit de l'Esprit » (Gal. 5, 22).

L'amour que nous portons aux frères, c'est l'amour du Christ qui est en nous « l'amour du Christ qui dépasse toute connaissance » (Éph. 3, 19).

Paul écrit aux Corinthiens (2 Cor. 5, 14) :

« La charité du Christ nous presse. »

L'agapê chrétienne est surnaturelle en ce sens qu'elle est une participation à la vie de Dieu, par l'inhabitation de l'Esprit en nous, et la présence du Christ dans son Corps ecclésial. L'agapê n'appartient donc pas à l'ordre biologique, psychologique, que Paul appelle l'ordre de la « chair », l'ordre de l'humain. L'agapê ne relève pas d'une analyse psychologique des motivations affectives. Elle est déjà la possession des arrhes du monde qui vient.

« L'agapê est le lien (*syndesmos*) de la perfection. » (Col. 3, 14.) C'est elle qui assura l'unité de la croissance du Corps qu'est l'Église (Éph. 4, 16). Elle est constructive.

Saint Paul attachait une grande importance à la connaissance. Nous l'avons vu, la connaissance du mystère révélé dans le Christ, c'est la substance de son Annonce. La foi, chez saint Paul, ne s'oppose pas à la connaissance, comme chez les gnostiques. Elle est connaissance, connaissance de Dieu, intelligence du mystère de Dieu manifesté en son Fils. Tout notre exposé a été consacré à dégager sommairement quel est ce mystère de Dieu annoncé au monde.

Mais saint Paul savait que cette connaissance spirituelle ne serait rien sans l'agapê, sans l'amour de Dieu opérant en nous pour porter fruit. La connaissance du mystère de Dieu pourrait sombrer dans une scolastique abominable — une scolastique sacrée — si l'agapê nous quittait. Au lieu d'un

8

peuple de saints, nous aurions une synagogue de Scribes. Saint Paul rappelle aux Corinthiens très fiers de leur gnose spirituelle cette loi : « la connaissance enfle, mais l'amour construit. Si quelqu'un croit avoir connu quelque chose (comme on connaît une chose), il n'a pas encore connu comme il faut connaître. Mais si quelqu'un aime Dieu, celui-là est connu de Dieu. » (I Cor. 8, 1.) Vouloir connaître quelque chose, c'est n'avoir rien compris au mystère de Dieu, qui est quelqu'un. C'est dire que toute relation de connaissance entre Dieu et l'homme ne peut être qu'une relation d'amour. Sans l'agapê, la connaissance devient l'Inversion, la trahison du disciple par le baiser menteur.

« Si je parle les langues des hommes et des anges, mais que je n'ai pas la charité, je suis devenu un cuivre sonnante et une cymbale retentissante. Et si j'ai la prophétie et si je connais tous les mystères et toute la connaissance, et si j'ai toute la foi en sorte que je déplace les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et si je distribue tous mes biens en aumônes, et si je livre mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne sert à rien.

209
la charité
↓ La charité est large d'esprit ; elle est bonne, la charité, elle n'est pas jalouse, la charité, elle n'est pas indiscrete, la charité, elle ne s'enfle pas, elle ne fait pas ce qui est laid, elle ne recherche pas son propre intérêt, elle ne s'irrite pas, elle ne calcule pas le mal ; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se réjouit avec la vérité. Elle excuse tout, elle fait confiance en tout, elle espère tout, elle supporte tout.



« Maintenant demeurent Foi, Espérance, Charité.
La plus grande de toutes, c'est la Charité. » (I Cor. 13).
(Amiens)

2

La charité ne tombe jamais. Les prophéties ? elles seront abolies. Le don des langues ? il cessera. La science ? elle sera abolie. Car c'est partiellement que nous connaissons et c'est en partie que nous prophétisons. Quand viendra la plénitude, ce qui est partiel sera aboli. Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant. Lorsque je suis devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui est enfantin.

Nous voyons pour le moment par un miroir, d'une manière obscure, mais alors ce sera face à face. Jusqu'à maintenant je connais d'une manière partielle, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu.

Maintenant, demeurent foi, espérance, charité, ces trois-là. La plus grande des trois, c'est la charité. » (I Cor. 13.)

Il existe donc une « justification » par la charité, comme une justification par la foi. Les œuvres ne suffisent pas à constituer la justice devant Dieu qui est sainteté. « *La foi opérante par la charité* » est, avec l'espérance, l'essence même de la sainteté.

Notons ici encore que, contrairement au point de vue kantien, la charité est tellement essentielle à la valeur de l'acte moral que le fait de donner toute sa fortune aux pauvres, et même de se sacrifier totalement soi-même n'est pas moralement valable si la charité n'informe pas l'acte. C'est exactement l'inverse de la position de Kant, pour qui l'amour nuisait à la « pureté » de la conduite éthique.

La psychologie moderne des profondeurs a bien vu combien de fausses vertus et de pseudo-éthiques se dissimulent sous certains comportements de sacrifice qui ne représentent en fait qu'une satisfaction morbide accordée à un masochisme ou à un besoin d'auto-punition, « *satisfaction de la chair* » encore, eût dit saint Paul. Celui qui n'a pas la charité demeure dans la mort.

LE TRAVAIL

Saint Paul gagnait sa vie en fabriquant des tentes.

« *Vous savez vous-mêmes qu'à mes besoins et à ceux de mes compagnons ont pourvu les mains que voici.* » (Act. 20, 34.)

« *Vous vous souvenez, frères, de nos labeurs et de nos fatigues ; de nuit comme de jour travaillant pour n'être à la charge d'aucun*

8 7
de vous, nous vous avons annoncé l'Heureuse Nouvelle de Dieu. » (I Thess. 2, 9.) « Nous ne sommes pas restés oisifs, parmi vous, et nous n'avons pas mangé notre pain gratuitement l'ayant reçu de quelqu'un, mais dans la peine et la fatigue, nuit et jour nous avons travaillé afin de n'être à charge à aucun d'entre vous ; non pas que nous n'en ayons le droit, mais pour nous donner à vous comme un modèle à imiter. Quant nous étions près de vous, nous vous donnions cette règle : si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. » (2 Thess. 3, 7 sq.)

« Jusqu'à l'heure présente nous souffrons de la faim, de la soif, de la nudité, et nous sommes vagabonds, nous nous épuisons à travailler de nos propres mains. » (I Cor. 4, 10 ; cf. aussi chap. 9 ; et 2 Cor. 11, 7-12 ; 12, 13.)

Le fait mérite réflexion. Ce ne sont pas seulement les paroles des prophètes, des apôtres et du Seigneur qui sont enseignement, mais aussi leurs Gestes, et leur existence même.

Le travail manuel était, dans l'antiquité païenne, considéré comme dégradant ; il était réservé aux esclaves et aux gens jugés de condition inférieure. Platon, dans sa République, réserve le travail à la catégorie d'hommes qu'il estime la plus basse. Le sage, c'est l'homme de loisir, celui qui a des esclaves et qui peut se permettre de ne pas travailler. Ici la critique marxiste porte à plein : une certaine vision du monde qui oppose le sensible à l'intelligible procède d'une situation sociale, économique, définie par l'exploitation d'une classe laborieuse par une minorité privilégiée.

Ce mépris du travail, allié au mépris du sensible, du corporel, du matériel, s'est conservé dans la tradition manichéenne et cathare. Dans l'église cathare, les hommes étaient divisés en deux classes : les imparfaits, ceux qui travaillent, se marient, et les parfaits, les purs (*catharoi*) qui ne travaillent ni ne se marient, qui sont nourris par les imparfaits, et ont ainsi le loisir de contempler. Il est resté quelque chose de cette mentalité jusqu'à nos jours en chrétienté.

C'est contre cette attitude que s'élève toute la tradition biblique et évangélique. Dans la tradition biblique et juive, il n'y a pas incompatibilité entre le travail de la terre, le travail manuel, et la vie contemplative, mystique, la plus haute. Paul le fabricant de tentes est le prince des penseurs chrétiens.

LA CHASTETÉ ET L'ASCÈSE

Paul était célibataire. Pendant toute sa vie missionnaire il a été seul. Il le dit lui-même aux Corinthiens : « Ne suis-je pas libre ? Ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je pas vu Jésus notre Seigneur ? N'êtes-vous pas mon œuvre dans le Seigneur ?... N'avons-nous pas la liberté de manger et de boire ? N'avons-nous pas le droit d'emmener avec nous une sœur qui soit notre femme, comme les autres apôtres, et les frères du Seigneur, et Céphas ? Ou bien est-ce que seuls moi et Barnabas n'avons pas le droit de ne pas travailler ? » (I Cor. 9, 1.)

« Il est beau pour l'homme de ne pas toucher de femme » écrit Paul aux Corinthiens (I Cor. 7, 1), de même qu'aux Romains il écrit : « il est beau de ne pas manger de viande et de ne pas boire de vin » (Rom. 14, 21). Paul ajoute, dans sa lettre aux Corinthiens : « Je voudrais que tous les hommes soient comme moi. Mais chacun reçoit sa propre grâce de Dieu, l'un de telle manière, l'autre d'une autre. » (I Cor. 7, 7.)

« Au sujet des vierges, je n'ai pas de commandement du Seigneur mais je donne un conseil, comme ayant trouvé grâce devant le Seigneur pour être fidèle. Je pense donc que cela est bon à cause de la nécessité présente : il est bon pour un homme d'être ainsi. Es-tu lié à une femme ? ne cherche pas à rompre. Es-tu sans lien avec aucune femme ? Ne cherche pas de femme. Si tu t'es marié, tu n'as pas péché, et si la vierge s'est mariée, elle n'a pas péché. Mais ils auront des angoisses dans la chair, moi je voudrais vous les épargner. Voici ce que je dis, frères : le temps propice s'est resserré. Quant au reste, que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas, et ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, et ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas, et ceux qui achètent comme ne possédant pas, et ceux qui usent du monde comme n'en usant pas. Car la figure de ce monde passe. Je veux que vous soyez sans souci. Celui qui n'est pas marié se soucie des choses du Seigneur, de la manière de plaire au Seigneur. Celui qui est marié se soucie des choses du monde, comment plaire à sa femme, et il est divisé... » (I Cor. 7, 25.)

L'ascèse a une signification prophétique. Elle prophétise, dans l'existence même du saint, la condition humaine à venir, dans « la durée, ou le monde, qui vient ». « Les hommes seront comme les anges de Dieu, ne se mariant pas... » L'ascèse chrétienne anticipe la vie qui vient, et la réalise dans une certaine mesure dès ici-bas.

L'attachement aux conditions de la vie humaine actuelle n'est pas en soi mauvais, mais anachronique, « car la figure de ce monde passe ». C'est l'ascète qui est le réaliste intégral. La fixation au temps présent est une inversion. C'est ici qu'intervient la dialectique paulinienne de l'homme ancien et de l'homme nouveau, de l'homme renouvelé par la vie de l'Esprit saint. L'homme spirituel est déjà engagé dans l'économie d'une existence nouvelle et éternelle, celle des hommes qui sont nés de nouveau dans le Christ. C'est dans la perspective paulinienne de l'histoire de la création que l'ascèse prend un sens. La durée — le monde — présents sont déjà périmés. L'ascèse chrétienne accuse cette caducité de la durée présente, et témoigne de la présence, au sein de cette durée-ci, de la durée ou du monde, qui vient. L'ascèse chrétienne est orientée vers la Venue du Seigneur. L'homme ancien, « l'homme charnel » ne comprend pas cette perspective, cette innovation dans l'Œuvre de Dieu. L'homme spirituel est essentiellement l'homme prophétique qui aperçoit la venue du monde nouveau dans la durée présente : « car les choses visibles sont pour un temps, mais les invisibles sont éternelles ».

Cette excellence de l'ascèse, à cause de la liberté qu'elle permet, n'implique aucunement dans la pensée de Paul une attitude manichéenne vis-à-vis du mariage. Contre le manichéisme et le catharisme sous toutes ses formes, les épîtres pastorales s'élèvent d'une manière prophétique :

« L'Esprit dit expressément que dans les derniers temps certains abandonneront la foi, s'attachant à des esprits trompeurs et à des doctrines démoniaques enseignées par des hypocrites à la parole menteuse, marqués au fer rouge en leur propre conscience. Ils interdiront de se marier, et prescriront de s'abstenir d'aliments que Dieu a créés pour être pris avec actions de grâces par ceux qui croient et connaissent la vérité. »

Car tout ce que Dieu a créé est bon, et rien n'est à rejeter de ce qui se prend avec actions de grâces, car c'est sanctifié par la parole de Dieu et la prière. » (I Tim. 4, 1.)

« Tout est pur pour ceux qui sont purs. Pour ceux qui sont souillés et infidèles, rien n'est pur, mais leur pensée et leur conscience sont souillées. » (Tite 1, 15.)

Rien n'est plus étranger à toute la tradition biblique que l'attitude manichéenne vis-à-vis du monde sensible, de l'existence corporelle, de la fécondité. Le monde tout entier est mystère, et Paul a eu l'intelligence du mystère du mariage

comme on le voit dans le passage de la lettre aux Éphésiens que nous avons cité « *Ce mystère est grand...* » (Éph. 5, 32).

Mais précisément parce que le monde est mystère, il est bon que certains s'abstiennent d'user du monde, pour que ce monde soit connu en tant que mystère prophétique. Il est bon d'user du monde comme n'en usant pas, parce que la figure de ce monde inachevé passe, et laisse la place au monde qui vient, prophétisé par ce monde-ci. Ainsi les vierges comme les gens mariés contribuent à manifester le mystère du mariage. Le mariage ne serait plus vécu comme mystère si la chasteté n'en annonçait le sens eschatologique, et le mystère ne serait plus consacré dans ses espèces sensibles si l'homme ne connaissait pas la femme.

Quant au reste, nul n'est plus humain que Paul l'ascète, qui prend soin d'écrire à Timothée : « *Cesse de ne boire que de l'eau, mais prends un peu de vin à cause de ton estomac et de tes fréquentes indispositions.* » (I Tim. 5, 23.)

Paul est un lutteur. Ce sont les images du combat qui reviennent constamment dans ses lettres. Elles dénotent chez Paul un fond incontestable d'agressivité fécondée et transformée par la sainteté. Paul est un athlète du Christ. « *Ne savez-vous pas que ceux qui courent sur le stade, tous courent, mais un seul remporte le prix. Courez de même, afin de le remporter. Quiconque veut lutter, s'abstient de tout : eux pour une couronne périssable ; nous, pour une impérissable. Pour moi je cours de même, non comme à l'aventure ; je frappe, non pas comme battant l'air. Mais je traite durement mon corps et je le tiens en servitude, de peur qu'après avoir annoncé aux autres, je ne sois moi-même réprouvé.* » (I Cor. 9, 24.)

L'ascèse paulinienne est une ascèse athlétique. Elle n'a rien d'une ascèse morbide, d'un masochisme stérile, elle est essentiellement orientée vers le fruit à porter. On émonde l'arbre pour qu'il porte davantage de fruit.

Saint Paul, c'est le contraire de la « recherche du temps perdu ». « *Ce n'est pas que j'aie déjà saisi le prix, ou que j'aie déjà atteint la perfection ; mais je poursuis ma course pour tâcher de le saisir, puisque j'ai été moi-même saisi par le Christ. Pour moi, frères, je ne pense pas l'avoir saisi ; mais je fais une seule chose : oubliant ce qui est derrière moi, et me portant de tout moi-même vers ce qui est en avant, je cours droit au but, pour remporter le prix auquel Dieu m'a appelé, dans le Christ Jésus.* » (Phil. 3, 12.)



*L'humiliation du Christ, annoncée en figures
dans l'Ancien Testament par l'histoire de Job et celle de Lamech.
(Bible des Pauvres, 15^e siècle).*

LA DIALECTIQUE FAIBLESSE-PUISSANCE

Paul était-il malade ? Des hypothèses multiples, nous l'avons dit, ont été émises à ce sujet. Aucune ne s'impose. Toujours est-il que Paul parle souvent d'une « faiblesse », d'une « infirmité » de la « chair » qui ne le quitte pas :

« Vous savez, écrit Paul aux Galates, vous savez que c'est à cause d'une faiblesse de la chair que je vous ai annoncé pour la première fois l'Heureuse Nouvelle, et cette épreuve, la vôtre, dans ma chair, n'a suscité chez vous ni mépris ni dégoût, mais vous m'avez reçu comme un messenger de Dieu, comme le Christ Jésus... Je vous rends ce témoignage que si cela avait été possible, vous vous seriez arraché les yeux pour me les donner. » (Gal. 4, 13.)

Et aux Corinthiens, Paul rappelle : « et moi, c'est dans une faiblesse, et une crainte, et beaucoup de tremblement que je suis venu à vous... » (loc. cit.)

Le Seigneur avait dit à Ananias, à propos de Paul : « Je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom. » (Act. 9.) Et en effet, Paul rappelle aux Corinthiens quelle est sa vie, la condition d'Apôtre :

« Car je crois que Dieu nous a exhibés, nous les Apôtres, comme les derniers des derniers, comme des condamnés à mort : nous sommes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Nous, nous sommes stupides à cause du Christ, mais vous, vous êtes sensés dans le Christ ! nous sommes faibles, mais vous êtes puissants. Vous, honorés ; nous, méprisés. Car jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif, la nudité, nous recevons des coups, et nous sommes vagabonds, et nous épuisons à travailler de nos propres mains. Injuriés, nous bénissons ; persécutés, nous endurons ; calomniés, nous consolons. Nous sommes devenus comme les balayures du monde, les rinçures de tous jusqu'à maintenant. » (I Cor. 4, 9.)

Et dans la seconde aux Corinthiens, à propos des faux apôtres, Paul raconte ce qu'il subit :

« Ils sont Hébreux ? Moi aussi. Israélites ? Moi aussi. De la semence d'Abraham ? Moi aussi. Ils sont serviteurs du Christ ? Je parle comme un insensé : moi davantage !

Dans les fatigues davantage, dans les prisons davantage, dans les coups, au delà de toute mesure, dans les dangers de mort de nombreuses fois. Des Juifs, cinq fois j'ai reçu les quarante coups moins un. Trois fois j'ai été passé par les verges, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage, j'ai passé une nuit et un jour dans l'abîme. Dans les voyages à pied souvent, dans les dangers par les fleuves, les dangers par les brigands, les dangers par ceux de ma race, les dangers par les païens, les dangers dans la ville, les dangers dans le désert, les dangers sur mer, les dangers parmi les faux frères ; dans la fatigue et la peine, dans les veilles souvent, dans la faim et la soif, dans les jeûnes de nombreuses fois, dans le froid et la nudité.

Sans compter le reste, mon attention continuelle de chaque jour, le souci de toutes les églises. Qui est faible que je ne sois faible ? Qui est scandalisé que je ne brûle ?

S'il faut se glorifier, je me glorifierai de ce qui tient à ma faiblesse. Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus le sait — lui qui est béni pour les siècles — je ne mens pas. A Damas, l'ethnarque du roi Arétas avait mis des gardes à la ville des Damascéniens dans l'intention de me saisir, et c'est par une fenêtre, dans un panier, qu'on me fit descendre le long de la muraille, et que j'échappai à ses mains. » (2 Cor. 11, 22.)

Il y a, dans la personne et l'existence de saint Paul, un aspect que nous oserions illustrer en évoquant l'œuvre de Chaplin. L'œuvre de Chaplin est si riche, spirituellement, parce qu'elle contient un mystère. La poétique de Chaplin consiste à mimer cette dialectique constante dans l'histoire du Peuple de Dieu : la faiblesse qui triomphe de la force pour manifester l'humour de l'Esprit et de la Sagesse de Dieu. Charlot mime d'Israël. Depuis Abraham, le Père des émigrants, Israël, « le plus petit de tous les peuples », a constamment vérifié cette loi qui continuera de régir la vie de l'Église naissante — une poignée de Galiléens, « balayures du monde » contre l'empire de Rome, le combat de David contre Goliath.

Cette « faiblesse », cette dialectique, Paul en connaît bien le sens. C'est lui qui, pour toute la Bible, en donnera la formule la plus précise. Nous avons noté comment le Seigneur exige de Gédéon qu'il réduise l'effectif des troupes qui vont combattre Madian et le vaincre : « Le peuple que tu as avec toi est trop nombreux pour que je livre Madian entre tes mains, de peur qu'Israël n'en tire gloire contre moi en disant : c'est ma main qui m'a délivré. » (Jug. 7, 2.)

De même Paul : « *Nous portons ce trésor dans des vases de terre afin que la surabondance de la puissance soit celle de Dieu, et non pas comme venant de nous.* » (2 Cor. 4, 7.)

« *Puisqu'il faut se glorifier — pourtant ce n'est pas avantageux — j'en viendrai à des visions et révélations du Seigneur. Je connais un homme dans le Christ, il y a quatorze ans — soit en son corps, je ne sais, soit hors de son corps, je ne sais, Dieu le sait — cet homme-là fut enlevé jusqu'au troisième ciel. Et je sais que cet homme — en son corps ou hors de son corps, je ne sais, Dieu le sait — fut emporté dans le Paradis et qu'il entendit des paroles indicibles, qu'il n'est pas permis à l'homme de prononcer.*

Pour cet homme-là, je me glorifierai, mais pour moi je ne me glorifierai pas, si ce n'est dans mes faiblesses. Si je voulais me glorifier, je ne serais pas insensé, car je dirais la vérité. Mais je l'évite, pour qu'on ne m'estime pas au-dessus de ce qu'on voit de moi ou de ce qu'on entend, ni sur l'excellence des révélations.

C'est pourquoi, pour que je ne m'exalte pas, il me fut donné une écharde dans la chair, un messenger de Satan pour me gifler, pour que je ne m'exalte pas. A son sujet, trois fois j'ai invoqué

le Seigneur, afin qu'il s'écarte de moi. Et Il m'a dit : ma grâce te suffit. Car la puissance s'accomplit dans la faiblesse.

Bien plus volontiers donc je me glorifierai dans les faiblesses afin que la puissance du Christ vienne me recouvrir. C'est pourquoi je me complais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les persécutions, dans les détresses, pour le Christ.

Car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. » (2 Cor. 12.)





*Saint Paul et Saint Pierre autour de la gloire de la Croix
(Saint Praxède, 9^e siècle)*

LA PARTICIPATION AU MYSTÈRE DE LA CROIX

C'est cette dialectique — la force de Dieu s'accomplit dans l'échec et la faiblesse —, qui définit le mieux l'existence paulinienne, l'existence chrétienne : la participation au mystère de la croix du Christ. « *J'ai été co-crucifié avec le Christ. Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi.* » (Gal. 2, 20.) « *Quant à moi, que je ne me glorifie de rien, si ce n'est dans la croix de notre seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, et moi au monde.* » (Gal. 6, 14.)

Cette actualité permanente de la croix jusqu'à la fin du monde, c'est sans doute l'essentiel du message paulinien. « *Maintenant je me réjouis dans les souffrances, à cause de vous, et je complète ce qui manque aux épreuves du Christ, dans ma chair, pour son Corps qui est l'Église.* » (Col. 1, 24.) Et aux Philippiens Paul écrit : « *Soyez mes co-imitateurs, frères... Car plusieurs se conduisent — je vous l'ai dit souvent, et maintenant je le dis en pleurant — en ennemis de la croix du Christ.* » (Phil. 3, 18.)

« *Nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin que la surabondance de la puissance soit (reconnue comme venant) de Dieu et non pas de nous. De toutes parts accablés, mais non écrasés ; dans la détresse, mais non dans le désespoir ; persécutés, mais non abandonnés ; abattus, mais non anéantis ; toujours nous portons la mort de Jésus dans notre corps, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre corps. Car nous qui vivons, toujours nous sommes livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle. En sorte que la mort opère en nous, et la vie en vous...*

Nous savons que Celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus, nous aussi il nous ressuscitera avec Jésus et nous établira avec vous...

C'est pourquoi nous ne perdons pas courage : si notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car le peu de tribulation du moment, en surabondance au delà de toute mesure, opère un poids éternel de gloire pour nous, nous qui ne regardons pas les choses qui se voient, mais celles qui ne se voient pas. Car les choses visibles sont pour un temps, mais les invisibles sont éternelles. » (2 Cor. 4, 7.)

Le mystère de la croix ne signifie pas une complaisance morbide pour la douleur et la mort, mais la conscience lucide et virile d'une loi de portée cosmique, d'une loi de la création : si le grain de blé ne meurt pas, il demeure seul. Mais s'il tombe en terre et meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui voudra sauver son âme — sa vie — la perdra, mais celui qui consentira à la perdre la retrouvera plus pleine et plus entière.

Cette loi du mystère de la croix, nous pouvons la vérifier dans nos vies, dans les vies de tous ceux que nous connaissons, dans les vies des individus comme des peuples : elle est la loi qui régit l'économie de la vie de l'esprit.



*Navire au port d'Ostie
(mosaïque romaine)*

DE JÉRUSALEM A ROME

Le voyage de saint Paul prisonnier (59-60)

Nous renvoyons, pour ce qui concerne l'arrestation de Paul à Jérusalem, la captivité à Césarée et le voyage vers Rome, au récit du livre des Actes. Contentons-nous ici de résumer rapidement les faits.

La communauté de Jérusalem suggère à Paul d'aller au Temple et de donner une preuve publique de son attachement au Judaïsme pour apaiser les Juifs convertis qui l'accusent de « désertier la Loi de Moïse ».

« Alors Paul prit avec lui les hommes (qui devaient accomplir un vœu) et le lendemain, purifié avec eux, il entra dans le temple... » (Act. 21, 26.)

Comme les sept jours de la « purification » touchaient à leur fin, les Juifs d'Asie, l'ayant vu dans le temple, ameutèrent toute la foule et mirent la main sur lui en criant : « Israélites, au secours ! Voici l'homme qui enseigne partout et à tout le monde contre le peuple, la Loi et ce lieu-ci... » (Act. 21, 27.) Le tribun alerté par le tumulte fait arrêter Paul, ce qui lui sauve la vie. Le tribun permet à Paul de parler à la foule. Et, en araméen, Paul raconte sa vie et sa conversion. (Voir p. 30.)

Pour savoir exactement de quoi les Juifs l'accusaient, le tribun réunit le Sanhédrin et les grands prêtres, et il place Paul au milieu d'eux. « Paul, sachant qu'une partie de l'assemblée était composée de Sadducéens et l'autre de Pharisiens, s'écria dans le Sanhédrin : « Frères, je suis Pharisien, fils de Pharisien ; c'est à cause de l'espérance en la résurrection des morts que je suis mis en jugement. »

« Quand il eut prononcé ces paroles, il s'éleva une discussion entre les Pharisiens et les Sadducéens, et l'assemblée se divisa. Car les Sadducéens disent qu'il n'y a pas de résurrection, ni d'ange ni d'esprit, tandis que les Pharisiens affirment l'un et l'autre. Il y eut donc une grande clameur, et quelques scribes du parti Pharisien, s'étant levés, discutaient fortement, disant : Nous ne trouvons rien de mal en cet homme ; si un esprit ou un ange lui a parlé ?...

« Comme la discussion allait croissant, le tribun, craignant que Paul ne fût mis en pièces par eux, ordonna à la troupe de descendre pour l'enlever du milieu d'eux et de le ramener à la forteresse.

« La nuit suivante, le Seigneur se présenta à lui et dit : Courage ! Car de même que tu as rendu témoignage à Jérusalem sur ce qui me concerne, il faut aussi que tu rendes témoignage à Rome. » (Act. 23.)

Les Juifs organisent un complot pour assassiner Paul. Pour éviter que Paul ne soit tué, on le fait transférer à Césarée. Félix est procureur de la Judée. (52-59.)

« Deux ans s'écoulèrent, et Félix eut pour successeur Porcius Festus ; et, dans le désir d'être agréable aux Juifs, Félix laissa Paul en prison. » (Act. 25, 27.)

Devant Festus, Paul en appelle à César. C'est son droit, puisqu'il est citoyen romain.

Paul est donc envoyé à Rome. Luc, qui participe au voyage, raconte la traversée dans le détail. Son récit constitue, a-t-on dit, « le document nautique le plus précieux de l'antiquité ».

Après un naufrage et un hivernage à Malte, le navire parvient à Pouzzoles. « Nous y trouvâmes des frères qui nous prièrent de passer sept jours avec eux ; et c'est ainsi que nous vîmes à Rome. De là, les frères informés sur notre compte, vinrent au devant de nous jusqu'au Forum d'Appius et aux Trois-Tavernes. Paul, en les voyant, rendit grâces à Dieu et prit confiance.



« Quand nous fûmes entrés à Rome, on permit à Paul de demeurer en son particulier avec un soldat qui le gardait...

« Or Paul demeura deux ans entiers dans une maison qu'il avait louée. Il recevait tous ceux qui venaient chez lui, proclamant le royaume de Dieu et enseignant ce qui regarde Jésus-Christ, en toute assurance, sans empêchement. » (Act. 28.)

Ainsi se termine le livre des Actes.

Autour de Paul prisonnier sont réunis Luc « le médecin bien aimé » (Col. 4, 14 ; Phil. 24), Marc le cousin de Barnabé, co-ouvrier de Paul, et bien d'autres : des frères de Thessalonique, de Colosses, d'Éphèse, de Philippes.

C'est de Rome que Paul envoie ses grandes épîtres dites de la Captivité : Colossiens, Éphésiens, Philippiens, qui constituent la synthèse ultime de la théologie et de la mystique paulinienne, celles où apparaît dans toute sa dimension « l'intelligence qu'il a du mystère du Christ ». Ce sont ces lettres que nous avons citées au seuil de cet exposé.

Nous ne pouvons pas, dans le cadre de cette brève notice biographique, entrer dans les discussions exégétiques inévitablement soulevées si l'on aborde le problème historique fort controversé des dernières années de saint Paul. A partir du moment où se termine le livre des Actes, nous entrons dans le domaine des conjectures en ce qui concerne la biographie de Paul.

Si l'on admet l'authenticité des Épîtres pastorales, on est amené à penser que Paul fut libéré, avant l'incendie de Rome (64), et qu'il entreprit un dernier voyage missionnaire. La lettre aux Romains nous indiquait que Paul désirait depuis longtemps aller en Espagne (Rom. 15, 24). D'un texte de Clément de Rome certains pensent pouvoir déduire qu'il alla en effet en Espagne : « Il est allé jusqu'aux limites de l'Occident. » (I Clément, V.) Selon la première Épître à Timothée (I Tim. 1, 3) il serait passé à Éphèse pour se rendre en Macédoine. Selon la lettre à Tite (1, 5) il serait allé en Crète. Selon la deuxième lettre à Timothée enfin, il serait passé à Troas (2 Tim. 4, 13) et à Milet (ibid. 4, 20).

La seconde lettre à Timothée est écrite de Rome. Paul est prisonnier.

« Des frères vinrent au devant de nous jusqu'au Forum d'Appius et aux Trois Tavernes. » (Act. 28).

LE DERNIER BILLET DE PAUL

« Tous ceux d'Asie m'ont abandonné...

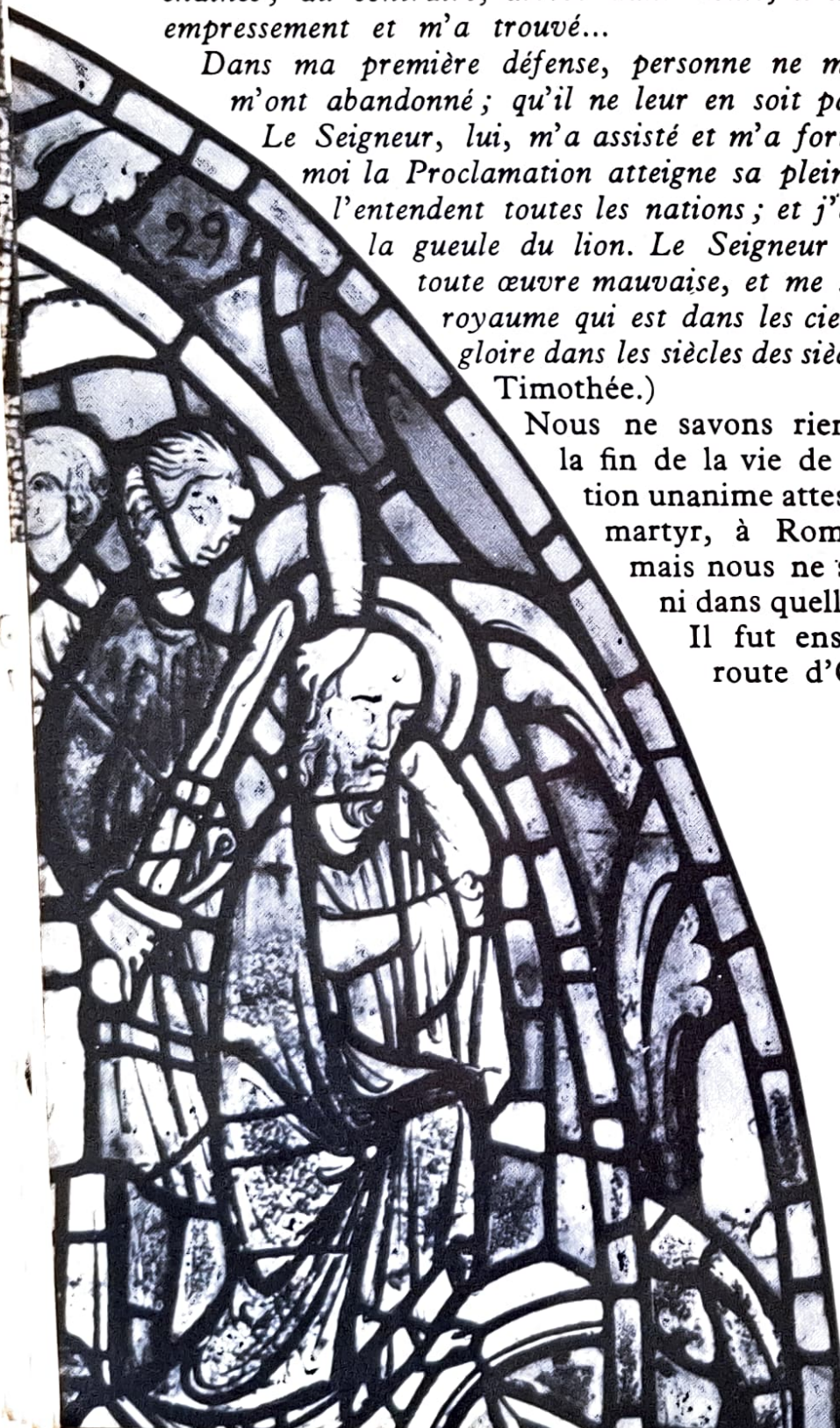
Que le Seigneur fasse miséricorde à la maison d'Onésiphore, parce qu'il m'a réconforté souvent et n'a pas eu honte de mes chaînes ; au contraire, arrivé dans Rome, il m'a cherché avec empressement et m'a trouvé...

Dans ma première défense, personne ne m'a assisté ; tous m'ont abandonné ; qu'il ne leur en soit pas tenu compte !

Le Seigneur, lui, m'a assisté et m'a fortifié afin que par moi la Proclamation atteigne sa pleine mesure, et que l'entendent toutes les nations ; et j'ai été arraché de la gueule du lion. Le Seigneur me délivrera de toute œuvre mauvaise, et me sauvera pour son royaume qui est dans les cieux. A lui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen. » (2^e à Timothée.)

Nous ne savons rien de certain sur la fin de la vie de Paul. La tradition unanime atteste qu'il est mort martyr, à Rome, sous Néron, mais nous ne savons ni quand ni dans quelles circonstances.

Il fut enseveli près de la route d'Ostie.



Martyre de Saint Paul.
(Vitrail du Mans)

LA MORT

La mort est une *action*, une action coextensive à toute la durée de la vie du chrétien : la participation à la mort du Christ, l'expérimentation de la croix, par laquelle nous recevons les arrhes de la résurrection.

« Vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez ce qui est en haut, là où le Christ est assis à la droite de Dieu... Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ sera manifesté, lui qui est votre vie, alors vous aussi, avec lui, vous serez manifestés dans la gloire. » (Col. 3, 1.)

L'acte de la mort, que Paul a, si l'on peut dire, vécu depuis que le Christ crucifié et ressuscité s'est manifesté à lui, cet acte de communion à la mort du Christ, il ne reste plus à Paul qu'à le parachever.

« Quant à moi, je suis déjà versé en libation, et le temps de ma dissolution approche. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi : désormais m'est réservée la couronne de la justice, que le Seigneur m'accordera en ce jour-là, Lui qui est un juge juste ; et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui ont aimé sa manifestation (son épiphanie). » (2 Tim. 4, 6.)

Déjà Paul écrivait aux Philippiciens :

« ... Le Christ sera magnifié en mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort. Car pour moi vivre c'est le Christ, et mourir est un gain. Mais vivre dans la chair, cela me permet de porter fruit pour l'Œuvre, alors, que choisirai-je ? Je ne sais pas ; je suis pris entre les deux : j'ai le désir d'être délié et d'être avec le Christ — car c'est de beaucoup le meilleur. Mais rester dans la chair est plus nécessaire à cause de vous... » (Phil. 1, 20.)

Si l'amour n'a pas, dans la pensée de l'Église primitive, le même sens que dans le langage du monde présent et des « histoires d'amour et de mort », la mort non plus n'a pas dans l'esprit de Paul la signification que ce terme revêt pour nous aujourd'hui sous l'influence des philosophies de l'être-pour-la-mort.

Mort est aujourd'hui, dans le siècle, synonyme de néant. La tristesse du monde, c'est la tristesse de l'être pour la mort.

Chez Paul, il faut dissocier cette alliance entre la mort et le néant pour comprendre que la mort est un acte qui nous permet de participer à la résurrection du Christ « si toutefois

X

nous souffrons avec le Christ ». Mourir n'est pas synonyme de « ne plus être », mais « d'être-pour-le-Christ » :

« Si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Que nous vivions ou que nous mourions, nous sommes au Seigneur. Car c'est pour cela que le Christ est mort et qu'il est vivant, pour être Seigneur de ceux qui sont morts et de ceux qui sont vivants. » (Rom. 14, 8.)

Dès le début de sa carrière missionnaire, Paul écrivait aux Thessaloniens à ce sujet :

« Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui sont morts, afin que vous ne vous affligiez pas comme les autres qui n'ont pas d'espérance. Car puisque nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, de même, ceux qui sont morts par le Christ, Dieu les ramènera avec lui. » (I Thes. 4, 13.)





« Le Seigneur est proche. » (Phil. 4).

LA JOIE

C'est dans les lettres où il raconte ses persécutions que Paul parle le plus souvent de la joie : Serviteur de Dieu,

« ... dans les tribulations, dans la nécessité, dans la détresse, sous les coups, dans les prisons, au travers des émeutes, dans les travaux, les veilles, les jeûnes ; dans la pureté, dans la connaissance, dans la grandeur d'âme, dans la bonté, dans l'Esprit saint, dans l'amour sans hypocrisie, dans la parole de vérité, dans la puissance de Dieu ; par les armes de la justice, par la gloire et le mépris, par la mauvaise et la bonne réputation ;

considérés comme imposteurs, et pourtant véridiques; comme ignorés, et pourtant bien connus; comme en train de mourir, et voici, nous vivons; comme châtiés, — et non mis à mort; comme tristes, mais nous sommes toujours dans la joie; comme des mendiants, et nombreux sont ceux que nous rendons riches; comme n'ayant rien, et nous possédons toutes choses. » (2 Cor. 6, 4.)

C'est dans l'Épître aux Philippiens, écrite sans doute de Rome, « dans les chaînes » (1, 7), que Paul parle le plus de sa joie, qu'il recommande le plus souvent la joie, Chaïrein :

« Je veux que vous sachiez, frères, que ce qui m'est arrivé a plutôt contribué au progrès de l'Évangile. Dans tout le prétoire et pour tous les autres, il est devenu manifeste que c'est pour le Christ que je suis dans les chaînes, et la plupart des frères puisent leur confiance dans le Seigneur, à cause de mes liens, et s'enhardissent de plus en plus à proclamer sans crainte la parole de Dieu.

Certains, il est vrai, c'est par jalousie et par goût de la querelle, d'autres par une bonne intention, qu'ils annoncent le Christ. Ceux-ci par amour, sachant que je suis établi pour la défense, de l'Évangile; les autres, par rivalité, ils prêchent le Christ mais non pas purement : ils pensent me susciter de la tribulation dans mes chaînes. Mais quoi? De toute façon, que ce soit pour de mauvaises raisons ou dans la vérité, Christ est annoncé, et en cela je me réjouis ! Oui, je continuerai de m'en réjouir ! » (Phil. 1, 12.)

« Et si je suis versé en libation dans le sacrifice et le service de votre foi, je me réjouis, je me réjouis en communauté avec vous tous. De même vous aussi réjouissez-vous, réjouissez-vous en communauté avec moi. » (2, 17.)

« Réjouissez-vous dans le Seigneur. » (3, 1.) « Réjouissez-vous dans le Seigneur en tout temps; je vous le redis : réjouissez-vous ! ... Le Seigneur est proche. Ne vous souciez en rien, mais en tout, par la prière et la supplication avec action de grâces, faites connaître vos besoins à Dieu. Et la paix de Dieu, qui surpasse tout entendement, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus. » (4, 4.)



LE MYSTÈRE DE L'OPPOSITION A L'ŒUVRE DE DIEU : L'ANTI-CHRIST

Nous ne pouvons clore un exposé de la vision du monde de saint Paul sans dire un mot de l'élément négatif qui intervient dans l'histoire. L'œuvre de Dieu rencontre dans l'histoire, de la part de l'homme, une résistance, non seulement une résistance individuelle en chacun de nous, mais une résistance sociale, organisée, politique : en face de la Cité de Dieu qui se construit en pierres vivantes, une cité ennemie, appelée spirituellement Babylone.

La création d'une humanité sainte, appelée à devenir semblable à Dieu, s'opère à partir d'un peuple particulier, qui croît comme le grand arbre dont parle l'Évangile, ou encore comme le levain qui transforme toute la pâte.

Mais au cours de son histoire, Israël a rencontré une opposition acharnée de la part de certains peuples qui se sont relayés dans cette guerre contre le Peuple de Dieu. Certains hommes sont dans l'histoire les meneurs de cette lutte contre le peuple de Dieu : Pharaon, Sennacherib, Nabuchodonosor, Antiochus, Épiphane, Pompée et bien d'autres.



*Ézéchiél reçoit la vision de la Libération d'Israël
et de la résurrection des morts. (Manuscrit byzantin, 9^e siècle)*

Les prophètes ont compris cette guerre menée contre Israël selon une dialectique constante, que nous avons exposée ailleurs. Israël s'installe en terre sainte, et oublie le Seigneur son Dieu. Alors Dieu suscite contre Israël un peuple pour le châtier, afin qu'Israël ne se perde pas dans le néant qu'est l'idolâtrie et l'injustice. Ces peuples, les prophètes les appellent la « verge » de Yahweh, ou le « marteau » de Yahweh. Ils sont l'instrument de sa colère. Ou, plus précisément, il faut dire que Dieu utilise la haine que les nations portent à Israël pour corriger son peuple bien-aimé. Mais ces nations à leur tour seront châtiées.

En fait cette haine des nations contre Israël est une haine contre l'œuvre de Dieu elle-même qui se réalise dans son Peuple. Les nations se sont élevées contre le Seigneur et contre son Oint — le roi d'Israël.

Ainsi prend naissance l'idée d'un anti-Christ.

Avec l'apparition de l'Église, cette opposition au Peuple de Dieu se dédouble tout en restant une : elle se manifeste par une haine d'Israël, le peuple juif (antisémitisme), et par une haine de l'Église. L'un ne va jamais sans l'autre. L'un s'explique par l'autre. Dans Israël comme dans l'Église, les hommes et les Partis ennemis discernent ou devinent l'œuvre de Dieu. Par un instinct très sûr, les Césars de tous les temps — qu'ils soient des individus ou des collectivités —, reconnaissent dans le Peuple de Dieu le même principe incompatible avec leur règne. Depuis Néron jusqu'à Hitler, le même esprit semble opérer dans l'histoire pour lutter à mort contre l'Église et contre Israël dispersé. Si certains théologiens la méconnaissent, l'Anti-christ, lui, discerne toujours l'unité profonde du Peuple de Dieu...

Si le Peuple de Dieu se définit par la justice, et la sainteté, au contraire le Prince de Babylone se reconnaît toujours à sa cruauté, à son goût pour la magie, l'impureté. Les ressemblances vont jusqu'aux traits de caractère : chez Néron comme chez Hitler, cette même délectation pour le tragique (comédiant, trépassant) qui ira jusqu'à provoquer le désastre pour s'en repaître. Les prophètes ont annoncé qu'au cours de son histoire, l'humanité libérerait toujours davantage cette puissance du mal qu'elle porte en elle. L'histoire s'achèvera par une lutte entre les deux parts de l'humanité : le peuple de Dieu et son adversaire. Le peuple de Dieu s'étend à toutes les extrémités de la terre. Babylone n'est plus seulement la Cité assise sur le Fleuve : le Prince de cette Cité

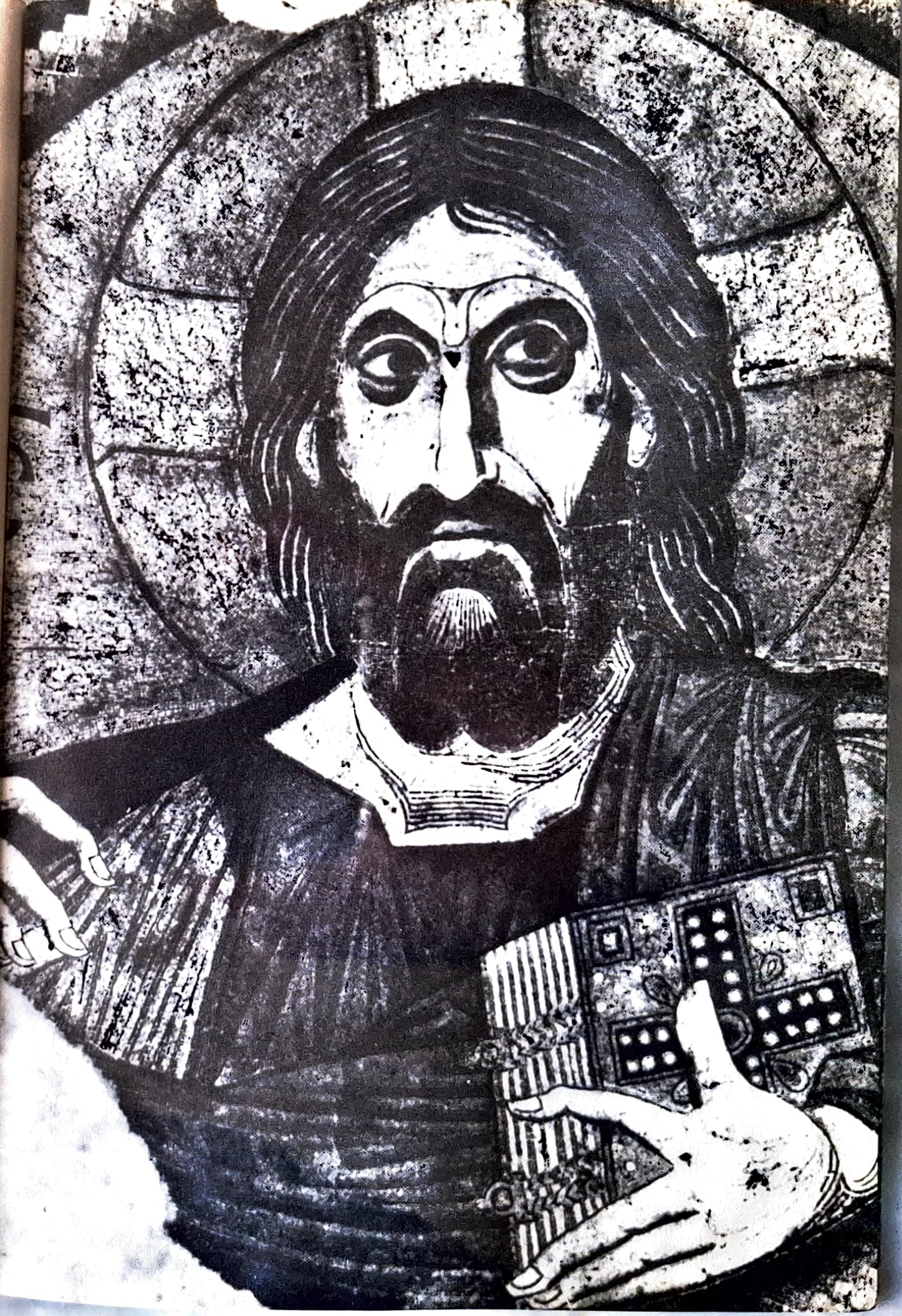
s'appelle maintenant le Prince de ce monde. Le drame prend toute sa dimension.

« Au sujet des temps et des moments, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous écrive. Vous-mêmes savez justement que le jour du Seigneur, comme un voleur la nuit, c'est ainsi qu'il vient. Quand on dira : paix et tranquillité, tout à coup sur eux fondra la destruction, comme les douleurs pour la femme enceinte, et ils n'échapperont pas. Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres pour que le jour vous surprenne comme un voleur. Car vous, vous êtes tous les fils de lumière et des fils de jour. Nous ne sommes pas de la nuit ni de l'obscurité. Alors donc, ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres. » (I Thess. 5.)

Paul revient sur cette question de la « Venue du Seigneur » dans sa deuxième lettre aux Thessaloniens :

« Nous vous le demandons, frères, au sujet de la Venue du Seigneur Jésus-Christ et de notre rassemblement à lui : ne vous laissez pas facilement troubler l'esprit ni alarmer par une parole prophétique ou par une parole ou par une lettre soi-disant venue de nous, comme si le Jour du Seigneur était déjà arrivé. Que personne ne vous trompe d'aucune manière. Car il faut d'abord que vienne l'apostasie, et que se manifeste l'homme de l'injustice, le fils de la perdition, l'adversaire, celui qui s'élève au-dessus de tout ce qui porte le nom de Dieu ou est adoré, jusqu'à s'asseoir lui-même dans le sanctuaire de Dieu, se désignant lui-même comme Dieu. (Cf. Daniel, 11.)

Ne vous souvenez-vous pas qu'étant encore chez vous je vous disais ces choses ? Et maintenant, vous savez ce qui le retient, en sorte qu'il ne se manifeste qu'en son temps. Car le mystère de l'injustice est déjà à l'œuvre. Que celui qui le retient soit seulement écarté, et alors se dévoilera l'Injuste, que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche et anéantira par la manifestation de sa Venue. La venue de l'Injuste se fera par l'opération de Satan, en toute sorte de puissance, de signes et de prodiges menteurs, et en toute sorte de tromperie d'injustice pour ceux qui se perdent, parce qu'ils n'ont pas accueilli l'amour de la vérité pour les sauver. Et c'est pour cela que Dieu leur envoie une force de tromperie pour croire au mensonge, afin que soient jugés tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité, mais se sont complus dans l'injustice. » (2 Thess. 2.)





LE CHRIST TOUT EN TOUS

L'Œuvre de Dieu sera achevée quand l'homme sera parvenu à la plénitude de son âge, au terme de sa vocation surnaturelle et surnaturalisante : la participation même à la Vie trinitaire. C'est dans le Christ et par le Christ que l'humanité enfant est engendrée, transformée, rachetée, pour devenir capable de la vie de Dieu, selon la parole prophétique : « Créons l'homme à notre image et selon notre ressemblance. »

« C'est lui qui a fait les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, pour le perfectionnement des saints, pour une œuvre de service, pour la construction du Corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, pour que nous devenions un homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ. » (Éph. 4, 11.)

On peut dès lors parler légitimement d'une divinisation de l'humanité dans et par le Christ : l'humanité consacrée et élevée à la dignité de temple de Dieu. Sans confusion des personnes ni abdication de notre nom éternel et inaliénable, mais dans la délectation des différences, l'Adam total transformé, surnaturalisé pour devenir le Corps du Christ :

« Dieu tout en tous » (I Cor. 15, 28)

« Le Christ tout en tous » (Col. 3, 11)

del. } Cette consécration, cette assimilation à Dieu, cette surnaturalisation, est le terme de l'Œuvre de Dieu. Elle est ce que Paul appelle la Plénitude, plêrôma.

C'est dans cette perspective d'une incorporation au Christ que se comprend la Cène.

« J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis : le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain, et, ayant rendu grâces, il le brisa et dit : ceci est mon corps qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi.

p

De même il prit la coupe après avoir mangé et dit : cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci, toutes les fois que vous en boirez, en mémoire de moi.

Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

C'est pourquoi celui qui mangera le pain ou boira la coupe du Seigneur indignement, sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur. Que chacun s'éprouve donc soi-même, et ainsi qu'il mange de ce pain et qu'il boive de cette coupe. Car celui qui mange et boit, c'est un jugement pour lui-même qu'il mange et boit s'il ne discerne pas le corps. » (I Cor. II, 23.)

MARANA-THA

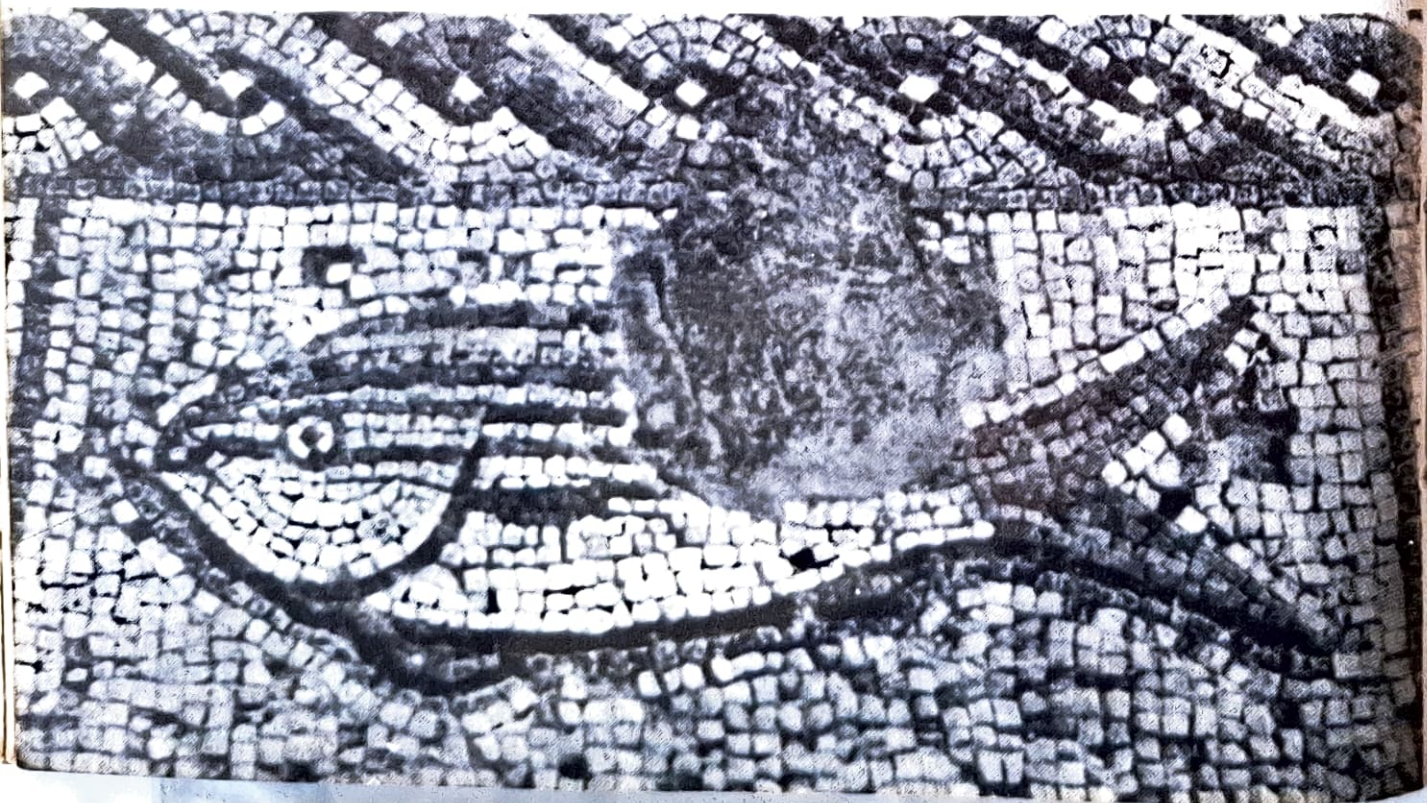
Terminons cet exposé comme Paul finissait ses lettres aux communautés qu'il avait engendrées dans le Seigneur : (Alors que le corps de la lettre était dicté, les derniers mots étaient écrits par Paul lui-même)

« La salutation est de ma propre main, Paul.

« Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, qu'il soit anathème.
MARANA-THA (Viens, Seigneur !)

« Que la grâce du Seigneur, Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communauté au saint Esprit soit avec vous tous. Amen. »

I.X.Θ.Y.Σ.





*Le Christ entre Saint Paul
et Saint Pierre
(Ivoire du 5^e siècle)*

Quelques livres

Nous ne saurions trop conseiller, à ceux qui ont fait un peu de grec au lycée, de se procurer un Nouveau Testament grec — par exemple l'édition de Nestle —, et de s'habituer à lire les lettres de Paul, ainsi d'ailleurs que tout le Nouveau Testament, dans le texte original. C'est une véritable découverte, un dé-voilement. Toute la poussière pieuse déposée depuis des siècles sur le texte sacré, tout ce ronron bigot qui endort l'esprit par l'habitude des formules devenues proverbiales, mais aussi de moins en moins comprises, tout ce linceul qui avait recouvert la parole inspirée disparaît. On croit se trouver transporté sous la lumière de Galilée, et respirer la brise des collines de Juda. Les mots, les expressions que nous croyions connaître pour les avoir trop entendues découvrent leur sens natif, leur sens réel.

Il ne faut se fier à *aucune* traduction. On a rendu *Christos* par Christ, *euangellion* par évangile, *ekklésia* par église, *parousia* par parousie, *apostolos* par apôtre, etc... Autant dire qu'au lieu de traduire le texte grec, on a laissé le mot grec en français. Ainsi la parole de Dieu est devenue un cryptogramme dont la clé est réservée aux seuls lettrés.

Mais il y a aussi la corruption des mots qui tient à la chute de la tension spirituelle : nous avons noté les avatars d'*agapê*. Nous pourrions citer une foule d'autres termes qui ont subi un sort analogue. *Oikodomein* qui chez saint Paul signifie « construire » (le corps du Christ) est rendu par « édifier » ; le terme grec qui signifie annoncer l'heureuse nouvelle de la parole de Dieu se trouve traduit par « prêcher ». Rappelons aussi à ce propos l'inepte expression : « sermon » sur la montagne...

Dans le présent exposé, nous avons dû nous en tenir à l'essentiel, qui est la pensée théologique de Paul. Le lecteur trouvera le complément indispensable, du point de vue biographique, historique, géographique, dans :

A. Deismann, *Paulus, Eine kultur — und religionsgeschichtliche Skizze*, 1911, trad. anglaise : *Paul, a study in social and religious history*, nouvelle édition, Londres 1926.

W. M. Ramsay, *St. Paul the traveller and the Roman citizen*, Londres, 1895.

— *The cities of St. Paul, their influence on his life and thought*, Londres, 1907.

G. Ricciotti, *Saint Paul Apôtre* (trad. de l'italien) Éditions Robert Laffont, Paris, 1952.

Morton, *Sur les pas de saint Paul* (trad. de l'anglais, Éd. Hachette, Paris).

H. Metzger, *Les routes de saint Paul dans l'Orient grec*, Cahiers d'archéologie biblique, n° 4, Neuchatel-Paris, 1954.

Lietzmann, *Histoire de l'Église ancienne*, trad. Payot.

Goguel, *La naissance du Christianisme*, Paris, 1946.

— *L'Église primitive*, Paris, 1947.

Lebreton et Zeiller, *L'Église primitive* (in *Histoire de l'Église* de Fliche et Martin).

SUR LE MILIEU PAIEN :

A. J. Festugière, *Le monde gréco-romain au temps de Notre Seigneur*, t. I, *le Cadre temporel* ; t. II, *Le milieu spirituel*, Paris, 1935.

A. J. Festugière *L'Idéal religieux des grecs et l'Évangile*, Paris, 1932.

— *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, 4 tomes, Paris.

F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1929.

— *Lux perpetua*, Paris 1949.

SUR LE MILIEU JUIF :

L'ouvrage fondamental de E. Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, Leipzig, 1898, 3 vol.

Jean Juster, *Les Juifs dans l'Empire romain. Leur condition juridique, économique et sociale*, Paris, 1914.

W. P. Davies, *Paul and Rabbinic Judaism*, Londres, 1948.

Towa Perlow, *L'éducation et l'enseignement chez les Juifs à l'époque talmudique*, Paris, 1931.

A défaut des ouvrages de première main,

M. J. Lagrange, *Le Judaïsme avant Jésus-Christ*, Paris, 1931.

J. Bonsirven, *Le Judaïsme palestinien au temps de J.-C.* Paris, 1935.

— *Exégèse rabbinique et exégèse paulinienne*, Paris 1939.

MISES AU POINT RÉCENTES :

Renée Bloch, *Écriture et tradition dans le Judaïsme*, Cahiers Sioniens, 1954.

G. Vermès, *Notes sur la formation de la Tradition juive*, Cahiers Sioniens, 1953.

En ce qui concerne les relations entre Israël et l'Église du point de vue théologique, voir les articles du R. P. Paul Demann :

Fidélité et infidélité en Israël, Cahiers Sioniens, 1949 ;

Israël et l'Église, ibid. 1950 ;

Quel est le mystère d'Israël, ibid., 1952 ;

Israël et l'unité de l'Église, 1953 ;

et l'ouvrage annoncé, *le Drame du peuple de Dieu d'après l'Écriture*.

Sur le problème de la Loi chez saint Paul, cf. aussi P. Demann, *Motse et la Loi dans la pensée de saint Paul*, in *Motse, l'homme de l'Alliance*, Paris, 1955.

Nous ne pouvons énumérer ici les nombreux commentaires sur les Épîtres de Paul, ni les innombrables études sur l'ensemble de sa pensée ou sur des questions particulières. Indiquons cependant :

F. Amiot : *L'enseignement de saint Paul*, Gabalda.

L. Cerfaux : *Le Christ dans la théologie de saint Paul* et *La Théologie de l'Église suivant saint Paul*, Éd. du Cerf.

F. Prat : *La théologie de saint Paul*, Beauchesne.

ILLUSTRATIONS

- Éliane Janet - Le Caisne* : 2, 51, 78, 86, 167, 176.
Étienne Houvet (Chartres) : 44, 48, 184.
Jean Roubier : 138.
R. P. Benoît (École Biblique de Jérusalem) : 66, 76, 127 a.
R. P. Grollenberg (Atlas de la Bible) : 24, 27, 90a, 90b.
H. Metzger : 134, 141.
R. Matton : 136.
Bibliothèque Nationale : 64, 70, 77, 149, 164, 180.
Semitic Museum (Harvard University) : 39.
John Rylands Library : 12.
Cambridge University Library : 19.
Archives Photo : 25, 46, 53, 59, 60, 113, 121, 124, 125, 156, 174.
Roger-Viollet : 17, 84, 92, 105, 106, 128, 186.
Roger-Viollet-Alinari : 26, 28, 152.
Roger-Viollet-Anderson : 29, 54, 172.
Giraudon : 23, 81, 88, 133b, 177, 179.
Giraudon-Alinari : 8a, 9c.
Giraudon-Anderson : I cv, 34a, 35, 36, 37, 120, 133a, 142, 170.
Bulloz : 139.
Roger Roche : 95, 98, 101, 110, 155, 168.
Jean Denis (Saintes) : 9a, 9b.
- Ricciotti* : Saint Paul Apôtre (Éditions Robert Laffont, Paris, 1952) : 6a, 34b, 91.
Morton : Sur les pas de Saint Paul (Éditions Hachette, Paris) : 16, 93a, 93b, 127b, 143.
Deismann : Paul, a study in social and religious history (Hodder and Stoughton, Londres, 1926) : 129, 135.
Cecchelli : Iconografia dei Papi : 2 cv, 109, 187, 3 cv.
Wilpert : Die Malereien der Katakomben Roms : 22, 155.
Wilpert : Die Mosaiken und Malereien der kirchlichen Bauten : 101, 110, 168.
Atlas de la Bible (Éditions Elsevier, Paris-Bruxelles, 1955) : 7a.
Laffont-Bompiani : Dictionnaire des Œuvres (S. E. D. E.) : 75.
Henri Michel : Histoire de l'Art. II, 1. (Éditions Armand Colin, Paris) : 40, 146, 150.
Emile Mâle : L'Art religieux du XII^e siècle en France (Éditions Armand Colin, Paris, 1947) : 43.
Würthwein : Der Text des Alten Testaments (Württ. Bibelanstalt, Stuttgart, 1952) : 11.

TABLE DES ABRÉVIATIONS

Mat.	Évangile selon saint Matthieu
Marc	— Marc
Luc	— Luc
Jean	— Jean
Act.	Actes des Apôtres
Rom.	Épître aux Romains
I Cor.	1 ^{re} Épître aux Corinthiens
2 Cor.	2 ^e Épître aux Corinthiens
Gal.	Épître aux Galates
Éph.	— Éphésiens
Phil.	— Philippiens
Col.	— Colossiens
I Thess.	1 ^{re} Épître aux Thessaloniens
2 Thess.	2 ^e — Thessaloniens
1 Tim.	1 ^{re} Épître à Timothée
2 Tim.	2 ^e — Timothée
Tite	Épître à Tite
Philém.	— Philémon
Hébr.	Épître aux Hébreux

Dans nos références, nous indiquons le chapitre et, pour faire bref, le premier verset seulement du passage que nous citons.

Table

Paul, son temps, son milieu

Tableau chronologique : 4

Le temps et le milieu - 5 - Les années de formation : 17 - La route de Damas : 26 - La vocation de Paul : 35 - Les lettres de Paul : 37

Dessein et Plan de l'Œuvre de Dieu

Le mystère du Christ : 40 - L'adoption : 44 - Le plan de la création : 48 - L'homme ancien et l'homme nouveau : 51 - Chair et esprit : 54 - L'achèvement de la création, la Résurrection : 60 - La genèse du peuple de Dieu : 64 - La servitude et la libération, l'attente du Libérateur : 70 - L'incarnation : 78

Paul, co-ouvrier de Dieu

La première expansion de l'Église aux nations : 84 - La fondation de l'Église d'Antioche : 88

Le premier voyage missionnaire : 91

L'annonce dans la synagogue : 95 - Israël et les nations : 98 - La loi : 99 - Le schisme : 101

La conférence de Jérusalem : 106

La circoncision : 110 - La justice par la foi : 113 - Les nations païennes : 121

Le deuxième voyage missionnaire : 126

Athènes : la parole de Dieu et les philosophes : 129

Le deuxième voyage (suite) : 134

Corinthe : les deux sages : 137.

Le troisième voyage missionnaire : 141

L'évangile de Paul : L'être-dans-le-Christ : 146 - L'être-avec-le-Christ : 147 - L'Église corps du Christ : 148 - L'inhabitation de l'Esprit-Saint : 152 - L'Agapé : 155 - Le travail : 159 - La chasteté et l'ascèse : 161 - La dialectique faiblesse-puissance : 164 - La participation au mystère de la Croix : 168.

De Jérusalem à Rome : 170

Le dernier billet de Paul : 174 - La mort : 175 - La joie : 177 - Le mystère de l'opposition à l'œuvre de Dieu, l'anti-Christ : 179 - Le Christ tout en tous : 185.

Table des abréviations : 191

CE LIVRE EST LE CINQUIÈME DE LA COLLECTION
"MAÎTRES SPIRITUELS" DIRIGÉE PAR PAUL-ANDRÉ LESORT

NIHIL OBSTAT, PARIS, LE 19 JANVIER 1956, E. BERRAR
IMPRIMATUR PARIS 22 JANVIER 1956, PIERRE GIRARD, P. S. S., V. G.

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN 1959 PAR L'IMPRIMERIE TARDY A BOURGES
D. L. 1^{er} trim. 1956. N° 727.4 (2224)

A moi le plus petit de tous les saints a été donnée cette grâce : annoncer aux nations l'insondable richesse du Christ, et mettre en lumière l'économie du mystère caché depuis les siècles en Dieu qui a tout créé, afin que soit maintenant connue, aux Puissances et aux Principautés dans le ciel, la multiple sagesse de Dieu, selon cette disposition qu'il a prise depuis toujours en le Christ Jésus notre Seigneur.

SAINT PAUL

(Épître aux Éphésiens)



ROME

Trois Tavernes
Forum d'Appius

Puteoli
(Pouzzoles)

ADRIATIQUE

Rhegium

Sicile

Syracuse

Malte

MER

MACÉDOINE

Philippes Néapolis
Thessalonique
Bérée

Assos

Mitylène

Athènes

ACHAÏE

Corinthe

Crète

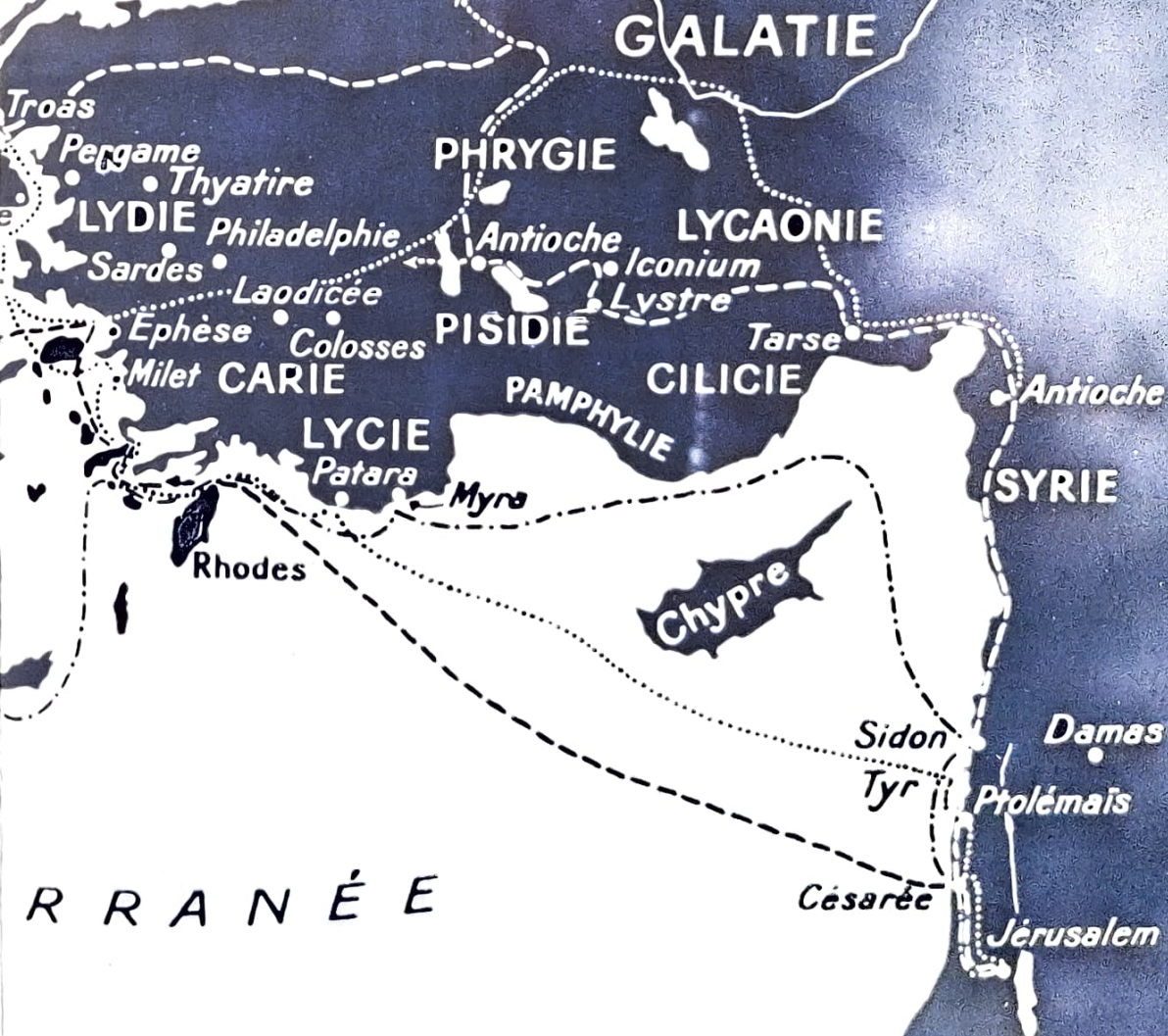
MÉDITE

0 100 200 300 Km.

- Deuxième voyage
- Troisième voyage
- .-.- Voyage de captivité vers Rome



ACE



R R A N É E